Cyclicité de la crise dans le roman abitibien : Jocelyne Saucier, Louis Hamelin, Biz

by

S. James Mitchell

A thesis

presented to the University of Waterloo

in fulfillment of the

thesis requirement for the degree of

Doctor of Philosophy

in

French Studies

Waterloo, Ontario, Canada

© S. James Mitchell 2025

Examining Committee Membership

The following served on the Examining Committee for this thesis. The decision of the Examining Committee is by majority vote.

External Examiner	Dr. Julien Desrochers Associate Professor
Supervisor	Dr. Élise Lepage Associate Professor
Internal Member	Dr. Nicole Nolette Associate Professor
Internal Member	Dr. Nicolas Gauthier Associate Professor
Internal-external Member	Dr. James Skidmore Professor

Author's Declaration

I hereby declare that I am the sole author of this thesis. This is a true copy of the thesis, including any required final revisions, as accepted by my examiners. I understand that my thesis may be made electronically available to the public.

Résumé

Dans le sillage des théories de Naomi Klein (*La doctrine du choc*, 2007) et de David Harvey (*L'énigme du capital et les crises du capitalisme*, 2010), cette thèse analyse les cycles de *boom and bust* qui caractérisent le capitalisme en général, mais dont les conséquences sont souvent démultipliées dans des contextes de régions marginalisées et donc plus vulnérables comme l'Abitibi. Je retrace les représentations des effets de cette cyclicité économique à travers trois romans qui caractérisent l'Abitibi au cours du siècle dernier : *Jeanne sur les routes* (2006) de Jocelyne Saucier, *Autour d'Éva* (2016) de Louis Hamelin et *Mort-Terrain* (2014) de Biz. En effet, la longue histoire des opérations minières dans la région a produit un contexte idéal pour l'utilisation de récits de crise. Mes recherches mettent l'accent sur les caractéristiques historiques et géographiques de l'Abitibi, notamment sa position frontalière au Québec.

Les divers types de distance créés par ces circonstances placent la région en position de faiblesse face aux forces puissantes qui agissent sur elle. Les récits sur la récurrence des crises économiques sont utilisés pour justifier la mise en œuvre de mesures d'austérité au nom d'une plus grande centralisation économique. Dans son ensemble, le corpus dépeint le déclin à long terme de la région tout en soulignant les circonstances particulières des périodes clés. Par ailleurs, chacun des trois romans éclaire une dimension sociopolitique différente. L'univers de Saucier met l'accent sur les considérations de solidarité ouvrière et suggère un parallèle entre idéologie politique et religieuse. Le roman de Hamelin propose des descriptions étoffées de l'environnement naturel et met en scène un conflit entre les partisans du développement touristique et les partisans de la préservation, tandis que *Mort-Terrain* de Biz met en lumière la façon dont la santé publique est liée aux questions économiques.

Remerciements

L’écriture de cette thèse n’aurait pu être possible sans le soutien de plusieurs personnes qui m’entourent. Je tiens avant tout à souligner que j’ai pu mener à bien ce projet grâce à la ténacité de ma directrice, Élise Lepage, ainsi qu’aux encouragements des membres de mon comité, Nicolas Gauthier et Nicole Nolette. Je voudrais aussi remercier James M. Skidmore, évaluateur interne-externe, et Julien Desrochers, évaluateur externe, pour leurs précieux commentaires. Mes autres collègues du département d’études françaises ont également joué un rôle déterminant.

Merci Levar de m’avoir inspiré un profond désir d’apprendre par la lecture. J’exprime ma gratitude à Hartley pour m’avoir inculqué à entretenir ma curiosité envers la politique et l’économie. Rita m’a appris que les histoires sont toujours porteuses de valeur. Mes amis m’ont soutenu en se tenant à mon écoute dans les moments où j’en avais besoin et ma famille a toujours su comment me réconforter. Merci au fleuve Saint-Laurent et aux montagnes de la Gaspésie. Finalement, Basile-Isidore, tu auras été cette petite flamme d’inspiration qui me rappelait de toujours persévérer.

Dedication

For Cashew :

They say that treasure and trash are separated by very little
Some discoveries are exceptional only because they were accidental
Like cardboard boxes that are just the right dimensions
Arriving from beyond the great door with all the exotic flair of the true unknown
Occupied gracefully in haste – if only to ensure proper ownership
As they are made palatial, their magnificence loses its treasured stature
But it is certainly never to be understood by outsiders

Tables des matières

AUTHOR'S DECLARATION II
EXAMINING COMMITTEE MEMBERSHIP ..... **ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.**
RÉSUMÉ IV
REMERCIEMENTS V
DEDICATION VI
LISTE DES ABRÉVIATIONS XI
INTRODUCTION 1
CHAPITRE I : *JEANNE SUR LES ROUTES* : REGARD RÉTROSPECTIF SUR L'ÂGE D'OR DE L'ABITIBI 23

1.1. L'Abitibi et le paradigme de *frontier* 31
1.1.1. L'Abitibi comme espace nordique 31
1.1.2. L'Abitibi comme espace western 33
1.1.3. L'imaginaire de la *frontier* abitibien 35
1.1.4. Individualisme et solidarité 38

1.2. Aspects du *boom* économique de l'Abitibi 39
1.2.1. La colonisation hâtive de la région 39
1.2.2. La logique d'extraction 45
1.2.3. Une double tension entre conflit et solidarité 51
1.2.4. Une double croyance entre le communisme et le catholicisme 55

1.3. Les personnages face aux cycles de *boom and bust* 61
1.3.1. Vaara, le visionnaire autonome 63
1.3.2. Corbin, la mémoire figée 66
1.3.3. Le père de Jeanne, un idéologue obstiné 72
1.3.4. L'espoir en période de croissance 76
1.3.5. La désillusion à la fin d'une époque 81

1.4. Conclusion : les changements d'attitudes envers la solidarité.....83

CHAPITRE II. *AUTOUR D'ÉVA* : LA MONTÉE DES POLITIQUES D'AUSTÉRITÉ ET LES RÉCITS DU RENOUVELLEMENT DU NORD 86

2.1. Décalage des cycles de *boom and bust* 97

2.1.1 La Révolution tranquille 98

2.1.2 Le souverainisme 101

2.1.3 La chute de l'État providence et la montée du néolibéralisme 104

2.2. L'écocritique et les relations entre la nature et la vie économique et sociale 109

2.2.1 La tranquillité abitibienne, une nouvelle ressource à exploiter 111

2.2.2 Pour une lecture écocritique de l'Abitibi 115

2.2.3 La nature, objet de perceptions divergentes..... 121

2.2.4 Désanthropocentrer le récit 128

2.3. Sortir du *bust* : le changement de paradigme 135

2.3.1 Le néolibéralisme québécois : le personnage de Bum Derome 136

2.3.2 Une résistance ambigüe : le personnage de Dan..... 142

2.3.3 Le trafic d'influence et la fausse neutralité : le personnage de Stan..... 147

2.4. Conclusion : les changements d'attitudes envers le milieu naturel.....152

CHAPITRE III. *MORT-TERRAIN :* LA POLARISATION ABSOLUE 156

3.1 L'austérité en région éloignée.....164

3.1.1 La crise et son récit 164

3.1.2 La post-industrialisation et la doctrine du choc 167

3.1.3 Le marché réémergeant et le Plan Nord comme panacée 171

3.1.4 Mort-Terrain, communauté stagnante 175

3.2 La santé dans un contexte d'austérité frontalier 181
3.2.1 Le système médical allopathique 182
3.2.2 Les conséquences des inégalités sur la santé 187
3.2.3 Un système médical colonial 192
3.2.4 L'intégration des perspectives autochtones par Julien 197
Conclusion 203
3.3 L'image du Wendigo 204
3.3.1 Trois incarnations du Wendigo dans *Mort-Terrain* 204
3.3.2 La figure mythologique et la critique du capitalisme 210
3.3.3 La perte de contrôle, le dérèglement 217
3.3.4 Ordre et chaos en contexte capitaliste 220
3.4 Conclusion : les changements d'attitudes envers le développement économique 223
CONCLUSION 225
BIBLIOGRAPHIE 232

Liste des abréviations

JSR – *Jeanne sur les routes*

AÉ – Autour d'Éva

MT – *Mort-Terrain*

Introduction

Raconter la crise économique en région

Dans le cadre de cette thèse, j'analyserai comment la notion de crise – tant au sens économique que narratif – est instrumentalisée par les instances de pouvoir dans le roman québécois contemporain, et plus précisément dans les romans représentant l'Abitibi. Je vais démontrer que ces représentations éclairent un processus de cyclicité qui fait que la crise n'est jamais résolue et finit par réapparaître. À la base, la crise économique comprend toute forme de menace générique (l'instabilité, la récession, etc.) pour le bien-être de l'économie et qui engendre diverses ramifications négatives sur les plans social et politique. On désigne ce phénomène économique comme le *boom and bust*[1], c'est-à-dire des cycles de croissance et de contraction économique. On observe que les mots utilisés pour décrire les différentes phases du cycle (la stagnation, le ralentissement, l'effondrement, la perturbation, la correction, la panique, etc.) sont très proches, voire partagés avec le lexique de la narratologie littéraire. Ainsi, cette cyclicité fonctionne comme un embrayeur de récit, qu'il s'agisse d'un récit littéraire ou d'un récit visant à expliquer les tenants et les aboutissants d'une crise économique.

La crise économique est racontée – plus précisément narrativisée – tout comme une intrigue est mise en récit. Bien souvent, les deux se rejoignent : alors que plusieurs romans contemporains portant sur l'Abitibi racontent le développement et les effets d'une crise économique, ma thèse montre que la réciproque est également importante. En effet, les instances de pouvoir façonnent des récits pour expliquer la crise et les mesures qu'elles préconisent pour y

[1] Je traduis, les cycles d'expansion et de récession. De nombreux chercheurs ont étudié ce phénomène, mais je reprends ici les termes qui expriment la justification d'une intervention massive face à une crise potentielle.

réagir, en particulier lorsque le cycle s'intensifie. Ces discours sont générés et diffusés par des instances de pouvoir guidées en partie par la communication de faits avérés, mais aussi par la promotion de leurs propres intérêts[2]. Cela s'oppose à la perception établie selon laquelle l'économie serait un domaine de recherche objective. Autrement dit, dans le Québec contemporain, la tendance néolibérale[3] promouvant davantage de privatisation, de libéralisation des échanges et de formes plus larges de déréglementation a engendré un climat de précarité accrue, ce qui a contribué en retour à accentuer le cycle de *boom and bust*.

Énoncé de la problématique

L'utilisation de stratégies narratives comme outils pour décrire la crise financière n'a fait que s'intensifier à mesure que les cycles de crise économique sont devenus plus irréguliers, nécessitant une intervention plus rapide et plus drastique[4]. Dans le Québec du XXI[e] siècle, il existe une importante toile de discours, auxquels participent notamment les multiples représentations littéraires, tantôt convergentes, tantôt contradictoires, qui reflètent « l'imaginaire » de l'économie[5]. Les récits littéraires contribuent à donner sens aux grandes tendances qui affectent la société dans son ensemble et à produire des représentations critiques des discours qui (re)créent de l'ordre[6]. Dans les pages qui suivent, mon objectif consiste à étudier

[2] Yuval Harari (2024). *Nexus: A Brief History of Information Networks*. Toronto : Random House, pp. 36-38.

[3] Le néolibéralisme est une articulation politique très complexe de consolidation économique, généralement caractérisée par des efforts de privatisation, de libéralisation et de déréglementation. Voir David Harvey. "Neoliberalism as Creative Destruction", *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Vol. 610, "NAFTA and Beyond: Alternative Perspectives in the Study of Global Trade and Development" (March 2007), p. 36.

[4] De nombreuses grandes œuvres de la littérature américaine abordent ce sujet dans le contexte du *rust belt.* Voir Philipp Meyer (2009). *American Rust*. New York: Spiegel and Grau. Ce roman a remporté le prix du livre de l'année de *The Economist* en 2009.

[5] Geneviève Sicotte (2013). *Fiction et économie.* Québec : Les presses de l'Université Laval, p. 5.

[6] Voir Mieke Bal et al (2009). *Narratology: Introduction to the Theory of Narrative*. Toronto: University of Toronto Press, p. 103. La mise en forme des récits crée des tensions entre ordre et désordre. Voir Mieke Bal (2021). *Narratology in Practice*. Toronto: University of Toronto Press, p. 23.

comment les instances de pouvoir instrumentalisent la crise et la mettent en récit. Plus spécifiquement, j'analyse la manière dont la crise est représentée comme un phénomène cyclique dans le roman abitibien contemporain. Ces paramètres de temps (la cyclicité) et d'espace (l'Abitibi) contribuent à bien cerner mon sujet et garantir que les implications littéraires de mon étude soient aussi précises que possible.

J'aborde ce questionnement à partir d'un point de vue mixte, en réactivant mes recherches antérieures en histoire et en économie politique afin de voir comment ces phénomènes historiques et économiques sont représentés dans des romans contemporains. Mon approche consiste donc à conjuguer des théories et des concepts issus des sciences sociales avec l'analyse littéraire, ce qui constitue l'un des apports originaux de ma recherche.

Bien qu'il existe des précédents à ce travail, il s'agit en grande partie d'un domaine méconnu. Mon travail est donc important en termes d'expansion de la compréhension de ces récits de *boom and bust*, mais aussi comme méthode qui examine la symbiose entre la caractérisation des crises économiques au Québec et leurs représentations littéraires. Ma démarche s'appuie sur un nombre important de travaux en sciences sociales qui explorent ces concepts, mais aussi sur un ensemble de recherche en études littéraires québécoises qui cernent les enjeux spécifiques soulevés par les textes ancrés dans les régions plus rurales de la province.

État de la recherche

Dans le monde des études littéraires québécoises, l'étude de l'économie dans les environnements littéraires est un domaine largement inexploré. Ma recherche appartient donc plutôt à un écosystème de chercheurs qui mobilisent des approches et des corpus apparentés à celui que j'ai étudié pour commenter la cyclicité en Abitibi depuis les années 1930. Cette thèse se situe donc à

la confluence de diverses perspectives complémentaires. Même si l'Abitibi constitue une région en soi, elle participe du phénomène plus vaste de la régionalité.

Les régions septentrionales du Québec se distinguent par leur caractère éloigné[7]. Pierre Nepveu estime qu'à ces latitudes « le paysage s'y donne comme un champ infini des possibilités […] mais bien vite, dès qu'il faut s'arrêter et s'installer, c'est tout ce qui manque qui apparait soudain sous un jour impitoyable[8] ». La dualité entre promesse et difficulté est fondamentale dans l'idée même de *frontier.* À travers le complexe de Kalamazoo qu'il propose, Nepveu cherche à saisir comment les petites villes d'Amérique du Nord sont des espaces à la fois ouverts et fermés, singuliers et génériques :

> [l]es petites villes d'Amérique semblent ouvertes à tous les vents, leur caractère improvisé et composite ne traduit aucunement une originalité bariolée et créative, mais plutôt une précarité générale de la culture et de l'habitation de l'espace dans le Nouveau Monde[9].

L'importance du village frontalier est notamment liée au contexte littéraire que j'ai choisi, où l'action est centrée autour de ces lieux. Le village est précaire, ce qui représente la vie plus généralement dans ce contexte. La promesse et la précarité d'un endroit comme l'Abitibi font partie d'une dualité importante, selon Nepveu, expliquant ainsi que l'Amérique se vit en fonction de réalités extérieures (géographiques, physiques), mais est aussi une expérience intérieure (d'ordre culturel et spirituel). Il ajoute que la tension entre ces deux pôles correspond à « un discours canadien-français puis québécois, solidement enraciné dans le XIX^{e} siècle[10] ».

Ces approches sont approfondies dans les recherches d'Élise Lepage. Chercheuse sur les aspects de ce paysage de la périphérie, elle commente la représentation des confins de la *frontier*

[7] Cette caractérisation repose en grande partie sur l'éloignement des zones urbaines, du pouvoir politique ou de l'industrie centralisée.
[8] Pierre Nepveu (1998). *Intérieurs du Nouveau Monde.* Montréal : Boréal, Coll. « Papiers collés », p. 31.
[9] Nepveu, p. 26.
[10] Nepveu, p. 158.

comme les « parties d'un territoire formant la limite extrême où commence un territoire immédiatement voisin[11] ». Encore une fois, l'aspect de la géographie externe présente une position unique pour des implications idéologiques particulières, ce que Lepage décrit comme « [parallèle] à cette frange nettement politisée[12] ». Elle constate aussi que :

> Les lieux de confins qui nous intéressent produisent l'effet inverse. Là où l'on s'attendait à découvrir un espace traditionnel, à l'organisation lisible et intelligible héritée du passé, on est surpris par l'étrangeté qui le frappe. Surgit alors ce sentiment d'altérité familière altérité de cet espace transformé, méconnaissable, et dont pourtant nous devinons les stigmates qui le singularisaient et que nous lui connaissions. Ces traces sont celles d'une mosaïque de richesses uniques à caractère naturel, mémoriel, culturel, littéraire, etc. Cette originalité de chaque lieu s'estompe sous les coups d'une modernisation accélérée produisant surtout le règne du même et du figé[13].

L'espace tel que représenté dans les trois romans de cette étude peut être largement caractérisé comme nordique, mobilisant un abondant imaginaire lié à ce *topos.*

Ces axes d'exploration du nord sont essentiels pour situer les œuvres de mon corpus ; cependant, il existe des considérations plus étroitement liées à la situation économique et sociale de l'Abitibi. Les travaux d'Isabelle Kirouac Massicotte sont au centre de mon approche, car ses recherches sont étroitement liées aux miennes en termes de lieu, de période et de travail sur les personnages romanesques. Écrivant plus spécifiquement sur la place de la mine dans l'imaginaire nordique, elle la considère comme un lieu rassembleur à la manière d'une « cathédrale industrielle[14] » dans le contexte de l'Abitibi. Mais en même temps, c'est un lieu caractérisé par un incroyable pouvoir centralisateur où les personnages « plient sous le poids des déterminations sociales[15] ». Elle souligne plusieurs tendances axiomatiques qui se manifestent dans cet espace, notamment le conflit entre la sédentarité et l'errance, la démocratisation et la

[11] Élise Lepage (2016). *Géographie des confins, Espace et écriture chez Pierre Morency, Pierre Nepveu et Louis Hamelin*. Ottawa : David, Coll. « Voix savantes », p. 25.
[12] Lepage, p. 44.
[13] Lepage, p. 289.
[14] Isabelle Kirouac Massicotte (2018). *Des mines littéraires. L'imaginaire minier dans les littératures de l'Abitibi et du Nord de l'Ontario.* Sudbury : Prise de Parole, Coll. « Agora », p. 24.
[15] Kirouac Massicotte, p. 169.

centralisation, l'individualisme et la solidarité[16]. Ces conflits semblent intemporels, éloignant la notion de travail de ses nuances plus contemporaines associée avec le Québec moderne[17].

Ces relations de pouvoir sont explorées plus en profondeur par Julien Desrochers dont les travaux partent du présupposé que l'espace est politique en soi, mais que l'échafaudage des relations humaines entre elles et avec le monde naturel est un élément essentiel. Desrochers explore ces relations qui se jouent chez Louis Hamelin. Au niveau du nord québécois, il commente :

> Ces communautés insoumises et réfractaires élisent souvent domicile, de façon fort significative, dans des lieux creux. Ces espaces auxquels s'identifie le héros du roman témoignent de la prédilection de ce dernier, non pas pour une Amérique conditionnée par ses réseaux économiques de surface, mais pour une « Amérique éventrée[18] ».

Desrochers commente une forme de verticalité essentielle dans les œuvres de Hamelin. Cette verticalité se lit par exemple dans la relation entre prédateurs et proies. Il est évident que dans l'environnement naturel, il existe des formes de violence de ce type, mais la transposition d'un tel pouvoir dans le domaine humain est un thème très courant chez ce romancier. La *frontier,* figure spatiale récurrente chez cet auteur, constitue souvent une « extrême difficulté pour ses protagonistes[19] », représentant en même temps l'oppression et la liberté. Les stratégies narratives et mimétiques employées par Hamelin créent « une véritable poétique du pouvoir[20] », mais celles-ci s'observent également dans les autres romans de cette étude, démontrant à quel point l'orientation politique est fondamentale dans la construction de ces œuvres littéraires.

[16] Kirouac Massicotte, pp. 123, 131 et 162.

[17] Kirouac Massicotte, pp. 228-31.

[18] Julien Desrochers (2018). « Brandir le poing : Pouvoir et sujet romanesque dans les fictions de Louis Hamelin », Thèse. Moncton : Presses de l'Université de Moncton, p. 208.

[19] Desrochers, p. 175.

[20] Desrochers, p. 54.

La représentation de la nature est incontournable dans les œuvres représentant l'Abitibi et appelle donc une analyse écopoétique telle qu'elle est contextualisée dans le Québec contemporain. L'accent mis par Julien Defraeye sur l'écopoétique est utile pour proposer une analyse de la représentation du monde naturel dans le contexte québécois. Defraeye aborde l'importance de la biologie et des considérations d'ordre naturel, comme la hiérarchie. Il commente un paradoxe crucial : « Il y simultanément menace *de* la nature et *sur* la nature, et la perception de celle-ci ne se voit conditionnée uniquement que par l'un ou l'autre extrême[21]. » Les types de tensions qui existent dans le monde naturel influencent en grande partie la manière dont les auteurs tentent de représenter de tels environnements. Defraeye se positionne également sur la question de la cyclicité, mais dans le contexte plutôt biologique où le sensationnalisme et l'immédiateté des catastrophes

> se prêtent davantage à la dramatisation que la pérennité et la stabilité qui caractérisent l'espace naturel en tant que processus continu en l'absence d'événements significatifs. La répétitivité du cycle rural traditionnel fait ainsi face à la spectacularisation et la dramatisation des cataclysmes[22].

Defraeye souligne également que Hamelin, et bien d'autres auteurs, ont cherché à décontextualiser l'espace de l'autre de la manière le plus large possible, commentant les différences extrêmes entre la région frontalière et l'urbanité majoritaire du Québec. Selon lui, ce processus sert de « dissolution partielle des frontières par le symbolisme » et « renforce ainsi le postulat de nouvelles dynamiques de l'espace dans la littérature environnementale québécoise[23] ». Cette caractérisation floue de la région renvoie à l'idée selon laquelle les lieux frontaliers sont banals et existent comme de simples reproductions frontalières. Il s'agit d'un processus fondamentalement désorientant, ce que Hamelin réconcilie d'une manière très

[21] Julien Defraeye (2019). « Perspectives écopoétiques dans le récit québécois contemporain », Thèse. Waterloo : University of Waterloo Press, p. 93.
[22] Defraeye, p. 93.
[23] Defraeye, p. 163.

particulière, selon Defraeye : il insiste sur l'idée que Hamelin « dépeint des personnages déphasés dont la vie reprend quelque sens au contact de la nature[24] ». Ces considérations se répercutent sur les implications politiques susmentionnées.

La confluence de ces problèmes est explorée dans un dossier de la revue *Voix et Images* dirigé par Kirouac Massicotte, Lepage et Simard dans lequel ils mettent en évidence la tendance consistant à « estomper des différences pourtant évidentes entre les diverses régions, de sorte qu'elles se sont toutes trouvées ravalées dans la catégorie "région" » en renforçant une distinction vague et abstraite avec le Québec urbain[25]. Ce processus réducteur a des implications plus larges sur la façon dont les Québécois comprennent leur propre société et établit un « aspect binaire[26] » de la province qui insiste, par exemple, sur la nordicité et le concept de la *frontier*. Dans une certaine mesure au moins, il existe un effacement de la complexité « des épaisseurs de sens historique, identitaire et administratif particulièrement marquantes[27] » entre les différentes régions du Québec. C'est à la confluence de ces différentes perspectives de recherche que se situe ma thèse qui entend les prolonger en développant ses propres angles d'approche. Le rôle de la nordicité, de la *frontier*, du conflit, de l'idéologie, du pouvoir, de la hiérarchie, de la nature – parmi bien d'autres – sont utiles pour situer mon étude dans un écosystème de recherches plus vaste. Ces approches littéraires constituent ainsi les fondements des principales problématiques que je cherche à aborder.

En plus de cet éventail d'approches relevant de la théorie et de la critique littéraires, je base mon analyse sur des sources clés issues des sciences sociales. Afin d'établir une perspective

[24] Defraeye, p. 173.
[25] Isabelle Kirouac Massicotte, Élise Lepage et Mathieu Simard (2019). « La région dans la littérature du Québec : état des lieux et nouvelles perspectives ». *Voix et Images* 45(1), para 1.
[26] Kirouac Massicotte, Lepage et Simard, para 10.
[27] Kirouac Massicotte, Lepage et Simard, para 6.

historique sur l'Abitibi comme région distincte, les travaux d'Odette Vincent sur l'histoire de cette région mettent en lumière les dimensions culturelles du développement économique. Elle propose une contextualisation de l'Abitibi comme « zone de transition[28] », région fortement caractérisée par son éloignement et son isolement. Elle insiste sur le fait que l'Abitibi comme région frontalière par excellence est une évidence et résulte d'une « construction récente et moderne » portée par un discours qui « nourrit les espoirs de recommencement[29] ». Elle propose ainsi un récit historique critique de l'Abitibi qui est très présent dans le récit de Saucier. Les représentations de cette région mettent l'accent sur l'omniprésence de la crise. Ses travaux plus récents apportent un peu plus de nuances et soulignent que « les choix concernant la vie économique au quotidien appartiennent [...], dans une grande proportion, à des non-résidents[30] », analyse qui constitue le sous-bassement des romans de Hamelin et de Biz.

Compte tenu de l'orientation nordique de l'Abitibi, j'ai également recours aux critères définis par le géographe Louis-Edmond Hamelin afin d'évaluer la nordicité d'une ville ou d'une région. En fonction de ces critères, Hamelin définit l'Abitibi-Témiscamingue comme un « pré-nord » qui présente surtout des caractères culturels de la nordicité.

Certaines des voix réfléchissant à la notion de crise établissent un lien direct entre les stratégies narratives et la réalité politique. Le romancier et journaliste James Meek argumente que le mythe est un outil instrumentalisé afin de « simplifier, rationaliser, raconter[31] » les complexités sociales ou politiques. Il soutient que la subjectivité qui préside dans le monde

---

[28] Odette Vincent (1996). « Le Nord-Ouest québécois, un carrefour d'influences culturelles: de la frontière à la région », *Recherches sociographiques*. 37(3), p. 567.

[29] Odette Vincent (2002). « L'Abitibi dans les têtes : créer et réinventer un espace régional frontalier », *Constructions identitaires et pratiques sociales*, Jean-Pierre Wallot, Pierre Lanthier et Hubert Watelet (dir.), Ottawa : Université d'Ottawa, p. 83.

[30] Odette Vincent (1995). *L'Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue.* Québec : Presses de l'Université Laval, p. 420.

[31] James Meek (2016). "Robin Hood in a Time of Austerity", *London Review of Books*. London : Nicolas Spice. https://www.lrb.co.uk/v38/n04/james-meek/robin-hood-in-a-time-of-austerity

littéraire se transpose dans le domaine politique, et à l'inverse les idéologies politiques déterminent notre rapport à la fiction.

Dans le même ordre d'idées, l'historien Hayden White a exploré le lien entre fiction et non-fiction en préconisant une approche littéraire de l'Histoire. Son ouvrage *Metahistory: Historical Imagination in Nineteenth Century Europe* (1973) défend l'idée que l'Histoire peut être comprise comme un récit – au même titre que n'importe quelle fiction. En analysant la question de *vérité*, il fait valoir que la rhétorique et la fiction font toutes deux intervenir la subjectivité. Comme les romanciers, les historiens « créent leurs objets d'analyse et prédéterminent la modalité des stratégies conceptuelles qu'ils utiliseront pour l'expliquer[32] ». L'utilisation de sources primaires qui se trouve à la base des recherches historiques est toujours déjà une activité de collecte de données qui peut être influencée par les présupposés qui peuvent exister dans la discipline ou dans le discours social environnant. White écrit ainsi qu'« il n'y a pas de sciences privilégiées pour comprendre comment se constitue le sens [33]». Cette observation critique vaut pour plusieurs sciences humaines et sociales ; ainsi, même une discipline telle que l'économie, qui se fonde sur des données chiffrées, n'est pas exempte de biais cognitifs culturels lorsqu'il s'agit d'interpréter ces données.

Philippe Hurteau et Francis Fortier illustrent cela dans le cas du Québec, en particulier après la crise de 2007. Leurs approches contribuent à établir un contexte politique et régional permettant d'explorer les impacts du néolibéralisme. Alors que le néolibéralisme et l'austérité sont des phénomènes que l'on observe globalement, Hurteau et Fortier commentent leurs actualisations spécifiques dans le contexte québécois contemporain. Dans leur article « État

[32] Je traduis : "both creates his object of analysis and predetermines the modality of the conceptual strategies he will use to explain it". Voir Hayden White (1973, 2014). *Metahistory: Historical Imagination in Nineteenth Century Europe.* Baltimore: Johns Hopkins University Press, p. 30.

[33] Je traduis : "there are no privileged sciences for understanding how to constitute meaning". Voir White, p. xiv.

québécois, crise et néolibéralisme », ils soutiennent que la crise financière de 2007 a été utilisée pour continuellement justifier l'imposition de réformes capitalistes, comme le Plan Nord[34]. Bien que ce plan n'ait finalement pas été développé, ils démontrent que la crise de 2007 et ses conséquences ont été amplement instrumentalisées pour justifier des coupes dans de nombreux services aux citoyens, démontrant une « politique majeure de dynamisation du capitalisme[35] ». Cela s'est fait en construisant et en manipulant des discours dominants qui favorisent la déréglementation au nom de la centralisation des ressources économiques et de la consolidation du pouvoir. Ils commentent le rôle du récit de la crise qui

> […] peut légitimement être analysée comme l'élément déclencheur qui créa cette occasion d'augmenter le niveau de tarification exigé des usagers des services publics ou encore d'ouvrir au développement capitaliste les territoires nordiques du Québec[36].

La nature volatile des cycles de *boom and bust* contribue à renforcer le degré d'intensification des récits de crise, en particulier dans le contexte de l'extraction des ressources où les prix des minéraux sont sujets à des fluctuations[37].

Mon étude convoque donc des recherches plus larges dans toute une gamme de disciplines des sciences sociales, ainsi que sur un riche éventail de spécialistes de la littérature. La transposition de cadres théoriques critiques du monde non littéraire dans l'analyse des trois romans de cette étude lui confère en grande partie son originalité.

Cadre théorique

À partir de cet état de la recherche, je mobiliserai deux théories principales s'inscrivant résolument dans la tradition contemporaine qui critique les approches traditionnelles de

[34] Philippe Hurteau et Francis Fortier (2015). « L'État québécois, crise et néolibéralisme », dans *Interventions économiques*. 52, para 24-26.
[35] Hurteau et Fortier, para 22.
[36] Hurteau et Fortier, para 31.
[37] Hurteau et Fortier, para 26.

l'économie de marché. Naomi Klein, journaliste et essayiste, ainsi que David Harvey, géographe et historien, sont des voix de premier plan dans le cadre plus large qui analyse les stratégies du néolibéralisme.

Klein cherche à comprendre les mécanismes du néolibéralisme, compris comme la privatisation, la libéralisation et la déréglementation de l'économie[38]. Dans *The Shock Doctrine*, Klein propose la théorie unificatrice de l'utilisation des récits de crise par les instances de pouvoir, le concept de la doctrine du choc. Elle avance que le néolibéralisme opère par la mise en circulation de récits spécifiques pour justifier des politiques d'austérité. Klein soutient que l'impulsion pour des réformes néolibérales agressives provient de la façon dont les crises sont présentées et expliquées à la population. L'exemple classique est celui du Chili dans les années 1970, mais Klein démontre la généralisation de cette tactique, et ce même dans des démocraties reposant sur des économies prospères comme aux États-Unis[39]. Elle suggère que le chaos est la condition préalable fondamentale pour faire advenir les réformes néolibérales, y compris les politiques d'austérité. Le besoin de mettre fin au chaos (qu'il ait été causé par une catastrophe ou qu'il résulte de tensions sociales) est présenté comme justifiant le recours à des mesures d'austérité pour permettre un rétablissement : « un état de régression chaotique créerait les conditions préalables à la renaissance[40] ».

Les propositions de Klein fournissent ainsi le point de départ de ma recherche, en proposant un cadre issu des sciences sociales pour explorer le concept de récit économique dans la littérature. *The Shock Doctrine* identifie clairement certains phénomènes et concepts, mais il

[38] Gérard Dumenil et Dominique Lévy (2013). *The Crisis of Neoliberalism.* Boston: Harvard University Press.

[39] Klein démontre que cela a été utilisé délibérément en réponse à une crise « réelle » à la suite de l'ouragan Katrina et de manière plus orchestrée dans le contexte de la guerre contre le terrorisme. Elle précise qu'un système où les concepts de liberté économique et de terreur ne se superposent pas dénote un imaginaire très opportuniste sur le plan politique. Voir Naomi Klein (2009). *Shock Doctrine.* Toronto: Knopf, p. 117.

[40] Je traduis : "a chaotic regressed state would create preconditions for rebirth". Klein, p. 54

s'inscrit dans une approche beaucoup plus large de sa part visant à commenter les façons dont les discours jouent un rôle essentiel dans un contexte capitaliste. L'une de ces considérations est son idée de « récits de rédemption » dans *Fences and Windows* (2002), indiquant que les besoins de l'élite économique submergent le discours politique, devenant hégémoniques et intégrant toutes les sphères de pouvoir[41]. Klein suggère que le discours de la crise est fabriqué pour justifier et fournir une « réponse à l'austérité », ce qui favorise la centralisation du capital[42].

Klein s'est fait connaître assez rapidement dans les années 2000, le *New York Times* la décrivant comme « l'incarnation de l'invention de la gauche nord-américaine par sa génération[43] ». Les échos qu'ont suscité ses travaux ont provoqué des réactions de la part d'économistes partisans du libre marché, comme Tim Worstall, éminent journaliste britannique et chercheur principal à l'Adam Smith Institute. Il juge qu'« il ne semble tout simplement pas y avoir de lien entre les observations de Mme Klein et le monde réel », répétant une critique commune selon laquelle Klein ne serait pas qualifiée pour commenter les questions d'économie et qu'elle échoue systématiquement à démontrer sa capacité de compréhension de ce domaine[44]. Worstall se positionne clairement en gardien de l'économie pensée comme une science objective dont la plupart des principes seraient universellement acceptés comme naturels. En réalité, la pensée économique est fondée sur la promotion de valeurs particulières (stabilité, liberté, opportunité, efficacité) et est donc plus idéologique que réellement scientifique, en particulier

---

[41] Naomi Klein (2002). *Fences and Windows.* Toronto : Random House, p. 161.

[42] Cet ouvrage, qui date de plus de vingt ans, révèle une différence particulière entre économies développées et économies en développement quant à la manière dont les crises économiques s'y sont déroulées et les réponses qui y ont été apportées. Cet écart s'est depuis réduit, les mesures d'austérité étant devenues la réponse préconisée, notamment depuis le milieu des années 2010. Voir Klein, p. 81.

[43] Je traduis : "Klein incarnates that generation's reinvention of the North American left". James Brooke. "Canada's anti-corporate crusader" in the *New York Times*. 3 April 2000.

[44] Je traduis : "There simply doesn't seem to be any connection between Ms. Klein's observations and the real world". Voir Tim Worstall (2015). "Naomi Klein just doesn't understand the real world" from Adam Smith Institute. 2015. www.adamsmith.org/blog/naomi-klein-just-doesnt-understand-the-real-world

lorsque les économistes cherchent non seulement à établir un diagnostic, mais également à émettre des recommandations. Cela devient encore plus évident lorsqu'on examine les critiques des théories de Klein provenant d'autres sources.

L'historien suédois Johan Norberg s'est ingénié à inverser le titre de Klein, qualifiant ainsi sa théorie de « polémique sur le désastre » et l'appelant « la doctrine Klein[45] ». L'analyse de Nordberg est centrée sur des questions d'affiliation idéologique, notamment à travers l'hégémonie des grands récits : il suggère que le rejet par Klein des principes libertaires, par exemple, serait emblématique de ses opinions complaisantes à l'égard du fascisme. Issus du monde universitaire, Worstall et Norberg se sont ensuite établis au sein d'instituts privés où ils privilégient des magazines et des blogs comme moyens de s'adresser à un large auditoire. Klein, de son côté, est largement connue comme une activiste dont les racines se trouvent dans le journalisme. C'est plus tard dans sa carrière qu'elle a intégré le monde universitaire, ce qui peut expliquer le manque de légitimité qui lui a longtemps été reproché.

Cependant, les recherches du géographe économique David Harvey, largement considéré comme un expert transdisciplinaire du concept de néolibéralisme, contribuent à apporter du crédit aux propositions de Klein. Dans *L'énigme du capital et les crises du capitalisme* (2010), Harvey commente de façon détaillée l'émergence et le développement du capitalisme, système économique qui tend à produire du chaos, là où la seule solution aux problèmes, serait une réforme en profondeur du capitalisme[46]. Harvey commente que le libéralisme classique ainsi que le néolibéralisme s'inscrivent dans une « histoire du capital[47] » qui a développé son propre

[45] Johan Nordberg (2008). "The Klein Doctrine: The Rise of Disaster Polemics" from *Briefing Papers.* San Francisco: CATO Institute, p. 1.
[46] David Harvey (2010). *The Enigma of Capital and the Crises of Capitalism*. New York: Oxford University Press, p. vi.
[47] Je traduis : "the story of capital". Voir David Harvey (2018). *Marx, Capital, and the Madness of Economic Reason.* Oxford: Oxford University Press, p. 4.

lexique visant à naturaliser le capitalisme, avec des termes tels que la prédation, la migration, la croissance, les (éco)systèmes financiers, etc. Les politiques économiques (néo)libérales, passées et présentes, reposent sur la promotion de l'expansion du marché et de la centralisation du capital, ce qui comprend « le pillage impérialiste des formations sociales non capitaliste[48] ». Les premières recherches de Harvey se sont concentrées sur la révolution industrielle en Europe à travers le recours au libéralisme économique. Connu comme économiste marxiste, il a trouvé un large public en tant qu'écrivain qui rend l'économie accessible en raison de son lien avec les sciences sociales. Cela l'expose à certaines critiques qui considèrent son travail comme soit trop populaire ou trop idéologique. Alors que le néolibéralisme est devenu hégémonique depuis les années 1980, Harvey a concentré ses recherches sur ce phénomène renaissant et est largement considéré une référence fiable et crédible en ce qui a trait à l'historicisation de la politique de marché. Au-delà des strictes considérations macroéconomiques, Harvey commente de nombreuses implications sociologiques du néolibéralisme, notamment sur la dégradation du tissu social, la santé publique, l'environnement naturel et les conditions de travail.

Les théories de Klein sont utiles pour fournir une ligne directrice ou un cadre global, car elles se concentrent principalement sur la manière dont les récits sont créés, reproduits, déployés, ou contrés. Les réflexions de Harvey sont essentielles d'un point de vue méthodologique car elles abordent la macroéconomie. Les relations de ce chercheur avec divers phénomènes sociaux et politiques fournissent ainsi, pour une bonne part, la logique de cette thèse. Son approche historiographique du capitalisme permet de contextualiser les trois romans dans leurs créneaux temporels respectifs et ainsi mieux faire ressortir le récit économique de crise propre à chacune de ces différentes périodes temporelles. Dans leur ensemble, ces éléments de mon cadre

[48] Je traduis : "the imperialist plunder of non-capitalistic social formations". Voir David Harvey (2005). *A Brief History of Neoliberalism*. New York: Oxford University Press, p. 144.

théorique contribuent à fonder mon analyse, en reliant les questions de politique et d'économie à l'enjeux des récits.

Présentation des œuvres à l'étude

Mon corpus comprend trois romans portant sur l'Abitibi, publiés dans la décennie où la crise économique faisait partie du discours public de manière très frontale (2006 à 2016). Ces œuvres abordent les problématiques politiques et économiques de façon très directe, offrant des commentaires explicites sur les tensions sociales exposées par des récits plutôt introspectifs. Mon corpus jette un éclairage subjectif sur les effets de ces décisions politiques et économiques en Abitibi. Chacun des romans présente un prisme différent pour analyser les menaces et les opportunités présentées par le développement économique.

Auteure abitibienne reconnue depuis les années 1990, Jocelyne Saucier a publié de nombreux romans abordant les difficultés interpersonnelles rencontrées dans le Nord. Son roman *Jeanne sur les routes*, publié en 2006, est un récit introspectif écrit à la première personne, au sujet du déclin de cette région marginalisée. Dans ce roman, une femme raconte son enfance à Rouyn, sous le charme de la figure historique que représente Jeanne Corbin, militante communiste engagée dans la défense des travailleurs. Le roman oscille entre différentes strates temporelles, démontrant comment la région a été soumise aux forces extérieures du marché qui ont finalement abouti à son déclin précipité. Les rôles joués par les familles, et plus spécifiquement par les femmes, sont au premier rang. Ce roman porte sur la perte et le désespoir, offrant une analyse axée sur le rôle du travail.

Louis Hamelin, auteur d'une importante œuvre romanesque depuis la fin des années 1980, a vécu pendant plusieurs années en Abitibi et plusieurs de ses œuvres représentent le nord-ouest du Québec. Son roman *Autour d'Éva*, publié en 2016, relate un rassemblement

communautaire contre un développement immobilier colossal près d'un lac abitibien fictif au tournant des années 2000. L'intrigue met au jour la collusion existant entre les intérêts politiques et économiques, individuels et collectifs, publics et privés. Ce roman explore ainsi les secrets du pouvoir et des processus décisionnels, tout en tenant compte du rôle des institutions et des médias dans la société, et en faisant ressortir les injustices dans les communautés marginales du Nord. Notons que dans ce roman comme dans plusieurs autres de son œuvre, Hamelin accorde une importance particulière aux considérations écologiques.

Dans *Mort-Terrain,* roman publié en 2014 par Biz, c'est la vie politique et communautaire qui est au centre de l'attention. Biz, de son vrai nom Sébastien Fréchette, s'est d'abord fait connaître au sein du groupe de hip hop Loco Locass, dont les chansons témoignaient d'un engagement politique et de préoccupations citoyennes. Depuis 2010 cependant, il a signé plusieurs romans. Dans *Mort-Terrain,* un jeune médecin arrive dans la ville éponyme en Abitibi pour débuter dans son premier poste. Mais la communauté de Mort-Terrain est bientôt clivée au sujet de la possible réouverture de la mine. Ce roman explore la partisanerie et les déchirements de la vie communautaire provoqués par des difficultés économiques. Ce roman met en récit les impacts – majoritairement négatifs – créés par l'industrie de l'extraction des ressources dans le Nord. Le narrateur et protagoniste étant médecin, son roman permet d'aborder les questions relatives à la santé.

Ces romans sont classés chronologiquement en fonction des époques qu'ils représentent. Cela offre la possibilité d'étayer les analyses et de montrer les récits et les réalités changeantes du (néo)libéralisme. Ces romans offrent des points de vue particuliers, plaçant dans ces contextes des personnages jeunes ou dont le regard incarne un certain renouveau. Dans *Jeanne sur les routes,* la narratrice jette un regard rétrospectif sur l'enfant et la jeune femme qu'elle a été,

grandissant lors de l'Âge d'or de l'Abitibi dans les années 1950. Chez Hamelin, Éva est une jeune femme qui revient dans sa région natale après une longue absence, et chez Biz, Julien découvre la région pour la première fois. Ces deux narrateurs ou personnages principaux (re)venant du sud font figure de truchements auxquels toute une partie des lecteurs, peu familiers de l'Abitibi, peut s'identifier.

Ceci est renforcé dans le texte par l'importance de la voix narrative et de la structure de chaque histoire. La structure et la voix déployées chez Saucier présentent un enchevêtrement d'histoires concurrentes racontées de façon non chronologique par une narratrice au présent de la narration. Hamelin propose un récit qui s'appuie sur l'utilisation de plusieurs analepses (parfois très longues) et organise l'histoire principalement autour de Dan, Viger et Éva. Enfin, la narration chez Biz se présente presque comme le journal du narrateur dont le récit coïncide avec le déroulement quotidien des événements. Cette tendance vers un cadre narratif plus simple semble faire écho au fait que les troubles économiques sont devenus beaucoup plus directs et facilement observables au quotidien.

Cela permet également d'analyser diverses autres composantes importantes du chaos économique, leurs interactions devenant de plus en plus centrales dans la signification de chaque œuvre littéraire. J'ai retenu des œuvres qui représentent l'Abitibi et la question de la cyclicité économique (*boom and bust*). Je note aussi qu'il m'a été difficile de trouver des voix plus diverses abordant de façon aussi frontale les enjeux économiques. Les auteurs autochtones n'ont commencé à pénétrer le marché littéraire au Québec que relativement récemment, et mes recherches pour identifier des romans écrits par des auteurs autochtones sur l'Abitibi et qui abordent des questions économiques se sont révélées infructueuses – beaucoup abordant plus volontiers des problématiques identitaires et de transmission linguistique et culturelle.

Méthodologie et plan de thèse

Ma méthode qualitative consiste à contextualiser mes romans par des revues de leur réception critique au début de chaque chapitre, avant de procéder avec l'introduction des théories auxquelles je fais appel et les analyses de texte. Chacun de mes chapitres est ainsi organisé autour d'une œuvre que j'analyse de façon détaillée, en m'attardant sur son système narratif, l'agentivité et les relations des principaux personnages et une problématique spécifique à chaque période. Dans chacun des chapitres, j'identifie les causes de la crise, la mise en place d'un récit et de contre-récits pour y répondre, et comment un cycle de *boom and bust* émerge (dans *Jeanne sur les routes*), stagne (dans *Autour d'Éva*) ou s'intensifie (dans *Mort-Terrain*) – autrement dit, je mets en évidence comment la doctrine du choc théorisée par Naomi Klein se manifeste dans ces romans.

Les instances de pouvoir filtrent les données à travers l'utilisation d'un récit. Cela crée un contexte qui nécessite une action immédiate et drastique. La doctrine du choc se comprend d'autant mieux en prenant en compte deux corollaires importants : l'idée que la crise devrait faire émerger une acceptabilité sociale partagée au sein de la population. De plus, l'idée d'un récit positif, celui de la rédemption, offre le potentiel d'un avenir sans contraintes. Naturellement, il existe plusieurs façons de répondre à une crise et chaque œuvre à l'étude me permet d'explorer cette complexité.

Ma thèse est donc divisée en trois chapitres, un par roman. Le premier chapitre traite de *Jeanne sur les routes*. Le grand récit typique de l'Abitibi s'inscrit dans le paradigme de *frontier*, superposant l'imaginaire du Nord et du Far Ouest. J'étudierai dans quelle mesure l'Abitibi s'est développée de façon hâtive, encourageant la volatilité économique dans sa première période de *boom*. La construction narrative de ce roman se concentre surtout sur les années 1930 et 1940,

mais permet aussi d'avoir des aperçus des périodes subséquentes, faisant partie du caractère de la région, ainsi que le commente l'historienne Odette Vincent. Saucier montre comment d'une logique de cyclicité, la région passe progressivement à un déclin généralisé depuis les débuts de l'âge postindustriel dans les dernières années du XX^{e} siècle. De fait, cela rend cette région plus vulnérable aux politiques d'austérité qui ont été mises en œuvre à différents degrés. Je commente la façon dont Saucier représente la tension entre conflit et solidarité dans ce contexte régional en surchauffe économique. Je me servirai de l'analyse historique de David Harvey sur le libéralisme classique et ses fondements dans l'orthodoxie capitaliste. Cette approche renforce un message majeur du roman qui présente aussi des idéologies, le communisme et le catholicisme durant l'âge d'or de l'Abitibi, comme extrêmement entières et monolithiques. Je m'attarde sur plusieurs des personnages principaux, analysant comment, en particulier, leur (in)capacité d'adaptation est au cœur de la narration de l'histoire de Saucier. Enfin, je démontre comment certains de ces personnages s'adaptent (ou non) à la cyclicité du *boom and bust* et au déclin qui s'ensuit.

Le deuxième chapitre est consacré à *Autour d'Éva* et s'ouvre sur une synthèse de l'économie politique de la province des années 1960 aux années 1990 afin de contextualiser l'intrigue du roman, qui contient de nombreux détours narratifs explorant les impacts des changements de structures politiques et économiques sur une région éloignée comme l'Abitibi. Je mobilise ensuite une approche écocritique influencée par Lawrence Buell et Pierre Schoentjes pour analyser comment Hamelin attire l'attention sur les impacts environnementaux des décisions politiques et économiques. Le romancier s'essaie à adopter des perspectives non humaines et soulève les questions d'empiétement entre les environnements bâti et naturel. Je ferai appel à Harvey pour expliquer comment l'économie néolibérale s'efforce de se présenter comme un phénomène naturel qui trouve ses racines dans les tentatives de rationalisation du

marché, notamment en établissant des liens entre le monde naturel et le capitalisme. Dans la dernière section, j'explore les visions du présent et du futur de la région, en centrant l'analyse autour de plusieurs personnages principaux du texte. Enfin, je décris comment, selon plusieurs personnages, la solution au ralentissement économique de la région passe par l'exploitation de la beauté naturelle de l'Abitibi.

Après avoir souligné certains points communs frappants entre *Poussière sur la ville*[49] (1953) d'André Langevin et *Mort-Terrain* de Biz, le troisième chapitre est consacré à la notion de crise et à la nécessité d'une action drastique pour relancer l'activité économique de la région. Je démontre comment les conditions de désindustrialisation rendent la région prête à accepter un récit de crise tel que le proposait le Plan Nord, caractérisant Mort-Terrain comme un *bust-town*[50] par excellence. Le protagoniste et narrateur du roman étant un médecin, j'analyse ensuite les conséquences sanitaires de la marginalité géographique et sociale de Mort-Terrain, ainsi que son développement économique largement fondé sur l'activité minière. Le roman abonde d'observations concernant la santé physique et mentale de la population. Je propose une critique du système allopathique qu'incarne Julien à son arrivée dans la communauté, en démontrant le caractère colonial des systèmes centralisés et mettant en avant les alternatives inspirées par les pratiques autochtones traditionnelles. Je mobilise les théories de Kate Pickett et de Richard Wilkinson pour expliquer pourquoi l'écart dans les résultats en matière de santé est si important pour le bien-être général d'une communauté donnée. En regard, les pratiques autochtones offrent une certaine résistance à l'hégémonie médicale occidentale, pratiques qui attirent l'attention de Julien après un certain temps passé dans la communauté. Finalement, j'examine un faisceau

[49] André Langevin. *Poussière sur la ville.* Montréal : Tisseyre. 1953.

[50] Je traduis ce phénomène d'une ville qui subit des conditions de déclin prolongée. Ces communautés sont souvent celles qui dépendent d'une seule entreprise pour survivre, dites des *one company towns*.

d’interprétations de la figure du Wendigo, figure autochtone cardinale dans ce roman. En proposant une analyse comparée du Wendigo et du zombie, je montre la prégnance de ce que l’économiste John Quiggin désigne comme « des idées mortes », mais qui ne cessent pourtant d’être réactivées par le capitalisme avancé. Dans la dernière partie, je suggère que le Wendigo est une métaphore explicite de l'avidité et du mythe de la croissance infinie.

Ma thèse se fonde sur l’hypothèse que loin d’être une fatalité ou une nécessité, les politiques d’austérité résultent d’une mise en récit bien spécifique. À travers des exemples romanesques aussi récents que réalistes, j’examine l’ampleur et la profondeur des impacts de l’austérité en Abitibi et je souligne à quel point cette politique économique se fait sentir dans tous les aspects de la vie contemporaine, et est vécue de façon bien spécifique et accrue, dans les régions marginalisées. Considéré dans son ensemble, ce corpus raconte un siècle de développement économique en Abitibi, exposant les préoccupations liées à l'instabilité, à la crise, aux tensions communautaires et à la perte. D'une part, cette trajectoire démontre des causes et des symptômes différents à chaque époque, mais d'autre part, elle souligne l’implacable cyclicité de la crise. Elle s’aggrave et s’intensifie avec le temps, affectant toujours plus profondément les individus, le tissu social et l’environnement. Chacun des trois romans à l’étude, et plus encore leur rapprochement au sein de cette thèse, met en évidence cette intensification cyclique de la crise causant des dommages tant durant les périodes de *boom* que de *bust*.

Chapitre I : *Jeanne sur les routes* :

Regard rétrospectif sur l'âge d'or de l'Abitibi

L'Abitibi a subi les ravages des cycles de *boom and bust*[51] depuis la découverte d'or et d'autres minéraux précieux au début du XX^{e} siècle. Le processus consistant à amener des travailleurs dans la région était difficile et la rapidité avec laquelle de nombreuses décisions étaient prises a fait que des communautés comme Rouyn et Noranda étaient désorganisées, dangereuses et bâties à la va-vite, sans réel effort de planification urbaine. Ces villes de l'Abitibi s'inscrivent dans un phénomène beaucoup plus vaste que l'on peut observer à travers l'Amérique du Nord. En effet, les régions qui ont été colonisées le long de diverses frontières occidentales à la fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} siècle ont de nombreuses caractéristiques communes. Dans son essai *Intérieurs du Nouveau Monde,* Pierre Nepveu constate que beaucoup de petites villes nord-américaines présentent « les mêmes abords » et des environnements génériques, ce qui en fait « des lieux amochés, assez informes et le plus souvent mal aimés, en même temps que des objets littéraires hautement improbables[52] ». Dans *Jeanne sur les routes* (2006), Jocelyne Saucier entreprend de représenter ces petites villes marginales qui s'improvisent autour de l'industrie minière dans les années 1930. Son roman regorge de commentaires sociaux et économiques autour des industries minière et forestière et de la main-d'œuvre dans ce contexte-ci.

Saucier a longtemps écrit sur le Nord québécois. Bien qu'elle soit née au Nouveau-Brunswick, elle s'est installée en Abitibi comme journaliste et est devenue plus tard romancière. Il lui importait de représenter avec justesse cette région devenue la sienne. Dans une entrevue,

[51] En français, des cycles extrêmes de croissance et de récession économiques.

[52] Pierre Nepveu. *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques.* Montréal : Boréal, Coll. « Papiers collés ». 1998, p. 266.

elle précise que « [l]e lieu est important dans ce deuxième roman parce que je voulais faire revivre ces choses comme elles ont existé[53] ». Cela signifiait écrire des descriptions évocatrices, des personnages vraisemblables et ancrer son commentaire social dans les réalités de l'effervescence du mouvement ouvrier des années 1930. Ces thèmes étaient déjà présents dans son roman précédent, *Les héritiers de la mine*[54] (2000), qui traitait de questions similaires liées à la famille, au travail et à la pauvreté, là aussi dans le contexte minier de l'Abitibi.

Saucier brosse un riche tableau de la région qui couvre plusieurs décennies, du *boom* minier au déclin qui a suivi. Karine Beaudoin décrit comment dans ce contexte « tout fantasme de permanence et de continuité semble empêché d'emblée par la nature singulière de ces villes nordiques[55] ». Dans un autre article portant sur *Les héritiers de la mine*, Beaudoin décrit comment la plupart des personnages de Saucier tendent à être « à la fois ordinaires et hors du commun » et comment « une certaine nordicité vient immanquablement influencer [leur] trajectoire[56] ». Cette impression avait déjà été formulée par André Brochu qui, dans le numéro de *Lettres québécoises* consacré à l'œuvre de Jocelyne Saucier, remarquait que les personnages masculins de ses livres, notamment les pères, sont imprégnés d'une capacité à accomplir de grandes choses ; mais dans *Jeanne sur les routes,* le père est finalement « trop éloigné du sens pratique pour aboutir à ses fins[57] ». À bien des égards, les cycles de *boom and bust* qui caractérisent le nord sont destinés à profiter soit aux puissants, soit aux ingénieux, soit aux chanceux, et le père de la narratrice ne correspond manifestement à aucun de ces profils.

---

[53] Louise Desjardins. (2012). « Jocelyne Saucier : le plaisir d'allumer des feux ». *Lettres québécoises*, (148), 6–8, p. 7.

[54] Voir Jocelyne Saucier. *Les héritiers de la mine.* Montréal : XYZ. 2006.

[55] Karine Beaudoin. (2021). « Mobilité, liberté et mort dans l'œuvre de Jocelyne Saucier ». *Voix plurielles*, 18(2), 127–39, p. 129.

[56] Karine Beaudoin. (2023). « "Aheumplace" : marges et marginalités dans *Les héritiers de la mine* de Jocelyne Saucier », *Analyses*. 17(1). 19–32, p. 20.

[57] André Brochu. (2012). « Jocelyne Saucier ou l'ambivalence créatrice ». *Lettres québécoises,* (148), 9–11, p. 10.

La crise narrative se présente comme un affront contre cette idée, tissé dans le personnage complexe de Vaara, introduit dans le sixième chapitre du roman. Vaara joue le rôle d'antagoniste, du moins aux yeux du père de Jeanne car il emblématise la trahison contre l'esprit du mouvement communiste. Le conflit naît de son mépris pour celui qu'il considère comme un renégat qui a tourné le dos à la révolution, abandonnant sa conscience de classe. Bien sûr, cela est rendu plus complexe par le fait que ce roman ne suit pas un schéma narratif traditionnel. Le rôle de la mémoire est important et Jeanne se débat avec ses propres sentiments difficiles à l'égard de son père et de Vaara, ce qui est un excellent substitut à l'espoir et à la futilité par rapport aux grandes idées du communisme et du catholicisme. De plus, l'accent mis sur l'orthodoxie, tant en politique qu'en religion, reflète une perte d'innocence et une acceptation d'une complexité et d'une nuance plus grandes. On ne s'interroge guère sur le déclin de l'Abitibi, si ce n'est pour démontrer qu'il n'existe pas de solutions faciles.

Dans tous les cas, Saucier s'est efforcée d'offrir des représentations réalistes de l'Abitibi sur de nombreux plans. Cela comprend la description des « paysages façonnés[58] » par l'industrie minière, des personnages authentiques de la région et la représentation des types de conflits qui définissent l'Abitibi. À cet égard, la décision de se lancer dans une œuvre littéraire centrée sur le personnage historique de Jeanne Corbin mérite d'être soulignée. Jacques Pelletier commente ainsi ce choix : « L'histoire personnelle, privée, des personnages croisait et recoupait dans ce roman, de manière très convaincante, le traumatisme social qu'a représenté la crise durant cette période de misère[59]. » Néanmoins, si la figure historique de Jeanne Corbin joue un rôle important dans le texte, elle est médiatisée à deux reprises : tout d'abord par le père de la narratrice

[58] Suzanne Paquet, *Le paysage façonné. Les territoires postindustriels, l'art et l'usage*. Québec, Presses de l'Université Laval, Coll. « Recherche », 2009.
[59] Jacques Pelletier. (2011). « Feu ! Feu ! Joli feu ? » *Nuit blanche*. (123), 10–12, p. 11.

(Jeanne[60]), puis par la narratrice elle-même. Corbin est un objet de fascination et d'affection pour Jeanne et son père, un simulacre d'héroïne[61]. Malgré le fait qu'il s'agisse d'une période de croissance économique, les travailleurs ne font que subsister et ne profitent pas pleinement des profits qu'ils contribuent à créer. La narratrice se réfère à ces temps de promesse comme « les temps héroïques » où l'espoir d'une révolution ouvrière semblait à portée de main, courte période durant laquelle « Rouyn […] a été rouge » (*JSR*, p. 78). Le principal conflit du roman est centré sur les types de troubles qui étaient omniprésents dans les communautés minières et forestières dans les années 1930. Saucier souligne à quel point ces communautés étaient en bonne part constituées d'immigrants démunis nouvellement arrivés au Québec, avec plusieurs personnages d'origine lettone, finlandaise et ukrainienne. Dans le contexte de la pénurie d'emplois pendant la Grande Dépression, ces travailleurs formaient une main d'œuvre facilement exploitable, prête à accepter les pires conditions de travail – ce qui permettait aux dirigeants d'optimiser l'extraction de ressources et leurs profits.

Le récit de *Jeanne sur les routes* est celui d'une jeune femme, elle-même prénommée Jeanne, fille d'un idéologue militant épris de Jeanne Corbin. Figure historique réelle, Corbin était une organisatrice communiste française envoyée en Abitibi en 1931 dans le cadre de divers efforts pour diffuser largement le mouvement communiste ouvrier dans toutes les régions industrielles du Canada[62]. Corbin est décédée en 1944, ce qui, à bien des égards, correspond à la fin d'une ère de progrès dans les tentatives de syndicalisation au Québec. Cependant, l'un des

[60] Deux personnages se prénomment « Jeanne » dans le roman de Saucier. À des fins de clarification, j'emploierais « Corbin » pour désigner le personnage historique de Jeanne Corbin, et « Jeanne » pour désigner la narratrice.

[61] Corbin est tour à tour présentée comme une martyre, une héroïne et une sainte. De manière critique, cette caractérisation suit un passage où la nature vaillante de l'Armée rouge est liée à la lutte ouvrière et aux fondements intellectuels de révolutionnaires comme Lénine et Marx. Elle incarne tout cela : « elle reprenait le combat, car elle n'a jamais cessé ». Voir *JSR,* pp. 128-29.

[62] Sa famille s'est installée dans les prairies, endurant de nombreuses difficultés. Ces circonstances ont radicalisé Corbin. Voir *JSR,* pp. 36-38.

thèmes majeurs de ce roman est que le père ne laisse jamais mourir ses convictions communistes, même lorsque le monde autour de lui commence à lui devenir hostile. Prenant conscience que le communisme n'inspire plus les travailleurs de l'Abitibi, le père de Jeanne devient de plus en plus déprimé. En dépit de ce contexte de déclin, il veut revivre les heures de gloire, l'âge d'or du mouvement ouvrier à Rouyn. C'est à cette époque, que l'on pense être à la fin des années 1940, que la mère de Jeanne lui suggère de transmettre les histoires à leurs filles, la narratrice et ses sœurs, afin d'entretenir les souvenirs : c'est ainsi qu'« [o]nt commencé alors les récits de l'époque héroïque » (*JSR,* 135). Il place ainsi tous ses espoirs dans sa fille, née l'année de la mort de Corbin (*JSR*, p. 126), et à qui il a donné le nom de son héroïne légendaire. Les histoires qui sont racontées sur sa naissance la placent à égalité avec les deux grands systèmes de croyance de sa famille, le catholicisme et le socialisme. Son père s'exclame : « Voici celle qui changera le monde. […]. Comme Jésus sur la montagne, comme Lénine debout sur son mausolée. » (*JSR*, p. 132-33).

Ce récit homodiégétique donne au lecteur un accès complet à la pensée intérieure de Jeanne qui passe d'un souvenir et d'une réflexion à l'autre, recouvrant plusieurs décennies d'action. Les autres personnages sont décrits de son point de vue, avec parfois des phénomènes de mise en abyme, lorsqu'un récit enchâssé s'insère dans celui de Jeanne (à plusieurs reprises, Jeanne se remémore par exemple son père parlant de Corbin). Fragmenté, le récit progresse par soubresauts, avec des souvenirs qui s'interpellent en fonction d'associations mémorielles. Il suscite une réflexion profondément personnelle et, moyennant une certaine attention, il est possible de reconstituer la chronologie sinon hasardeuse des événements racontés. La compréhension des dimensions intérieures du père demeure limitée par la perspective de Jeanne

– ce qui est encore plus vrai pour d'autres personnages tels que Corbin, qu'elle n'a pas connue de son vivant et dont les représentations sont donc doublement médiatisées.

On peut identifier trois strates temporelles principales qui s'entremêlent. Une grande partie de l'action se déroule pendant les troubles ouvriers de l'âge d'or de l'Abitibi au début des années 1930, entourant l'arrivée de Corbin en Abitibi lors de la grève des bûcherons. Cette partie de l'action, à laquelle il est constamment fait référence, se déroule avant la naissance de la narratrice, et se construit donc comme des histoires que son père ne cessait de lui raconter lorsqu'elle était enfant et jeune adulte. Une seconde strate temporelle essentielle est lorsque Jeanne se remémore sa vie de jeune fille dans les années 1950, avant que son père ait disparu en 1961. Enfin, des fragments de l'histoire se déroulent dans le présent de la narration, probablement les années 1990, où Jeanne sillonne à son tour les routes pour son travail de journaliste indépendante[63]. En raison de cette structure temporelle, tout est raconté du point de vue de la narratrice, même ce dont elle n'a pas été témoin elle-même : « moi-même, qui n'en suis qu'un témoin à distance, je ne parviens à saisir que des fragments inconsistants » (*JSR*, p. 90). Le récit de l'histoire est donc très personnel, tissé de souvenirs d'une enfance passée à idolâtrer une héroïne tombée dans l'obscurité et d'un père militant, lui-même fasciné par Corbin dont il est éperdument admiratif. Alors que le père finit par disparaître et que Corbin meurt de la tuberculose, la vie de Jeanne se poursuit au fil des cycles de *boom and bust* que Saucier dérègle, déconstruit, fractionne à travers les souvenirs de sa narratrice.

Dans ce roman, il n'y a pas de crise narrative au sens classique, tel qu'un événement qui vient bousculer l'ordre des choses pour les personnages. On observe plutôt une série de tensions d'ordre idéologique, mémoriel, personnel et spatial, sur fond d'un lent déclin de la région, ce qui

[63]Saucier elle-même a été journaliste, travaillant pour le service Radio-Canada en Abitibi-Témiscamingue.

renforce le fait que rien de crucial ne se passe. Saucier focalise surtout son récit autour des différences de vision. Ces conflits idéologiques qui mettent à mal l'espoir, la solidarité et l'amour fascinent Jeanne, qui les raconte au présent de narration alors qu'elle les revisite des décennies plus tard.

Il convient de souligner que Saucier valorise l'importance de l'âge d'or en incluant un aspect performatif : enfant, la narratrice recrée littéralement la période de croissance de l'Abitibi, en mémorisant un discours prononcé par Corbin en 1933 que son père racontait inlassablement à ses filles pour les endormir. Les sœurs de Jeanne, Alexandra et Clara, étaient tout autant fascinées par Corbin ; elle raconte comment ensemble elles ont fait « du théâtre politique qui occupait tous [leur]s moments libres » (*JSR*, p. 23). Les trois sœurs jouaient les plus grands moments de la vie de Corbin. Tout au long du roman, la narratrice dépeint Corbin lors de cette nuit mémorable, capturant la couronne et éveillant les soupçons de la police. C'est un moment magique, celui où la lutte ouvrière est à la veille de faire des avancées importantes. C'est ce passé qui obsède le père et que Jeanne n'a de cesse de représenter – sur un théâtre improvisé dans sa chambre de petite fille ou par le récit qu'elle en fait.

À certains égards, on peut dire que Jeanne et son père sont chacun pris dans une boucle : Jeanne ne cesse de revenir à l'héroïne de son père, et celui-ci est demeuré convaincu toute sa vie que la révolution approchait. Son père est militant et garde l'espoir que les travailleurs s'organiseront alors qu'au sortir de la Seconde Guerre mondiale, la prospérité revient dans la région : « on avait besoin des bras vigoureux et des poumons frais dans nos mines et on est allé les chercher en Europe, dans les camps de réfugiés » (*JSR*, p. 134). Ceux qui sont arrivés ont apporté au travail de fermes convictions, ce qui a déçu le père de Jeanne : « ils respiraient la peur. Ils avaient connu Hitler et Staline et craignaient jusqu'à l'ombre d'une idée politique. »

(*JSR,* p. 134) Néanmoins, son père tente toujours de propager le communisme et de vanter les mérites de la syndicalisation, ce qui devient de plus en plus difficile dans un contexte où les travailleurs lui deviennent cependant de plus en plus hostiles : « mais l'âme restait intacte. Les récits glorieux soigneusement entretenus à la maison l'accompagnaient tout au long de la route et le protégeaient contre l'amertume et la désillusion » (*JSR,* p. 138). Le père finit par disparaître, vraisemblablement à dessein.

Dans ce chapitre, je propose une analyse critique des récits historiques qu'offre *Jeanne sur les routes* du premier cycle d'expansion de l'Abitibi. Je souligne dans un premier temps la mesure dans laquelle les marqueurs géographiques du nord et de l'ouest sont des identifiants cruciaux qui ont contribué à produire des représentations culturelles récurrentes de l'Abitibi comme espace de *frontier.* Étant donné que Rouyn est le point central de *Jeanne sur les routes*, je propose une analyse de la colonisation de la région et de son développement économique selon une logique d'extraction. Cette phase du premier *boom* abitibien est représentée comme une période d'espoir qui préfigure un désenchantement à venir. Je montrerai que les personnages de Saucier peuvent se comprendre à la lumière de leur rapport à la temporalité et à leur (in)capacité à s'adapter aux changements qui vont affecter la région au cours du XX^{e} siècle.

Dans ce chapitre, j'explorerai comment la notion même d'Abitibi comme espace frontalier est essentiellement responsable du caractère de son développement économique. En effet, je commencerai par montrer que l'imaginaire de l'Abitibi rejoint à la fois celui des espaces nordiques et celui du Far Ouest. À partir de là, j'explorerai comment le *boom* économique a été possible et plus encore comment il a déterminé le contexte sociopolitique de cette région. L'une des façons dont je tenterai de mettre en évidence les effets du caractère cyclique des crises économiques et des regains d'activité consistera à analyser les personnages principaux du roman,

les idéologies concurrentes ou complémentaires qu'ils représentent et leur (in)capacité à les adapter ou les abandonner au fil du temps.

1.1. L'Abitibi et le paradigme de *frontier*

Une région constitue un milieu de vie complexe tissé de multiples relations, mais dans le cas de l'Abitibi, les représentations populaires de cette région sont souvent réduites à un nombre minimal de motifs ou de schèmes narratifs qui sont repris d'une représentation à l'autre. Deux principaux topoï à la fois contradictoires et complémentaires se manifestent : l'Abitibi comme espace nordique et l'Abitibi comme espace western. Certes, des stéréotypes ont été et sont toujours accolés à cette région, mais en retour la région contribue à les entretenir aussi. C'est la combinaison de ces deux dynamiques qui crée l'idée de *frontier*.

1.1.1. L'Abitibi comme espace nordique

La première conceptualisation de l'Abitibi consiste à en faire un espace à caractère très nordique. Le géographe Louis-Edmond Hamelin met en évidence un ensemble de critères objectifs à partir desquels il élabore une échelle pour évaluer la nordicité d'une ville ou d'une région[64]. Son modèle scientifique a permis d'établir un lien clair et durable entre « nordicité » et « éloignement » de façon directe[65]. Regarder une carte du Canada ou du Québec ne donne pas l'impression que l'Abitibi est une région nordique et éloignée. Elle est en effet relativement

[64] De nombreux termes ont été utilisés pour décrire la nordicité et tous présentent des problèmes de fluidité. Même si j'utiliserai le terme « nordique » pour décrire les phénomènes liés à la localisation de l'Abitibi, d'autres termes sont certainement valables. « Septentrional » a une longue tradition en Europe et en Amérique du Nord pour décrire les étendues nordiques, en particulier la manière dont elles sont soumises à des effets de contraste ou d'altérité. Au Canada plus précisément, le terme « boréal » est utilisé très fréquemment pour désigner le nord qui n'est pas arctique, relié plus largement à la forêt qui porte son nom et au Bouclier canadien. Voir George Woodcock (2011). *Colony and Confederation: Early Canadian Poets and Their Background*. Vancouver: UBC Press. p. 214.

[65] Louis-Edmond Hamelin (1975). *La nordicité canadienne.* Montréal : Hurtubise, pp. 12-14.

proche des centres d'affaires (Montréal, 500 km) ou administratifs (Ottawa, 375 km; Québec, 525 km). Cependant, ces distances chiffrées sont à vol d'oiseau et ne rendent pas justice aux perceptions d'éloignement, qui sont amplifiées par le fait que l'espace entre les deux est occupé par les boursouflures du Bouclier canadien. Hamelin a catégorisé la nordicité à l'aide d'une variété de marqueurs conçus pour évaluer un emplacement donné selon dix facteurs (tels que la latitude, l'accès terrestre ou maritime, ou encore la présence de l'activité économique)[66]. Selon son modèle, l'Abitibi-Témiscamingue fait partie du « pré-nord », une région caractérisée par des conditions polaires au long hiver, mais autrement soumise à une grande partie des conditions tempérées communes au bassin du Saint-Laurent. On peut certes reprocher à son modèle d'imposer une construction scientifique rigide à des communautés et à des environnements complexes ; il reste que ses travaux séminaux demeurent un bon point de départ pour analyser la nordicité dans une perspective culturelle. Plus récemment, Daniel Chartier taxe les classifications de Hamelin de « néologismes », et propose ses propres concepts[67]. Il fournit des pistes de réflexion assez différentes, ancrées dans les attributs de la terre et de la population. Principalement, le Nord dans le contexte du Québec est un Nord colonial, ce qui implique plusieurs autres classifications, y compris l'idée d'un nord vide (à remplir) et sauvage (à apprivoiser)[68].

[66] Louis-Edmond Hamelin (2000). « Le Nord et l'hiver dans l'hémisphère boréal » *Cahiers de géographie du Québec*, 44(121). https://doi.org/10.7202/022879ar, pp. 7-8.

[67] Daniel Chartier (2004). « Au Nord et au large : la représentation du Nord et formes narratives », *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*. Joë Bouchard, Daniel Chartier et Amélie Nadeau (dir.) Montréal : Imaginaire, p. 410.

[68] Chartier, pp. 410-12. Du côté des études littéraires anglo-canadiennes, Renée Hulan s'est intéressée aux représentations du Nord en lien avec le sentiment d'appartenance nationale. Voir Renée Hulan (2002), *Northern Experience and the Myths of Canadian Culture*. Montréal: McGill-Queen's University Press. Sherrill Grace a démontré que l'idée de Nord a évolué en fonction des récits portant sur le territoire et les peuples qui y vivent. Voir Sherrill Grace (2002). *Canada and the Idea of North*. Kingston: McGill-Queen's Press.

À bien des égards, la nordicité perçue de l'Abitibi est liée au fait que la région est comme un archipel de communautés éloignées les unes des autres. La région est clivée à la fois par la voie ferrée (reliant la région à Montréal et Winnipeg depuis 1927) et la très importante route 117 (terminée dans les années 1960) qui constitue une portion du réseau transcanadien. Ces projets ont été réalisés suivant les fondations successives d'Amos (1910), de Rouyn (1917), de Malartic (1920) et de Val-d'Or (1935), et ont permis la croissance nécessaire pour le développement de l'industrie minière. Ces infrastructures offrent une connexion au réseau élargi de transport canadien pour les biens de consommation et pour la production industrielle, mais elles n'abolissent pas le sentiment d'éloignement vécu dans les communautés avoisinantes. Cet isolement rend les communautés de l'Abitibi très vulnérables aux cycles de *boom and bust* économique, favorisant le phénomène des *boomtowns*[69].

1.1.2. L'Abitibi comme espace western

De la même manière que le Nord a longtemps été perçu comme un espace à découvrir, conquérir et relier à l'espace national, la position de l'Abitibi tout à l'Ouest du Québec est cruciale. Cette région loin du fleuve Saint-Laurent, située au nord d'une partie de l'Ontario, n'a pas été colonisée aussi tôt que bien d'autres régions du Québec. La colonisation s'est effectuée en réponse à des politiques d'expansion territoriale soutenues par l'Église et les milieux économiques[70]. D'une part, il y avait l'afflux constant de nouveaux immigrants qui arrivaient de villes et paroisses bien établies ; d'autre part, les autorités politiques et religieuses souhaitaient étendre les zones de peuplement francophones.

[69] Rick Ruddell (2017). *Oil, Gas, and Crime.* Regina: Pallgrave MacMillan. p. 13.
[70] Berthiaume, pp. 21-23.

Deux composantes permettent de considérer l'Abitibi comme le Far Ouest du Québec : d'une part, il s'agit d'une région perçue comme « sauvage » et, d'autre part, le fait qu'elle est associée à un imaginaire « western »[71]. Ces deux éléments sont d'égale importance et se renforcent mutuellement. La nature sauvage de l'Abitibi est perçue comme directement ancrée dans son identité nordique, un milieu dur et hostile. L'Abitibi est vue comme un espace qui peut être amélioré de manière à permettre sa mise en valeur économique grâce à la colonisation, la construction de barrages sur les rivières, le défrichage des forêts et l'extraction minière. Odette Vincent note que cette dimension sauvage faisait certes partie du récit colonisateur, mais qu'il a récemment regagné en popularité car la région est devenue moins urbaine ou moins industrielle depuis les années 1970. Elle évoque ainsi « la redécouverte du passé effervescent des villes minières[72] ». De même, la région étant toujours perçue comme un espace de *frontier*, elle peut être sujette à des revers (des *bust*) flagrants, car la prise de décision se fait en dehors de la région[73]. Il est intéressant de noter qu'il s'agit d'une terre perçue comme une friche et appelant un imaginaire du gaspillage ou de la perte : peu ou mal mise en valeur dès ses débuts, elle est vue comme guère plus qu'un terrain vague où il y a peu à perdre ou à protéger. Perçue comme un désert, comme le degré zéro du paysage dès les temps de la colonisation, il était clair que l'Abitibi était aussi une région destinée à être exploitée et détruite par les industries minière et forestière.

[71] Le western est une construction culturelle et esthétique basée sur des stéréotypes développés au XIX^{e} siècle (berline, chevaux, chasse etc.) et qui sont aujourd'hui réactualisés sous des formes à peine modifiées (VTT, tavernes, camionnettes etc.). Cette réification a des origines idéologiques profondes dont les représentations ne peuvent être facilement séparées.

[72] Odette Vincent (2000). « L'Abitibi dans les têtes » dans *Constructions identitaires et pratiques sociales.* Pierre Savard (dir.). Ottawa : Université d'Ottawa, p, 85.

[73] L'exemple typique de ce phénomène est la fonderie Horne à Rouyn, constamment sous la menace d'être fermée. En même temps, le gouvernement provincial accorde des exceptions (notamment en termes de rejets de contaminants).

Contrairement aux États-Unis où les concepts de Far Ouest et de *frontier* ont eu différentes incarnations, l'Abitibi condensait à elle seule toutes ces actualisations du Far Ouest. L'Abitibi était tout à la fois l'Alaska et la Californie, autant que le Texas et le Nevada. L'Abitibi était un amalgame des deux Far Ouest, celui peuplé de Premières Nations[74] et celui recelant de l'or. C'était un lieu de promesses et de risques, situé sur la périphérie dans la seule région « western » du Québec. L'Abitibi combine donc les codes de ces deux grands modèles : une région perçue comme nordique et associée à l'imaginaire du Far Ouest. Ces deux modèles ont en partage le concept de *frontier,* concept cardinal pour comprendre les attitudes envers la région.

1.1.3. L'imaginaire de la *frontier* abitibien

Empruntée à l'anglais, la notion de *frontier* se distingue notamment de l'idée de ligne de démarcation qu'implique le terme « frontière » en français. En contexte nord-américain, la *frontier* désigne historiquement des espaces à la limite de l'exploration : ils viennent d'être défrichés et colonisés. Ils portent ainsi les premières marques de civilisation occidentale, mais sont caractérisés par leur dimension improvisée, hétéroclite et provisoire. Saucier insiste souvent sur cet aspect dans son roman, remarquant que « cette ville était vraiment n'importe quoi », faisant référence au fait que Rouyn existe sur plusieurs plans en même temps (*JSR*, p. 70). La *frontier* québécois est ainsi un espace de grand brassage que Pierre Nepveu considère comme « métisse », un mélange de l'Ouest canadien et d'une Amérique française[75]. Plus important encore, dans le contexte de *Jeanne sur les routes*, la notion d'un territoire illimité au-delà de

[74] Saucier choisit de n'inclure aucune représentation des peuples autochtones, effaçant ainsi cet élément particulier de l'identité de la région. Une autre absence est celle de toute description somptueuse des paysages naturels de l'Abitibi. L'accent est plutôt mis sur l'imposition du capital.

[75] Le topos très particulier du nord et de l'ouest réunis au Québec existe en parallèle mais distinct de l'Ouest canadien, tout comme l'Abitibi s'oppose au concept de frontier aux États-Unis. Voir Pierre Nepveu (2005). *Lectures des lieux.* Montréal : Boréal, pp. 84-85.

Rouyn est évidente dans les années 1930, alors que Corbin s'organise activement dans la région, et dans les années 1950, lorsque Jeanne accompagne son père à travers les villes de l'Abitibi.

Dans les récits franco-canadiens contemporains, il est clair que les images des régions à l'ouest de l'Ontario sont accentuées par « leur invisibilité et leur faiblesse politique[76] ». Cependant, étant donné que les Québécois s'intéressent peu aux populations francophones hors province, l'Abitibi a acquis aux yeux des Québécois une identité régionale profondément liée à son emplacement géographique au nord et à l'ouest de la province. Le processus d'expansion a eu d'importantes conséquences réelles et imaginaires : le Québec, et l'Abitibi plus précisément, « est le fruit de conquêtes successives, il est aussi le produit des mythes enveloppants d'un monde imaginaire dont les effets se font encore sentir[77] ». Guillaume Marcotte ajoute que l'aspect mobile de la *frontier* est traditionnellement important, mais dans le contexte abitibien, le manque de diversités des « activités économiques » est problématique[78]. Cet imaginaire de la *frontier* imprègne profondément les représentations culturelles de l'Abitibi, anciennes et récentes. En fait, ce qui frappe, c'est la pérennité et la stabilité de cet imaginaire de *frontier* concernant l'Abitibi, imaginaire qui a somme toute peu changé au fil du temps, malgré les changements importants survenus dans la région. L'historienne Odette Vincent considère l'identité abitibienne comme « jeune », soulignant à quel point, très tôt, ces représentations souvent réductrices et stéréotypées ont présenté l'Abitibi comme relevant des « cultures de la minorisation, insulaires, infériorisées[79] ».

---

[76] Andrée Fortin (2000). *Produire la culture, produire l'identité.* Ste-Foy : Presses de l'Université Laval, p. 137.

[77] Je traduis : "is the outcome of successive conquests, it is also the child of enveloping myths of an imaginary world whose effects are still felt". Voir Serge Courville (2008). *Quebec: A Historical Geography*. Translated by Richard Howard, Vancouver: UBC Press, p. 288.

[78] Guillaume Marcotte (2021). *De freemen à Métis : l'histoire retrouvée des gens libres entre la Baie-James et Montréal.* Ste-Foy : Presses de l'Université de Laval, p. 65.

[79] Odette Vincent (1996). « Le Nord-Ouest québécois, un carrefour d'influences culturelles : de la frontière à la région », dans *Recherches sociographiques*, 37(3), p. 560.

En effet, l'Abitibi est souvent représentée comme coupée du reste de la province. Odette Vincent propose plusieurs explications à cela, soulignant notamment trois raisons importantes dans la première moitié du XX^{e} siècle. L'Abitibi avait une composition nettement plus cosmopolite que le reste de la province et le syndicalisme militant y était bien visible ; par ailleurs, la région était en marge du Québec au propre comme au figuré[80]. Cette marginalité géographique était renforcée par le degré de jeunesse et d'indépendance de la région. Comme le décrit Vincent, l'Abitibi a dû faire face à « la nécessité de compter sur ses propres moyens », ce qui a créé un certain sentiment d'autonomie et d'abandon, même si la région était encore sous la botte d'une certaine forme de colonialisme économique[81]. Enfin, l'Abitibi est perçue comme jouant un rôle de liaison entre le Grand Nord et les centres économiques et politiques de la province : ces régions carrefours sont « capables d'assurer un lien concret entre le Nord et l'axe laurentien [et] sont donc comme des laboratoires dont l'observation peut permettre de mieux comprendre, globalement, la place du Nord dans l'ensemble québécois[82] ». Dans une certaine mesure, l'Abitibi se rattache aux régions encore plus éloignées, comme le Nord-du-Québec ou la Baie-James[83]. Toute région frontalière avec d'autres terres occupe simultanément une position périphérique, tout en servant de corridor pour accéder à des zones encore plus éloignées. Il n'en reste pas moins que l'Abitibi est une région unique avec une identité bien spécifique, marquée par un imaginaire de *frontier* qui superpose dans ce cas l'imaginaire du Nord et du Far Ouest.

[80] Vincent, p. 563.
[81] Vincent, p. 567.
[82] Étienne Rivard, Caroline Desbiens, Suzy Basile, et Laurie Guimond. (2017). « Les régions carrefours du moyen nord comme laboratoires interculturels de nordicité ». *Recherches sociographiques*, 58(2), 337–361, p. 338.
[83] Berthiaume, p. 20.

1.1.4. Individualisme et solidarité

L'imaginaire du Far Ouest en Amérique porte le sceau de l'individualisme souvent caractérisé par une bonne dose d'intrépidité et du mythe du *self-made man*. Or, si cet imaginaire est bien vivant en Abitibi, il est modulé par plusieurs facteurs d'ordre collectif. Au Québec, les récits de l'établissement agricole, de l'Église et de la francisation ont encore une certaine importance dans la mémoire collective. Très vite, la coopération est apparue comme essentielle à la survie, ce qui est représenté avec la fondation de la caisse populaire Drouin à Amos en 1912. Des démarches communautaires comme celle-ci permettaient à la communauté de développer des activités typiques comme la construction de granges ou les efforts pour incorporer les villes[84]. La province et la région ont dû mobiliser des fonds fédéraux pour des projets comme les chemins de fer et inciter des institutions comme les banques à prendre des risques substantiels pour investir dans les projets de la région, en particulier le cas de la CIBC[85]. Dans *Jeanne sur les routes,* la narratrice évoque comment le personnage éponyme pouvait haranguer huit cents bûcherons qui « a[va]ient déserté les camps forestiers » (*JSR*, p. 32) pendant les années 1930. Cette question de solidarité est ancrée dans la conception que Jeanne a de l'internationalisme, car elle considère son père comme un immigrant (venu du nord de l'Ontario) et voit Corbin comme une nouvelle venue. Elle note que « la fratrie internationale » qui était composée d'immigrants « luttai[t] pour la libération des peuples » (*JSR*, p. 37).

Cet héritage de la solidarité n'est plus visible aujourd'hui. La narratrice remarque qu'« il ne reste rien du Temple finlandais du travail, non plus que du Temple ukrainien du travail » (*JSR*, p 78) – deux lieux communautaires importants et emblématiques de la solidarité des débuts de la

[84] Pierre Biays (1957). « Une ville d'Abitibi : Senneterre ». *Cahiers de géographie du Québec* 2(3), p. 64.
[85] Berthiaume, pp. 31-33.

région. La structure narrative du roman, qui juxtapose des scènes ayant eu lieu à différentes époques, fait d'autant mieux ressortir ces changements qui affectent le bâti, les relations sociales et les valeurs de la population locale.

1.2. Aspects du *boom* économique de l'Abitibi

Cette section de mon chapitre explore l'histoire du développement économique en Abitibi, en mettant l'accent sur les régions autour de Rouyn (qui est le décor de *Jeanne sur les routes*). Le géographe Maurice Asselin remarque que la colonisation de l'Abitibi n'a pas été retardée par des obstacles naturels car ceux-ci détenaient finalement « moins d'importance que les frontières psychologiques[86] » telles que l'éloignement. Cet éloignement a été atténué par l'arrivée d'infrastructures ferroviaires destinées à relier Montréal aux prairies, mises en place dans les premières décennies du XX^{e} siècle[87].

1.2.1. La colonisation hâtive de la région

En ce début de XX^{e} siècle, une importante activité minière était en cours dans le nord de l'Ontario et les prospecteurs étaient conscients du fait que l'Abitibi recelait d'importants volumes de métaux précieux[88]. Ce fut un défi d'accumuler des capitaux importants pour investir dans ces projets jusqu'en 1922, date à laquelle la société Noranda Mines a été fondée. En 1926, plus d'une centaine d'entreprises avaient des intérêts dans la région[89]. La société minière a obtenu une autorisation spéciale de la province pour établir une municipalité et a créé une

[86] Maurice Asselin (1978). « Le rôle de la frontière dans les relations entre le Nord-Ouest québécois et l'Ontario », Département de géographie de l'Université Laval, Québec, 1978, p. 6.
[87] Berthiaume, p. 15
[88] L'importance de la prospection et ses ramifications politiques sont explorées dans le roman précédent de Saucier, *Les Héritiers de la mine*, publié en 2000.
[89] Berthiaume, pp. 21-22.

communauté planifiée pour son importante main-d'œuvre : « elle conserva cependant une bonne partie des lots pour y construire des maisons qu'elle louait à ses employés pour permettre l'installation d'équipements collectifs[90] ». Alors que l'entreprise planifiait la ville, le gouvernement Taschereau l'appuya à hauteur de 250,000 dollars pour faire en sorte que la région ne tombe pas sous le contrôle d'intérêts miniers de l'Ontario ou de l'extérieur du pays[91].

Dans le roman de Saucier, l'État n'est pas présent en tant qu'agent de développement de la région qui serait impliqué dans la réalisation de projets structurants. Au contraire, ce qui est démontré à plusieurs reprises, c'est que l'État est impliqué dans le maintien de l'ordre, notamment à travers les personnages de Turnbull, le policier que « personne ne veut [jouer] » (*JSR*, p. 21) dans les mises en scène de Jeanne et ses sœurs, et de Jones, le procureur qui écrit « des éditoriaux hargneux » (*JSR*, p. 79)[92]. Deux raisons expliquent que dans son récit ce soient les représentants des forces de l'ordre et de la justice qui incarnent la tension. En ce qui concerne le récit de fiction, celui-ci met en évidence l'axe du conflit historique. D'un point de vue non fictif plus large, Corbin, qui représente une menace pour l'ordre capitaliste, se positionne contre le système rigide de contrôle politique et juridique imposé sur la région.

Les scènes qui se déroulent dans la salle d'audience sont présentées comme une mise en abyme, elle-même intermédiaire à travers les souvenirs vraisemblablement imparfaits du père de la narratrice. Les emboîtements narratifs et théâtraux abondent : Jeanne décrit son père dans le public. Dans les pièces de théâtre, ses sœurs jouaient l'éventail de personnages gravitant autour

[90] Berthiaume, p. 23.

[91] Berthiaume, p. 30.

[92] Fait intéressant, ces deux personnages reçoivent des noms anglais. Il n'est pas clair dans le texte si l'une ou l'autre des procédures relatives à la loi s'était déroulée en anglais, mais quoi qu'il en soit, elles représentent la mesure dans laquelle les anglophones étaient représentatifs du pouvoir d'Ottawa et de Québec. L'un des seuls indices que nous obtenons est une référence à Jones ayant décrit Corbin comme ayant « smiled wanly » avec la traduction intégrée dans le texte. Voir *JSR*, p. 96.

de Corbin avec une sélection de costumes et d'accessoires importants qui ont une signification idéologique[93]. Apparemment, la chambre des trois sœurs est avant tout une scène. Jeanne relate comment son père leur racontait la scène du tribunal : « Et nous écoutions les récits de l'époque héroïque que nous faisait notre père. » (*JSR,* p. 53) Tout comme l'audience du tribunal attend avec impatience la décision du juge, la petite Jeanne et ses sœurs attendent leurs moments préférés du récit du père. Dans ces affrontements, la vaillance des travailleurs se positionne directement contre l'État et ses forces de l'ordre comme ennemis de la solidarité, plutôt que contre les mines ou les chantiers forestiers protégés par l'appareil gouvernemental. Corbin est l'image de la grâce dans les souvenirs du père, et les recréations théâtrales de la salle d'audience soulignent sa nature sereine quand elle « quittera la petite salle d'audience comme elle est entrée, menottes aux poignets mais droite et fière malgré la prison qui l'attend » (*JSR*, p. 59).

Cette mise en scène répétitive est encore renforcée par la présence de nombreux slogans qui positionnent l'autorité de l'État comme contraire à la lutte des travailleurs : « les lois ne sont que du papier mâché par des bourgeois qui ne savent pas ce que c'est que de travailler à la sueur de leur front d'une étoile à l'autre. » (*JSR*, p. 33) L'acharnement de la lutte idéologique est visible partout dans le texte, particulièrement mis en évidence par la reprise de la rhétorique communiste qui se positionne contre « *les serviteurs de l'impérialisme*[94] » (*JSR*, p. 35). Alors que la narratrice raconte cette histoire qui se déroule sur une longue période temporelle, il est clair que l'ennemi du mouvement ouvrier était initialement les grandes sociétés minières et l'État,

[93] Tout comme Corbin est entourée d'éloges, Jeanne est le centre de l'univers dans les reconstitutions. Elle décrit ainsi sa sœur : « Alexandra, n'en pouvant plus de ce personnage bedonnant et barbu qui lui a été imposé, se défait de l'oreiller, de la laine d'acier, des sourcils gras et vitement va se refaire un autre personnage dans le placard » (*JSR*, p. 34).

[94] Les italiques appartiennent au roman de Jocelyne Saucier.

mais au fil du temps, cela se transforme en un problème beaucoup plus large du communisme ayant perdu son attrait auprès des mineurs.

L'historien abitibien Benoit Gourd oppose la ville fermée de Noranda au véritable ouest sauvage incarné par Rouyn, ville créée à la périphérie de la propriété territoriale de l'entreprise. La ville de Rouyn s'est développée rapidement et sans grande cohérence car l'initiative individuelle et la spéculation ont affecté son organisation, « différents groupes d'intérêts s'y disputant le contrôle de la vie politique et économique[95] ». Saucier accentue la dysphorie de ces villes séparées mais enchevêtrées, en utilisant le regard des habitants de Rouyn pour souligner à quel point Noranda semble étrangère. La narratrice constate que « la fonderie et l'usine d'acide sulfurique […] se donnent les airs d'un Las Vegas lunaire. La nuit, quand les installations de la Noranda Mines s'illuminent, on croirait un transatlantique échoué quelque part dans un néant intergalactique. » (*JSR*, p. 17) Cela ne veut pas pour autant dire que la romancière accorde un traitement préférentiel à Rouyn.

Alors que la stérilité de Noranda est exposée, la narratrice est de plus en plus consciente de la façon dont les intérêts financiers dominent cette communauté, décrivant Rouyn comme endroit énigmatique : « je suis née dans cette ville, j'y ai grandi, et je ne m'y reconnais pas. Les petites villes du Nord ont cette particularité de ne croire qu'à l'avenir du moment. » (*JSR*, p. 17) Le produit d'une telle pensée est une ville qui incarne l'esprit du Far Ouest, celui qui est typiquement reproduit dans la littérature de l'Abitibi et dans d'autres milieux frontaliers. Ce manque de projection dans l'avenir se manifeste de plusieurs façons, notamment comme un environnement bricolé ou comme un lieu qui existe comme une copie de n'importe quelle autre ville frontière. Dans le cas de ce roman, la représentation de Saucier s'appuie davantage sur la

[95] Benoit-Beaudry Gourd (1978). *Mines et syndicats en Abitibi-Témiscamingue.* Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, p. 58.

première. Sans aucune forme d'autorité imposée sur la ville de Rouyn, celle-ci existait en marge de la loi comme une véritable ville frontière (par opposition aux *one company towns* comme Noranda)[96]. Avec beaucoup moins d'argent, de surveillance et d'expertise, Rouyn s'est construite dans la plus grande désorganisation. Jeanne décrit le patchwork vibrant que la ville donnait à voir : « cette ville était n'importe quoi. Des cabanes, des rues bâties à la hâte, des magasins, des restaurants, en planches, en rondins, et puis hop ! des poules et des vaches, une ferme à côté d'une banque, et pas très loin, jouxtant les bains publics, il y avait une fumerie d'opium. » (*JSR*, p. 44) Saucier a ici recours à un style décousu pour décrire la nature discordante de Rouyn. Sa phrase, fondée sur une logique énumérative et des tours présentatifs sémantiquement pauvres (« il y avait »), est interrompue par une exclamation (« et puis hop ! ») et reproduit, par ses juxtapositions syntaxiques (« et pas très loin »), l'aspect désorganisé et chaotique de la ville.

Elle commente aussi la misère des hôtels qui « avaient tous cette caractéristique d'être fréquentés par les déclassés, les déjantés, ceux qui n'avaient pas pu suivre, qui étaient tombés quelque part et n'avaient pas su se relever » (*JSR*, p. 104). Les différences entre Rouyn et Noranda constituent un trope commun dans la littérature abitibienne et la plupart des études de la région soulignent que Noranda est « dominée par une seule entreprise qui règle tous les aspects de la vie collective », ce qui crée un contraste marqué avec Rouyn « où l'initiative personnelle et la spéculation président à l'organisation du territoire[97] ». Dépourvue de réelle planification centrale, Rouyn a été en proie à l'influence des hors-la-loi. Dès les années 1930, la ville avait la réputation d'avoir des maisons de jeu, des maisons closes, des saloons et d'autres entreprises illégales et jugées peu recommandables[98]. Saucier représente cette facette de Rouyn avec éclat

[96] Les *one company towns* et les villes frontalières sont toutes deux des manifestations du phénomène du *boomtown.* Leur principale différence réside danst la manière dont les communautés étaient gérées.
[97] Roy Boucher (1988). « Rouyn-Noranda ». *Continuité*, (39), 49–57, p. 51.
[98] Berthiaume, pp. 26-27.

dans le roman, notamment à travers l'interminable série d'activités commerciales entreprises par Vaara. Ce personnage entre dans le texte à peu près au tiers de l'intrigue et transforme l'ambition du père en finançant la lutte ouvrière par le vice, car il « était effectivement un joueur et des meilleurs. Il pouvait se faire cinq cents, six cents, sept cents dollars en une seule nuit de poker et c'est les poches pleines de fric qu'il est apparu pour la première fois dans notre histoire » (*JSR*, p. 60-61). Vaara fait partie de « la foule des *étrangers* » (*JSR,* p. 61). En effet, la croissance démographique de la région était rapide[99] : si la majeure partie des nouveaux arrivants étaient des francophones qui se déplaçaient depuis d'autres régions du Québec, des immigrants arrivaient aussi dans la région en très grand nombre, encourageant souvent leurs proches à les rejoindre. Le roman de Saucier insiste à de multiples reprises sur la présence et l'importance de ces immigrants lancés sur « la route de la liberté. On s'y engageait toutes nationalités confondues, Finlandais, Croates, Biélorusses et que sais-je encore » (*JSR,* 27).

Bien que les personnages secondaires jouent des rôles minimes dans *Jeanne sur les routes*, il est courant que les figurants soient réduits à leur nationalité ou leur ethnie. Jeanne décrit l'attrait de la région : « pas étonnant que les travailleurs immigrants y aient déposé leur baluchon […] l'air du nord qu'ils respiraient à pleins poumons, une odeur de sapinage transportée par un vent aigrelet qui leur rappelait le pays qu'ils avaient quitté. » (*JSR*, p. 44) La narration décrit les lieux publics et leurs usages : des salles communautaires aux lieux de culte, des cimetières à la vaste gamme de célébrations qui se déroulent dans un environnement cosmopolite :

> Il y a eu en cette ville des endroits où on pouvait danser la mazurka comme à Varsovie, boire un slivovitz entre copains, se raconter la dernière blague du petit berger des Carpates, pleurer la fiancée perdue dans les bras d'un cousin. Il y a eu des endroits pour le Noël croate, le Noël polonais, le Noël russe, le Noël ukrainien, le Noël finlandais, chaque groupe national le moindrement nombreux se

[99] Rouyn, Noranda et leurs environs grandissent très vite, passant de moins de 1100 en 1926 à 5561 cinq ans plus tard. Voir Gourd, p. 51.

> construisait un bâtiment vite fait où on pouvait chanter, danser, boire et manger comme au vieux pays. (*JSR*, p. 45)

Cet extrait offre un aperçu de la mesure dans laquelle l'environnement frontalier de l'Abitibi est distinct au sein de la province dans son aspect multiculturel. Les villes de Rouyn et Noranda ont été influencées par la confluence de nombreux groupes, dont certains sont arrivés directement d'Europe (sans s'être d'abord installés à Montréal, par exemple).

Les Ukrainiens jouent un rôle important dans le texte, et la mesure dans laquelle ils sont parmi les premiers à tirer profit du *boom*, aussi longtemps qu'il peut durer, est évidente dès le début du récit. Jeanne repense aux Vinohradora, ses voisins : « ils sont arrivés au plus fort de la marée humaine qui est venue d'un peu partout quand le tocsin du Klondike a sonné, et maintenant que la vie se vit mieux ailleurs, ils s'en vont. » (*JSR*, p. 16) Saucier représente également la mesure dans laquelle, surtout dans le contexte de tensions idéologiques croissantes dans les années 1930, les travailleurs étrangers étaient perçus comme des « agitateurs étrangers à la solde de Moscou » (*JSR*, p. 82) auprès des fonctionnaires canadiens et de leurs homologues provinciaux.

1.2.2. La logique d'extraction

La région entourant Rouyn et Noranda était à l'avant-garde d'une période de *boom* plus large qui a vu l'expansion massive des opérations minières à travers toute l'Abitibi. Une fois passée la « frontière psychologique » de l'éloignement, les conditions politiques et économiques étaient favorables à la création des infrastructures et des ressources humaines nécessaires à la transformation de la région. Malgré les impacts généralisés de la Grande Dépression au Québec et ailleurs, l'économie de l'Abitibi a connu une croissance substantielle au cours de cette même période, accélérée davantage alors que le mouvement de réarmement à la fin des années 1930 a

créé une demande insatiable de minéraux[100]. Dans une moindre mesure, la région a prospéré au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, mais dans les années 1950, la demande pour de nombreux métaux a diminué. La région s'est diversifiée sur le plan économique au cours de cette période, les industries secondaires et tertiaires en venant à dépasser l'extraction et le raffinage[101]. Tout au long de ces changements, les villes de Rouyn et de Noranda ont connu des trajectoires de croissance différentes : alors que Noranda a stagné en raison de la microgestion de la part de l'entreprise, Rouyn se positionnait peu à peu comme « le pôle commercial[102] » de la région.

Cependant, l'exploitation minière est devenue le principal marqueur d'identification de l'Abitibi, remplaçant toute notion traditionnellement attachée à la région, comme l'agriculture ; celle-ci, comme l'exploitation forestière, y a toujours été présentes, mais, très tôt dans le développement de la région, ces activités ont été reléguées à l'arrière-plan face à l'industrie minière[103]. La rapidité avec laquelle cela s'est produit confirme que l'intérêt des entreprises, en particulier par le biais d'investissements massifs soutenus par les grandes banques et par les gouvernements, entraîne des changements rapides[104]. Les impacts de la colonisation de l'Abitibi sont multiples et touchent des éléments politiques, économiques, sociaux, sanitaires et environnementaux. Ainsi, le contexte dans lequel se déploie l'industrie minière s'inscrit dans le système capitaliste fortement marqué par l'exploitation des matières premières, la dépendance à

[100] John Manley (1992). "Preaching the Red Stuff: J.B. McLachlan, Communism, and the Cape Breton Miners", 1922-1935. *Labour/Le Travailleur*, 30, pp. 66-67.

[101] Denys Chabot. *L'Abitibi Minière.* Val-d'Or : Société d'histoire et de généaologie. 2002, p. 60.

[102] Berthiaume, p. 67.

[103] La valeur de l'activité économique dans la région était très minime avant la découverte de minéraux précieux. L'Abitibi était en grande partie très pauvre et malgré un effort concerté de la part de l'État et de l'Église, la croissance démographique était lente et les difficultés économiques et sociales étaient au cœur de la vie des pionniers.

[104] Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert (1991). *Quebec Since 1930.* Toronto: James Lorimer, pp, 11-12.

l'exportation et aux marchés extérieurs et la surspécialisation[105]. Brisson et al. affirment que le projet minier produit la « détérioration du climat social en lien avec la perception d'inégalités et d'injustices » dans la communauté plus généralement[106].

Ce commentaire est en réponse au discours actuel sur les mines en Abitibi. Il représente la vision du libéralisme classique, basée sur une réorganisation sociale plus large, loin des structures rigides, de l'opacité et, surtout, des impôts et des droits de douane. Adam Smith est surtout connu pour ses écrits sur « la main invisible » de l'économie, mettant en garde contre les types de réglementation qui entravent la « créativité » ou le « progrès », concepts érigés en fins inéluctables à l'époque[107]. Alors que ces idées avaient déjà plus d'un siècle au début du XX^{e} siècle, elles n'ont réussi à gagner du terrain dans la gouvernance britannique (et donc dans la politique canadienne) qu'à la suite d'une industrialisation plus avancée. Locke, pour sa part, a valorisé une liberté plus profonde, déchargeant les individus des systèmes de l'État, ce qui devient « la tradition libérale » quelques décennies après sa mort[108].

Le libre-échange a été évité par les gouvernements coloniaux et par les conservateurs fédéraux, qui ont gouverné le Canada pendant 25 de ses 30 premières années. Wilfrid Laurier a introduit de nombreux changements, dont le plus important est peut-être l'ouverture de l'économie canadienne aux États-Unis et à l'Europe continentale, ce qui a été très controversé. Au niveau provincial, deux premiers ministres libéraux successifs, Lomer Gouin (1905-1920) et

[105] Geneviève Brisson et al (2015). « Effets individuels et sociaux des changements liés à la reprise des activités minières à Malartic », dans *Institut national de santé publique.* Québec, pp. 5-7.

[106] Brisson et al, p. 14.

[107] Smith considérait le marché libre comme une économie à l'état naturel. La libération du marché, selon Smith, devait être la libération de l'individu. Voir Paul Sagar (2022). *Adam Smith Reconsidered.* Princeton: Princeton University Press, pp. 108-10.

[108] L'idée du libéralisme est en grande partie une construction du XIX^{e} siècle et l'ensemble de valeurs que Locke a contribué à développer a pris un siècle à mûrir. Voir John William Tate (2016). *Liberty, Toleration and Equality*. New York: Routledge, pp. 2-4.

Louis-Alexandre Taschereau (1920-1936), s'efforcent de promouvoir les intérêts commerciaux[109] du Québec. À l'époque, il paraissait évident qu'il fallait encourager les investissements directs dans l'exploitation minière pour améliorer la situation économique ; sinon, ni la région, ni le Québec ne pourrait profiter de ces richesses considérables.

Cela dit, les mouvements syndicaux organisés, bien que particulièrement forts en Abitibi, étaient caractéristiques de plusieurs autres régions du Canada à l'époque, notamment au Cap-Breton, en Nouvelle-Écosse et à Cobalt, en Ontario[110]. Au Québec, la grève de l'amiante de 1949 est souvent considérée comme un moment décisif dans la lutte pour les droits des travailleurs et pour des mouvements sociaux plus larges. Elle tient donc une place particulière dans la mémoire sociale. Dans le contexte de l'Abitibi, la « grève des Fros[111] » a été un grand moment de solidarité qui s'est produit en 1934 à Noranda. L'historienne Andrée Lévesque, elle-même référencée par Saucier dans les derniers chapitres du roman, a écrit sur ces événements et montré qu'ils ne sont pas liés à la véritable figure historique de Corbin ni au mouvement communiste. Elle souligne que ces événements sont distincts, mais que dans l'imaginaire populaire, ils ont été confondus dans le cadre d'une « légende locale[112] ».

Plusieurs organisations syndicales, comme celles de l'Abitibi, avaient des liens avec la grève, notamment compte tenu de la diversité ethnique dans les mines[113]. La tendance à attribuer au néolibéralisme les difficultés économiques auxquelles l'Abitibi fait face actuellement a un

[109] C'est sous l'impulsion de Gouin que Québec annexe l'Ungava, offrant de nouvelles opportunités économiques. Gouin n'est pas lui-même issu de l'industrie (il a travaillé comme avocat avant sa carrière en politique), mais il a favorisé la création d'opportunités pour un marché plus libre. Voir Mathieu Pontbriand (2016). *Lomer Gouin : Entre libéralisme et nationalisme*. Québec : Presses de l'Université Laval, pp. 81 et 102.

[110] Manley, p. 65.

[111] Cette expression provient de la déformation en français du mot anglais « foreigners ».

[112] Andrée Lévesque (2006). *Red Travellers*. Montréal : McGill Queens University Press, pp. 105-6.

[113] Voir Esther Delisle et Pierre K. Malouf (2004). *Le quatuor d'Asbestos : autour de la grève de l'amiante*. Montréal : Éditions Varia.

lien direct avec l'implantation industrielle dans la région il y a un siècle. Le libéralisme classique, c'est-à-dire la valorisation des restrictions limitées à l'investissement et des lignes directrices minimales pour l'exploitation des entreprises, est le principe fondateur de la région. Cependant, la tendance la plus dominante du néolibéralisme, « la privatisation et l'imposition de droits de propriété », a autant d'impact sur l'Abitibi d'hier et que d'aujourd'hui[114].

L'un des récits historiques régionaux de longue date a été que les tentatives originales de coloniser la région pour l'agriculture telles qu'organisées par l'Église ont été un échec; on a plutôt assisté à la « réussite de l'idéologie et des projets capitalistes promus par les entrepreneurs nord-américains dans les domaines minier et forestier » selon des économistes[115]. La continuation de certaines des valeurs canadiennes-françaises traditionnelles semble s'être poursuivie, mariée à cette entreprise capitaliste. Le *boom* minier offrait des promesses, s'appuyant simultanément sur un discours de fort expansionnisme pour les investisseurs et sur un discours valorisant le fait de gagner sa vie honnêtement pour les individus et les familles. Après tout, la richesse minérale de la région offrait « de grandes possibilités pour l'avenir des exploitants miniers[116] ».

L'extraction et l'exploitation de ressources naturelles a des impacts profonds et durables sur l'environnement et les paysages naturels. Toutefois, la prise en compte de ces enjeux est minime dans *Jeanne sur les routes* – à l'image du peu de cas qui était fait de l'environnement à cette époque de *boom* économique. Jeanne remarque le caractère composite de Rouyn et de Noranda à plusieurs endroits dans le texte. Cela inclut l'empire de Vaara, l'infrastructure

[114] Brisson et al, paragraphe 10.
[115] Philippe d'Iribarne et al (2022). *Cultures et management international. Un nouveau paradigme*. Paris : Presses des Mines, p. 233.
[116] Donald Ratté (2009). « L'Abitibi-Témiscamingue : une région minière de désolation ou d'avenir ? » *Vecteur Environnement,* 42(1), p. 16

municipale et les maisons privées. La mine n'apparaît, en arrière-fond, que de façon passagère alors que Turnbull et les policiers discutent dans un contexte de grève : « derrière eux, les cheminées de la mine dans un ciel crayeux » (*JSR* 98). Jeanne, littéralement sur la route, décrit le paysage par intermittence. Contrairement à la plupart des autres romans qui décrivent les contrées sauvages de l'Abitibi (les forêts, les lacs), les souvenirs d'adolescence de Jeanne et son récit au présent de la narration semblent fuir la nature. Au lieu de cela, elle présente l'Abitibi comme une région de terres agricoles et de petits villages. Elle évoque les champs stériles, qui sont le premier cadre décrit dans le texte : « C'est un mauvais cliché noir et blanc, mais il donne quand même à voir que nous sommes au printemps. Les longues trainées noires dans les champs, les arbres dénudés, le ciel barbouillé d'un orage qui s'annonce ou qui s'enfuit. » (*JSR*, p. 9) Cette image décrit le désespoir de la campagne vide et d'une région sur le déclin. Les conditions de crise économique sont l'arrière-plan littéral de la photo que le père de Jeanne est en train de prendre au tout début du récit. Il s'agit d'un élément remarquable du texte et qui témoigne à quel point l'Abitibi de Saucier est un lieu de travail et de solidarité perdue.

Même des commentaires qui, à première vue, semblent liés à la nature, finissent par être des images liées à des considérations politiques. Prenons par exemple cet extrait :

> Nous sommes dans les vastes espaces plats de la désolation abitibienne. Les terres ont été défrichées, cultivées, abandonnées, il n'en reste que les champs en friche surveillées au loin par la forêt […] Aussi surement que la terre est plate en Abitibi et que nous sommes dans la plus complète solitude, mon père et moi, dans cette auto qui va porter la bonne nouvelle, je sais que je vais entendre le récit des années héroïques. L'époque des défilés, des grandes manifestations, mille personnes réunies devant le Temple finlandais du travail pour le 1er mai […] mille personnes clamant la gloire du communisme, alors que six ans auparavant il n'y avait en ces lieux qu'un coin de forêt fréquenté par quelques prospecteurs imaginatifs […]. (*JSR*, p. 43).

Dans cette représentation de la région, l'Abitibi est perçue comme une étendue ouverte, non fermée par des lacs, des forêts et des montagnes. En principe, ces deux histoires – d'un paysage préservé oublié et d'un mouvement ouvrier dynamique – partagent le même destin. Cependant,

un seul est déploré, avec des histoires racontées et redites comme un moyen de maintenir cette époque en vie.

L'importance de la dynamique mondialisée de l'extraction ne peut ainsi être surestimée. Historiquement, la région s'est ouverte aux intérêts extérieurs qui s'en sont pris au milieu naturel et à la population pour littéralement extraire la valeur de l'Abitibi. Ce processus, tout en offrant une certaine prospérité aux travailleurs locaux, a surtout clairement enrichi les acteurs extérieurs. Ce courant s'inscrit dans un processus d'homogénéisation économique qui va à l'encontre du récit global de l'Abitibi comme paysage frontalier. Cependant, l'économie politique de la région, à sa base, repose sur une considération idéologique et pratique dominante, à savoir que l'investissement soutenu dans les opérations minières est le moteur du développement régional[117]. La logique interne de cette stratégie repose sur l'idée proverbiale selon laquelle quand la mer monte, tous les bateaux montent. Un récit unificateur qui suscite l'adhésion la plus large démontre que la *frontier* n'est pas simplement un lieu de liberté mais un lieu de fraternité et de solidarité. Ainsi se justifie la logique d'extraction de richesse de la région[118].

1.2.3. Une double tension entre conflit et solidarité

Les courants changeants autour de l'organisation des travailleurs sont au cœur de *Jeanne sur les routes*. La question de l'intérêt personnel et de savoir s'il s'agit d'une lutte individuelle ou liée à l'action collective fait partie intégrante des conflits du roman en termes idéologiques et relationnels.

[117] Ratté, pp. 16-17

[118] Le passé de l'Abitibi est largement caractérisé par les luttes collectives. Or, l'abandon de la lutte collective est un élément central du récit de *Jeanne sur les routes*, renforcé dans les autres romans de cette étude qui se déroulent plusieurs décennies plus tard.

Les forces du libéralisme de marché ont été les principaux moteurs de la croissance économique dès les premiers stades du capitalisme en Angleterre. En gros, ceux qui avaient accès au capital étaient soit explicitement autorisés à mener leurs affaires sans interférence réglementaire, soit il n'existait tout simplement pas d'infrastructure de ce type pour entraver les premiers capitalistes. David Harvey caractérise les premières manifestations du libéralisme de marché comme une forme d'accumulation de « pouvoir monétaire », ce qui signifie que l'investissement et la spéculation étaient des outils pour s'enrichir explicitement dans le but d'exercer un contrôle ou une influence sur les autres, y compris les individus, l'État, l'Église ou d'autres entités commerciales[119]. Malgré les pressions très intéressées visant à éliminer la concurrence, les premiers capitalistes ont favorisé des politiques telles que la réduction des tarifs douaniers qui, même si elles donnaient du pouvoir à leurs concurrents, créeraient un environnement plus favorable pour leur permettre d'étendre leur pouvoir en absorbant davantage de richesses[120]. En un siècle, la perspective d'une suraccumulation est devenue évidente, ce qui a donné lieu à des critiques du capitalisme. Le « rythme accéléré » de cette suraccumulation est tel qu'il n'y a que très peu de leviers qui permettent de la contrer[121].

En règle générale, les contextes où l'industrialisation était plus importante ont encore exacerbé cette concentration du capital économique et politique, notamment là où se situait l'industrie lourde, comme l'extraction des ressources[122]. Ce processus a été évident en Abitibi, région caractérisée par des niveaux élevés de développement industriel et où la réglementation était volontairement laissée très faible. De plus, les pressions pour créer une croissance économique dans la région ont créé un climat qui a permis aux investisseurs de travailler en

[119] David Harvey. *The Enigma of Capital,* p. 206.
[120] David Harvey. *Seventeen Contradictions and the End of Capitalism,* pp. 135-37.
[121] David Harvey. *Marx, Capital, and the Madness of Economic Reason,* p. 189.
[122] David Harvey. *Seventeen Contradictions and the End of Capitalism*, p. 123.

étroite collaboration avec l'État[123]. Cette période de domination des entreprises a cependant commencé à se tarir progressivement dans la période d'après-guerre sous l'influence du keynésianisme. Au Québec, l'essor de l'État-providence au début des années 1960 a mis fin à cette orthodoxie d'un libéralisme de marché largement incontrôlé. Depuis les années 1980, les efforts visant à faire progresser l'exploitation minière au Québec ont souvent été présentés comme une revitalisation, ce qui diffère de l'investissement initial et qui est une manifestation d'un récit de rédemption[124]. Cela fait partie intégrante de la prochaine phase du capitalisme débridé, la réforme néolibérale[125].

Dans ce contexte d'orthodoxie économique en redéfinition, des valeurs telles que le communisme international, la syndicalisation, le rôle de l'Église ou de la famille évoluent. Les tensions changeantes au sein de la société produisent un nouveau contexte dans lequel de nouvelles idées et figures vont pouvoir émerger. Par exemple, il est clair que certains acteurs disposent d'une grande liberté. Vaara, en raison de sa richesse croissante, a la possibilité de ne pas travailler. De plus, il peut soutenir celles et ceux qu'il désire avec les bénéfices de ses divers intérêts commerciaux. En revanche, le père de la narratrice est journaliste et, si sa vocation lui confère autant une liberté intellectuelle qu'une grande mobilité physique, malheureusement, compte tenu de son intérêt pour la rédaction d'articles pour des journaux communistes de moins en moins lus, il est perpétuellement pauvre et donc incapable de gagner sa vie. Il dépend finalement de Vaara qui lui fournit un soutien financier direct dans un premier temps, et qui par la suite continuera de soutenir la famille en glissant discrètement des fonds à Jeanne ou à sa

[123] Liza Piper (2009). *The Industrial Transformation of Subartic Canada.* Vancouver: University of British Columbia Press, p. 155.
[124] Klein ne parle pas du Québec, ni vraiment du Canada, dans sa monographie. Cependant, il est clair que ce genre de semi-solidarité centrée sur l'industrie minière peut être appliqué ici. Voir Klein, pp. 209-10.
[125] Dans le contexte de l'exploitation minière, voir Mary Louise McAllister (1997). *A Stake in the Future: Redefining the Canadian Mineral Industry.* Vancouver: University of British Columbia Press, pp. 33-36.

mère. La honte du père est palpable : Jeanne remarque que « quand l'argent de Vaara est en cause, il fait celui qui n'est pas là. » (*JSR*, p. 103) Mais ni Vaara ni le père de la narratrice ne sont mineurs, ni ouvriers, et leur liberté les oppose donc aux mineurs et aux bûcherons qui composent la classe ouvrière de Rouyn et de Noranda. Saucier éclaircit ce point en proposant une comparaison historique. La narratrice qualifie Vaara d'un Engels qui apparaît comme « un bienfaiteur » ou même « un protecteur » de son père, ce à quoi son père répond avec indignation (*JSR*, pp. 101-2).

Ce soutien de Vaara à la famille de la narratrice est une des façons d'illustrer le proverbe de la marée montante profitant à tous les bateaux. L'enrichissement personnel de Vaara fondé sur la spéculation lui permet d'appuyer financièrement les mouvements de solidarité qui mobilisent la communauté. Cette dynamique s'oppose à une autre illustration du proverbe. Lorsque celui-ci est repris comme un message des entreprises, il est alors un récit justifiant que l'intervention de l'État et les subventions publiques en particulier, sont une condition préalable à la réussite du projet colonial en Abitibi[126]. C'est une stratégie capitaliste qui tire parti du pouvoir économique de l'État pour soutenir les intérêts des entreprises. S'il est vrai que cela profite aux travailleurs, l'extraction de plus-value est importante et elle profite plus encore aux dirigeants, propriétaires ou actionnaires ; ceux-ci se trouvant rarement sur place, ou n'y restant que pour une certaine durée, on peut dire qu'une grande partie des profits quittent la région. Dans le roman de Saucier, l'accent porte surtout sur l'émergence puis le déclin des solidarités – plus que sur l'attrait pour le profit des dirigeants et investisseurs. La manœuvre politique prédominante est autour de l'organisation syndicale avec une forte ingérence politique venant de Moscou. C'est l'œuvre de Corbin, le père de Jeanne ne jouant qu'un rôle périphérique, n'ayant lui-même aucun lien avec le

[126] Berthiaume, pp. 23-25.

Parti. Jeanne se souvient que son père « n'a été membre ni du PC ni d'aucune de ses organisations », car le parti « n'aurait pas consenti à une publication hors de son contrôle » (*JSR*, p. 107). Cependant, le roman présente des modèles alternatifs qui sont censés faire advenir de meilleures conditions de vie pour les travailleurs : l'incrémentalisme, les mouvements coopératifs[127], la lutte contre l'État et l'entreprise pour de meilleures conditions de vie et de travail sont des thèmes récurrents. Corbin étant morte pendant la guerre, les réalités changeantes de l'Abitibi de l'après-guerre se sont produites après une rupture nette où à peu près plus personne ne voulait entendre des discours pro-travailleurs enflammés ou lire des journaux syndicaux avec des noms comme *L'Étoile* ou *Le Prolétaire,* connotant le soviétisme ou la propagande communiste.

1.2.4. Une double croyance entre le communisme et le catholicisme

Le *boom* économique qui battait son plein dans les années 1930 était caractérisé à l'époque comme offrant des opportunités à tous. De la même manière que les ruées vers l'or du siècle précédent avaient encouragé les gens à affluer vers l'ouest à la recherche de richesses, la promesse d'une vie meilleure dans la *frontier* en plein essor était un appel retentissant partout au Québec. Dans cette section, j'explorerai comment les réalités géographiques, temporelles, culturelles et politiques particulières de l'Abitibi rendent sa situation unique. Le mélange d'images, de discours et de positionnements politiques et religieux est constamment chargé de tensions qui mettent le communisme en relief face au catholicisme. Ces deux systèmes structurants sous-tendent une grande partie de la narration de Jeanne etarticule deux idéologies,

[127] Après son travail à Rouyn, Corbin s'installe à Timmins où elle habite dans une coopérative, devenant « ardente propagandiste du mouvement coopératif » (*JSR*, p. 107). Plus généralement, le mouvement ouvrier durant l'après-guerre se transforme, acceptant de faire des compromis et de définir des objectifs communs. Voir *JSR*, p. 103.

le communisme et le catholicisme, que certains personnages s'efforcent d'incarner de la façon la plus littérale, la plus orthodoxe possible. Le roman explore surtout un côté de l'équation, une forme traditionnelle de communisme, mais la force contre laquelle il est enfermé dans une lutte prolongée est une longue tradition de libéralisme de marché exploiteur. Je mobilise les théories de David Harvey pour contextualiser ce phénomène. Ce n'était pas avant la fin des années 1880 que le processus d'adoption des politiques de marché est devenu hégémonique, mais Harvey souligne qu'un bon baromètre de cette orthodoxie capitaliste est l'acceptation d'un « transfert d'actifs des domaines public et populaire vers les domaines privés et privilégiés de classe[128]».

Le contexte d'une *frontier* québécois, déterminé à la fois par des considérations de politique ouvrière et une seule Église, est unique dans l'imaginaire nord-américain. Aux États-Unis, l'arrivée des jeunes hommes a précédé le chemin de fer de plusieurs décennies, contrairement à l'Abitibi où le service ferroviaire a suivi en l'espace de quelques années. L'esprit d'entreprise de « go west, young man » s'est manifesté en attirant les gens à vivre dans des tentes au bord des rivières[129]. James Lundberg positionne cela à la fois comme la construction de la nation et la construction de l'État, permettant aux individus de « chercher des moyens de subsistance » de leur propre gré[130]. Le célèbre tableau du XIX^{e} siècle, *American Progress* de John Gast, démontre clairement que l'expansion vers l'ouest permet l'atteinte de la liberté individuelle, ce qui profite à la société en général. Gast représente le support de fond de l'action simultanée du gouvernement, du capital et de la religion[131]. En Abitibi, par contraste, cette

[128] Je traduis "transfer of assets from the public and popular realms to the private and class-privileged domains". Voir David Harvey (2007). "Neoliberalism as Creative Destruction", *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, (610), NAFTA and Beyond: Alternative Perspectives in the Study of Global Trade and Development, p. 36.
[129] Coy F. Cross (2005). *Go West, Young Man !* Ann Arbor: University of Michigan Press, p. 36.
[130] Je traduis : « seek livelihoods ». Voir James Lundberg (2019). *Horace Greeley: Print, Politics, and the Failure of American Nationhood*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, p. 151.
[131] Frederick Jackson Turner (2008). *The Significance of Frontier in American History*. New York: Penguin, pp. 13-

expression de la liberté était secondaire à la mise en place d'importants développements infrastructurels et d'investissements économiques directs, qui ont créé un environnement frontalier où la conformité à la volonté de l'entreprise privée était primordiale[132]. Non seulement les conditions esthétiques et structurelles de la *frontier* sont apparues, mais les ramifications idéologiques sont évidentes dans la mesure où la précarité régnait alors même que les investisseurs et les hommes d'affaires tiraient une richesse massive de la terre et du travail de la population active.

Les métaux précieux découverts en Abitibi ont suscité des investissements substantiels de la part de grandes entreprises et de divers paliers de gouvernement, qui ont su tirer parti de leur force collective pour créer des infrastructures à partir de rien. En tant que telles, les villes frontalières de l'Abitibi semblaient très différentes de celles des périodes antérieures et des localités plus occidentales. Cependant, l'image de la région est restée profondément influencée par les idées de rébellion, de cow-boys, d'entrepreneurs, etc. Odette Vincent décrit à quel point la langue, la politique et l'esthétique du Far Ouest se sont développées et ont été adoptées en Abitibi où les gens « se considéraient comme des gens de la frontière… on vivait cowboy, on pensait cowboy, on mangeait cowboy… le western existe partout où c'est misérable »[133]. Elle prend l'exemple de l'hôtel, souvent convoqué comme lieu de ralliement de tous les exclus qui se cherchent une nouvelle vie dans cet espace de *frontier*. Ces cow-boys sont les vestiges d'un milieu frontalier dont les symboles puissants s'inscrivent dans ce décor régional. Fait intéressant,

15.

[132] Il ne faut pas perdre de vue que, contrairement à l'Ouest américain peuplé de gens provenant de la côte est, Saucier représente un Noranda plein d'Européens venus de beaucoup plus loin et de la famille de Corbin (Alberta) et de Jeanne (Ontario) qui ont en quelque sorte fait marche arrière en allant vers l'est jusqu'à cette *frontier*.

[133] Odette Vincent (2002). « L'Abitibi dans les têtes : créer et réinventer un espace régional frontalier », *Constructions identitaires et pratiques sociales*. Jean-Pierre Wallot, Pierre Lanthier et Hubert Watelet (dir.). Ottawa : Université d'Ottawa, pp. 85-86.

la seule référence dans le texte aux cow-boys existe dans une photographie granuleuse en noir et blanc qui, bien sûr, représente un passé apparemment lointain. Jeanne décrit l'image : « j'ai vu quantité de photos au bureau des archives. Les hommes, quand ils ne posent pas, car ils sont alors d'une fixité hallucinante, les hommes ont tous une dégaine de cow-boy tranquille. » (*JSR*, p. 97)

La variante québécoise de *frontier* est évidente dans *Jeanne sur les routes*. La prépondérance de l'Église est indéniable : Jeanne place le respect de la famille pour le catholicisme sur le même plan que leur rattachement idéologique au mouvement ouvrier[134]. Elle explique qu'elle a étudié les « textes sacrés » :

> Nous lisions Marx et Lénine dans la littérature pour Jeunes pionniers, *la Clarté* que notre père recevait à la maison quand il n'était pas frappé d'interdiction. Nous lisions le Nouveau et l'Ancien Testament, les feuillets racontant la vie des saints martyrs que notre mère rapportait de ses messes du dimanche. (*JSR*, p. 53)

La lutte et l'espoir sont des thèmes importants de ces deux grands mouvements. À bien des égards, Corbin est perçue comme une figure prophétique. Les membres de la famille de Jeanne en sont les apôtres, étudiant jusqu'à la correspondance de leur héroïne, ce que la narratrice décrit comme « nos plus beaux moments de lecture » (*JSR*, p. 53). Le père de Jeanne, après le déménagement de Corbin, fait des déplacements réguliers à Timmins pour la voir, ce que la famille a significativement appelé « les années de pèlerinage » (*JSR*, p. 107) – le terme religieux suggérant un rapprochement entre communisme et catholicisme.

En effet, les parallèles entre catholicisme et communisme abondent, et Saucier les tisse sans complexe dans le texte. La promesse offerte par la révolution et le salut est palpable. Les deux mouvements sont sujets à des tendances messianiques, comme en témoigne l'obsession de la famille pour Corbin. Toujours apôtres, Jeanne et sa famille se veulent modestes dans leur

[134] Il convient de noter que cela se produit après cinq chapitres détaillant l'engagement envers le communisme.

expression, ce qui les rapproche de la pureté communiste et de la piété dévote. Si Jeanne et ses parents restent fidèles à leur double foi catholique et communiste, la trahison[135] de ses sœurs est douloureuse en ce qu'elle est un rejet de ces deux valeurs fondatrices. Dès lors, l'idée même du *boomtown*, lieu propice à de multiples excès, est un cadre efficace pour cette comparaison du zèle religieux et politique.

Le *boomtown* de l'Abitibi est un milieu particulier où les tentatives d'organisation ont été constamment déjouées. La menace de Turnbull est omniprésente et la violence sur les lignes de piquetage est un exemple fort du caractère rassembleur du travail dans le nord-ouest industriel du Québec. Le théâtre de chambre est religieux dans ses efforts pour dépeindre l'héroïsme, vantant la vertu de Corbin et utilisant un langage particulier de slogans comme s'ils étaient des Écritures saintes. Jeanne reprend la parole prophétique de Corbin : « il faut opposer une ligne de piquetage forte comme le roc » (*JSR*, p. 34). La nature incassable du mouvement pendant cet âge d'or est parole d'évangile. À la fin du texte, Jeanne trouve une photo de Corbin et elle décrit son héroïne avec « son visage de madone » (*JSR*, p. 155).

Dans l'entre-deux-guerres et au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il existait une grande cohésion sociale et politique entre la mission caritative de l'Église et les mouvements sociaux progressistes[136]. En revanche, les autorités religieuses vouaient une grande méfiance aux syndicats et là où l'Église détenait le pouvoir, même symboliquement, la tolérance à l'égard du marxisme était extrêmement limitée. Au Québec, un vent d'anticommunisme a soufflé, provoquant un combat politique, idéologique et religieux. Ce mouvement, poussé par Maurice Duplessis avec la complicité de l'Église catholique, illustre une manifestation de la peur rouge.

[135] Jeanne explique que ses sœurs ont abandonné les rêves de son père, choisissant plutôt le confort matériel. Voir *JSR*, p. 67-68.
[136] Daniella Saresella (2019). *Catholics and Communists in Twentieth-Century Italy*. London: Bloomsbury, pp. 7-8.

L'adoption de la « loi du cadenas[137] » en 1937 marque l'apogée des politiques répressives à l'égard du communisme puisque cette loi permettait la fermeture de tout bâtiment où se tenait des activités de propagande communiste – sans toutefois les définir.

C'est le contexte immédiat de l'action du roman, avec l'arrivée du père de Jeanne dans la région au plus fort de la peur rouge. Le refus de s'agenouiller face au pouvoir politique et économique fait de Corbin un puissant symbole de résistance. L'ennemi, bien que non expressément nommé dans le texte, est certainement le capital venant de l'extérieur de la région. L'autorité du Sergent Turnbull, semblable à celle d'un soldat romain persécutant les premiers chrétiens, en est une bonne représentation. À une occasion, il est représenté comme « un loup qui traque sa proie » (*JSR*, p. 32). Dans l'imagerie catholique, le loup a un lien étroit avec la prédation et la cruauté envers les innocents.

Il est intéressant de noter que dans la période qui a suivi l'âge d'or de l'Abitibi, l'effondrement du mouvement ouvrier s'est accompagné de la chute de la religion en tant que force de cohésion sociale. La façon dont le père a été mis de côté en raison de ses convictions communistes reflète aussi le déclin de la foi, que la mère de Jeanne endure avec grâce. La nature axiomatique de ces idéologies apparemment opposées est au cœur de *Jeanne sur les routes*, laissant à la narratrice un profond sentiment de perte suivant la disparition à la fois symbolique et réelle des deux grands systèmes de valeurs de sa jeunesse.

Cette époque particulière, celle de l'essor de la région entourant Rouyn, est remarquable car c'est le *boom* qui perdure même au cœur de la tourmente économique qui sévissait partout ailleurs. Dans le contexte de la Grande Dépression, il y avait peu d'exemples d'économies qui ne se soient pas complètement effondrées. La situation en Abitibi est remarquable pour être allée à

[137] Hugues Théorêt (2020). *La peur rouge.* Québec : Septentrion, p. 11.

contre-courant de la tendance économique globale. Cependant, une autre dimension cruciale est que la Grande Noirceur, dans sa politique profondément répressive, a créé un environnement d'hostilité accrue et a accentué son versant profondément idéologique. Dans un contexte où le gouvernement provincial n'était pas intéressé à réglementer les grandes entreprises, les travailleurs étaient livrés à eux-mêmes. Les grandes exploitations minières disposaient de ressources financières importantes et étaient prêtes à les utiliser pour écraser la résistance des travailleurs[138].

La région à cette époque est à bien des égards complexe, développée avec peu de prévoyance, sans grande vision d'avenir à plus long terme et peu d'objectifs autres que celui de soutenir la logique de l'extraction. Malgré son esprit profondément coopératif, cette région est parcourue de tensions diverses. Ces conflits sont profondément idéologiques, opposant des dogmes politiques ou religieux aux considérations pratiques. Ces conditions du premier *boom* sont importantes pour de nombreuses raisons, notamment parce qu'elles déterminent les attentes pour toute activité économique future.

1.3. Les personnages face aux cycles de *boom and bust*

Ce roman de Saucier est intéressant parce que, malgré l'importance qu'y prend la solidarité, aucun des personnages n'est un mineur, ni un bûcheron, ni un ouvrier classique, comme on aurait pu s'y attendre. Les personnages principaux du texte (autres que la narratrice) sont tous des figures que l'on pourrait plutôt décrire comme autonomes. Cette remarque est importante parce qu'en cela, le roman de Saucier va à l'encontre du stéréotype de l'Abitibi comme lieu de lutte collective. La notion de personnages miniers et de leur signification collective a déjà été

[138] Denis Monière (1977). *Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*. Montréal : Éditions Québec-Amérique, pp. 50-52.

explorée, notamment par Philippe Hamon. Dans ses recherches, il analyse les manières dont les personnages de la série des Rougon-Macquart d'Émile Zola ne sont pas vraiment des individus dotés d'une personnalité et d'une agentivité propres, et remplissent plutôt une fonction dans le roman, telle que le *regardeur-voyeur* ou le *bavardeur expliqueur*[139]. Il souligne « la relativité des notions de personne, de sujet, de personnalité » et invite « à rapprocher systémiquement les structures économiques et sociales[140] ». Dans le contexte canadien, Isabelle Kirouac Massicotte a appliqué cette grille d'analyse aux romans miniers de l'Abitibi et du nord de l'Ontario pour montrer que de façon assez comparable à ce qui se produit chez Zola, ces romans proposent presque toujours les mêmes types de personnages, dotés des mêmes attributs et jouant toujours un peu le même rôle. Selon les conclusions de Kirouac Massicotte, le personnage minier est « fonction, voire fonctionnaire, plutôt que fiction, est personnel plutôt que personne[141] ».

Si ces structures permettent de comprendre les personnages des romans miniers, le roman de Saucier déplace un peu les enjeux. *Jeanne sur les routes* pose le même cadre romanesque que les romans miniers traditionnels, mais aucun des personnages principaux n'est lui-même mineur. Il peut être tentant d'ignorer complètement une analyse minière, mais le cadrage esthétique et idéologique d'un roman aussi fermement ancré dans le monde de l'exploitation minière signifie qu'il est essentiel de trouver un nouveau sens à ces personnages. L'axe principal de mon analyse des personnages porte sur le degré auquel ils sont liés à des repères temporels et à des considérations idéologiques. Les ruptures nettes qui existent dans le roman (l'arrivée de Corbin, la guerre civile espagnole, l'invasion soviétique de la Finlande, la mort de Corbin, la déstalinisation, la disparition du père de Jeanne, etc.) permettent d'évaluer le cheminement des

[139] Philippe Hamon (1983). *Le personnel du roman*. Genève : Droz, p. 16.
[140] Hamon, p. 69 et 89.
[141] Isabelle Kirouac Massicotte (2018). *Des mines littéraires. L'imaginaire minier dans les littératures de l'Abitibi et du Nord de l'Ontario.* Sudbury : Prise de Parole, p. 169.

personnages d'une époque à l'autre. Ces repères temporels balisent l'existence de Jeanne au niveau personnel, mais leur importance dans le récit provient d'abord de ce qu'ils accentuent la puissance écrasante des grands cycles d'expansion et de récession économiques, plus difficiles à identifier dans le temps, notamment en raison de la lenteur avec laquelle le ralentissement économique s'est produit.

1.3.1. Vaara, le visionnaire autonome

L'acteur le plus indépendant est Vaara. Il représente, d'abord, la promesse de la révolution transformée en pragmatisme. Son caractère est doux et paternel, surtout envers Jeanne. Enfin, il est astucieux et avisé en matière d'affaires. Saucier confère à Vaara de nombreux attributs positifs et la mesure dans laquelle il est un héros aux yeux de Jeanne le positionne comme un repoussoir efficace à la fois pour elle et pour Corbin.

Il arrive dans le texte comme un élément complexifiant dans l'histoire de Jeanne qui le considère comme un « bon samaritain », même si le conflit entre Vaara et son père est emblématique des grands schismes communistes à la suite de la Seconde Guerre mondiale (*JSR*, p. 60). Malgré le fait qu'il se retrouve en Abitibi pour travailler dans les mines, il est congédié dès le premier jour pour syndicalisation. Son père est mort lors de l'échec du soulèvement bolchevique d'Helsinki et son attachement au communisme perdure : « il portait, sur son cœur, comme un scapulaire, une photo de Lénine. » (*JSR*, p. 61) Malgré cela, il adopte une logique et des comportements bourgeois, devenant dépendant de ses investissements et de sa propriété privée, même s'il a l'intérêt et la capacité de travailler[142].

[142] Le père de Jeanne, tourmenté par la trahison de Vaara, le caractérise comme « plus révolté que communiste » (*JSR*, p. 70).

En vérité, sa situation a beaucoup plus à voir avec le désintérêt et le fait que Vaara cherche le pragmatisme, gardant sa responsabilité envers la famille de Jeanne, s'engageant à offrir directement son aide de nombreuses manières, et gagnant ainsi son titre de protecteur. Mais le père de Jeanne le perçoit autrement ; il réduite Vaara au stéréotype des révoltés, « incapables d'un vrai engagement, préoccupés de leur seul plaisir, des étoiles trompeuses qui s'agitent dans l'éphémère et l'inconsistance » (*JSR*, p. 71). Vaara est une figure paternelle, remplissant l'espace que le père de Jeanne devrait occuper. Étant donné qu'il est tellement captivé par Corbin, par le communisme international, par le journalisme et le mouvement ouvrier, le père ne parvient pas à remplir les attentes d'un chef de famille. Jeanne est franche : « c'est lui donner le beau rôle, je sais, mais Vaara avait un tel instinct de protection ! Encore maintenant, dans son état décati, je peux sentir ses grandes ailes protectrices m'envelopper dès que je mets un pied dans son capharnaüm. » (*JSR*, pp. 124-25)

Dans le même ordre d'idées, il est tellement détaché de ses responsabilités qu'il oblige la mère de Jeanne à s'en remettre directement à Vaara. Ainsi, celui-ci fournit de l'argent pour leur voiture, leur livre de la nourriture et s'occupe d'autres aspects logistiques. De plus, Vaara s'engouffre dans le vide laissé par le père de Jeanne, rencontrant régulièrement sa mère. Au paroxysme du conflit entre les deux hommes, la mère de Jeanne aide à retenir le mastodonte : « la colère a monté des deux côtés de la porte, Vaara se serait laissé aveugler par une fureur destructrice, il aurait tout démoli s'il n'y avait eu derrière mon père le regard suppliant de ma mère » (*JSR*, p. 124).

Vaara se révèle aussi être un capitaliste, un investisseur. Il démontre sa capacité à deviner ce qui va se passer ensuite et à anticiper les cycles de *boom and bust* en prenant les mesures anticipatives nécessaires. Le fait qu'il soit aussi un joueur met en évidence la relation entre jeu et

investissement. Il réinvestit dans ses nombreuses entreprises non réglementées l'argent qu'il gagne facilement le soir au jeu et à leur tour, ces entreprises lui permettent de dégager d'importants profits. En tant qu'individu sensé et consciencieux, Vaara restitue ses gains au mouvement ouvrier, soit par sentiment d'obligation, soit en raison de ses convictions idéologiques. Ce dernier scénario semble toutefois moins probable étant donné qu'il a cessé de défendre Moscou après la Guerre d'Hiver[143]. Son travail, en général, est centré sur sa capacité à tirer parti de sa capacité à amasser et à redistribuer la richesse. Cela fait de lui beaucoup de choses, mais certainement pas un travailleur. Il peut être considéré comme un entrepreneur, un loup solitaire, un paria, un capital-risqueur ou encore un opérateur autonome. C'est un joueur, un rebelle, un hédoniste ; cependant, il est engagé envers sa communauté, bien que de manière sensiblement différente des idéologues soviétiques.

La mémoire de Vaara est ainsi préservée de plus d'une manière. Malgré les efforts que fait le père de la narratrice pour l'éloigner de l'histoire, il persiste ; après tout, il était là au moment de gloire dans la salle d'audience. Mieux, il y était le héros :

> Les six pieds et plus de Vaara lui permettent amplement de plonger son regard dans les yeux du juge pendant que, lentement, soigneusement, malicieusement, il compte les coupures. Deux cents, cinq cents, mille, deux mille, deux mille cinq cents. « Petite monnaie pour capitalistes », dit-il en remettant le compte exact au juge. Le plus formidable, c'est qu'il lui en reste encore et que, se tournant vers la foule, il lance une volée de billets avec une phrase qui est devenue historique : « Cadeau du petit père des peuples », en référence à Staline évidemment. (*JSR*, p. 64).

Cette image durable de Vaara le protecteur, le sauveur ou l'orchestrateur ressemble à une scène tirée d'un film. Bien sûr, c'est une mise en abyme, soigneusement reconstituée à partir de la mémoire du père de Jeanne rappelant un événement ayant eu lieu quinze ans plus tôt. À certains

[143] La guerre d'hiver était un conflit amer entre la Finlande, soutenue par l'Allemagne nazie, et l'Union soviétique, qui faisait partie de la campagne plus large de Barbarossa en 1941. Le conflit a solidifié l'indépendance de la Finlande, obtenue pour la première fois en 1917, et a aigri les convictions de Vaara concernant le communisme. La rupture qui finit par engloutir la relation entre Vaara et le père de Jeanne prend naissance des suites de cet événement, Vaara détruisant sa carte d'adhésion au Parti communiste devant lui. Voir *JSR*, pp. 119-20.

égards, ce moment particulier aide à illustrer comment Vaara se positionner sur de nombreux plans comme un repoussoir pour le travailleur. Il est évident qu'il le manifeste dans la vie réelle et dans les récits théâtraux, mais plus important encore, il semblerait qu'il soit intégré à la classe dirigeante du capitalisme occidental et du communisme soviétique. Vaara jouit d'une mentalité à la fois souple et rationnelle, ce qui en fait l'un des seuls personnages du roman qui s'adapte à l'évolution des mentalités et des réalités économiques. Le Vaara du *boom* se transforme, s'adapte à de nouvelles réalités quand arrive la période de *bust*, démontrant une autonomie et agilité critique qui détonne avec les rôles traditionnels des hommes en Abitibi, largement victimisés.

1.3.2. Corbin, la mémoire figée

À l'autre extrémité du spectre de l'autonomie personnelle se trouve Corbin, soumise aux contraintes rigides qu'impose la propagande soviétique à ses intermédiaires locaux autant qu'à la pureté idéologique de Jeanne qui souhaite garder une image stricte et loyale de l'héroïne familiale. Saucier a créé un personnage qui est réduit à un symbole communiste et catholique par la narratrice. Corbin est fondamentalement une combattante qui a survécu à la rudesse du climat nordique, qui lutte pour les travailleurs et qui, très tôt dans sa vie, doit affronter de graves problèmes de santé[144]. Enfin, elle est la personnification du sacrifice et de la bonté à laquelle Jeanne se comparait lorsqu'elle était enfant.

Corbin est un symbole d'espoir et de promesse, un phare dans la tempête. Alors qu'elle était au centre du mouvement ouvrier en Abitibi au début des années 1930, elle a été largement

[144] Corbin souffre d'une tuberculose sévère dont elle meure en 1944. Voir *JSR*, p. 126.

oubliée[145]. Malgré sa descente dans l'oubli, elle est restée une sorte de figure légendaire dans la famille de la narratrice. Cette image trop simpliste de Corbin est une réduction de la complexité d'un personnage qui n'est qu'un souvenir d'un souvenir pour Jeanne. Le regard de la famille, en particulier de son père, envers Corbin est la manière par défaut dont Jeanne est censée se sentir à son égard. Ceci est compliqué par la réalité que Corbin meurt avant que le mouvement ne s'effondre véritablement, lui permettant d'exister uniquement pendant l'âge d'or du syndicalisme communiste en Abitibi. Cela signifie que ce personnage n'a pas à s'adapter à des changements importants comme les autres qui lui survivent[146].

La romancière entreprend de raconter une histoire sur une femme révolutionnaire relativement obscure, et les décisions narratives prises par Saucier font de Corbin un personnage entier, à la fois dans le texte et dans la mémoire de la narratrice[147]. Malgré les éloges constants, les processus qui se déroulent dans le livre font en grande partie de Corbin un objet pour de nombreux personnages – mais pas Vaara démontre son agacement en déclarant que « tout ce tapage autour du sourire de Jeanne ou d'un mot qu'elle avait eu, c'était ennuyant à la longue » (*JSR*, p. 110). Elle est soit une marionnette de Moscou, soit l'objet de l'amour admiratif du père de la narratrice, soit un symbole du passé. Dans tous les cas, l'idée de ce qu'elle fait comme travail est bien éloignée des réalités ouvrières de l'Abitibi.

[145] Dans le dernier chapitre du roman, Jeanne entre en contact avec les travaux de l'historienne Andrée Lévesque, une chercheuse bien réelle qui a étudié les mouvements rouges en Abitibi dans les années 1930 et dont les recherches confirment que Corbin a bien été une femme réelle.

[146] Alors que les questions de genre ont une portée limitée dans ce roman, une façon d'imaginer le récit de *Jeanne sur les routes* est de le penser comme un roman de formation.

[147] Andrée Lévesque, qui est biographe de Corbin, remarque qu'« on ne trouve aucune publication en français, ou concernant le Québec. Comme de juste, les rares études sur le parti communiste au Québec n'ont pas abordé la question des femmes de manière spécifique et sont d'ailleurs également introuvables ». Voir Andrée Lévesque et Micheline Dumont (2000). « Scènes de la vie en rouge : L'époque de Jeanne Corbin, 1906-1944 ». *Resources for Feminist Research*, 27(3), p. 157.

Corbin est une organisatrice syndicale et il y a deux façons principales de la présenter dans le texte. La première, et la plus évidente, est qu'elle a pris la parole lors de rassemblements et participé à des manifestations[148]. Mais Saucier livre peu à peu une seconde facette du rôle de Corbin, révélant comment elle apprend les manœuvres nécessaires qui se produisent dans les coulisses. Au départ, c'est quelque peu focalisé sur les aspects plutôt superficiels, ou du moins révélateur d'intrigue : « les rendez-vous à l'Impérial Café ont été suivis avec passion, constance et une minutie qui n'a jamais baissé pavillon devant la résistance d'un détail de narration » (*JSR*, pp. 87-89). Quand Corbin rencontre Jones au café, son choix de tenue vestimentaire suscite une grande attention : « elle a une robe rouge, magnifique, un frémissement de tissu flamboyant qui s'ouvre en corolle à la base du cou, une robe qu'il [le père de Jeanne]ne lui a jamais vue » (*JSR*, p. 90). Cependant, au fur et à mesure que les années avancent et que Corbin quitte l'Abitibi, elle est moins visible comme porte-parole et apparaît comme une intellectuelle douée d'une certaine autonomie : « la politique de la main tendue s'accompagnait d'une liberté nouvelle […] recommand[ant] aux militants de s'intégrer à leur milieu pour mieux le noyauter » (*JSR*, p. 110). À partir de là, elle assume un rôle plus stratégique : elle continue d'avoir de longues conversations, une fois par mois, avec le père de Jeanne, qui fait « le pèlerinage » pour la retrouver à Timmins afin d'assurer « la rectitude idéologique du *Prolétaire* » (*JSR*, p. 111).

Malgré les manières dont Corbin est présentée comme un symbole de l'idéologie soviétique, une héroïne communiste ou une martyre ouvrière, elle est avant tout une oratrice hors pair. Il est clair que les autres personnages expriment un certain degré de crainte envers elle. Elle

[148] Celle-ci triomphe et est continuellement glorifiée par la famille de Jeanne. C'est peut-être un travail intellectuel, mais c'est aussi performatif. En tant que personnalité politique, en particulier sous la direction de sources étrangères, Corbin est à bien des égards une actrice qui performe l'idéologie qu'elle représente. Il est en effet difficile d'imaginer qu'elle ait beaucoup d'agentivité dans le contexte de propagande soviétique de l'époque.

inspire le respect, captivant les ouvriers par sa présence et son élégance quand elle raconte son enfance dans l'Ouest canadien :

> Dans ce bled perdu du nord de l'Alberta où ses parents s'épuisaient sur une terre amère, tout juste bonne à donner du pétrole, elle avait appris ce qu'était la force du travail, l'espérance dans les semis, l'effort à chaque matin de renouveler l'espoir du lendemain, l'inconciliable besoin de voir ses efforts récompensés d'une saison à l'autre et voilà que s'ouvraient des temps nouveaux. L'image du couple français s'est frayé un juste espace d'émotion dans la foule. Ils étaient tous à moitié paysans, ces bûcherons encore éberlués par l'audace de leur grève, des colons comme on dit dans le pays, des hommes qui avaient essouché, labouré, semé parmi les abattis et qui, entre deux étés, se faisaient bûcherons pour ne pas mourir de faim. Et ils ont reconnu dans les deux paysans français l'image de leur propre désespérance penchée sur l'espoir d'un labour. (*JSR*, pp. 29-30).

Cet extrait démontre le pouvoir de Corbin comme symbole. Plus précisément, on perçoit l'habileté de Corbin à rapprocher son expérience de vie de celle de son auditoire. Ce faisant, elle se conforme à l'image que les francophones, les anglophones et les allophones se font de leur propre expérience de colons dans un environnement dur et impitoyable où les seules choses à faire, apparemment, sont de travailler dur et d'espérer. Cela en fait un symbole efficace qui unifie les travailleurs de l'Abitibi et force est de constater que les discours de Corbin rejoignent efficacement leur public.

Cependant, ce sont des souvenirs et des récits qui proviennent de l'expérience du père et dont la fiabilité n'est pas garantie. Les seuls personnages qui peuvent vraiment valider ces affirmations sont la mère de Jeanne et Vaara, qui, dans les années 1960 ou dans le récit présent, n'ont pas grand-chose à dire sur elle (car ils sont plus centrés sur le déclin et la disparition éventuelle du père). Pour cette raison, l'autre grande façon d'aborder Corbin est à travers les yeux d'une enfant qui perçoit Corbin comme infaillible. La souffrance est un élément constant du catholicisme et Jeanne lie cette piété avec le communisme : « le confort est un concept bourgeois. Nous le savons, nous qui vivons dans une pauvreté exemplaire » (*JSR,* p. 10). Il est clair qu'elle est fière de sa vie modeste, au service du mouvement rouge dont elle n'est qu'un rouage. Étant donné que la solidarité, en particulier face à une résistance écrasante et, plus tard, à

une grande apathie, est sa principale motivation, elle est admirable pour sa persévérance et son dynamisme. Elle ne peut pas faire de mal en tant qu'idéologue, en tant que symbole de la bonté religieuse, et aussi en tant que femme. L'obsession de Jeanne pour l'apparence de son héroïne n'est pas surprenante, mais elle est significative.

Les passages où sont décrits la robe et le sourire de Corbin sont des preuves évidentes de cette tendance à être réduite en symbole. Lorsque Jeanne interprète le rôle de Corbin, elle se prête à un jeu d'habillage plus sophistiqué, chargé de signification idéologique, qui renforce la dimension illusoire du théâtre. Après tout, la mère de Jeanne commente que Corbin « avait cette grâce » (*JSR*, p. 30) qui lui était particulière. Néanmoins, Jeanne se demande si Corbin est belle, s'interrogeant constamment et questionnant les autres à ce sujet. Dans l'esprit de la jeune fille, l'importance de la beauté est immense. Elle se demande : « Jeanne Corbin était-elle jolie ? Il est important qu'une héroïne, fût-elle communiste, soit jolie. » (*JSR*, p. 22). Ce questionnement intérieur indique que sa conscience d'elle-même est marquée par la fragilité et elle se demande si elle est « assez jolie pour mériter de [s]e glisser dans l'image de Jeanne [Corbin] » (*JSR*, p. 23). Les plis de complexité dans lesquelles Corbin est enveloppée doivent, dans l'esprit de Jeanne, se renforcer mutuellement : une bonne communiste, une bonne catholique, une belle femme, une femme gracieuse. Ce dernier aspect, plus frivole, est illustré par exemple par l'attention démesurée que Jeanne accorde aux accessoires de Corbin : « Ah ! Les cols ! Les cols tailleur, les cols drapés, les cols cravate, les cols à effet de pétales, à effet ruché, les cols sont les joyaux des toilettes de Jeanne » (*JSR*, p. 80). Ce sentiment, bien sûr, était partagé par les femmes de la maison, en particulier la mère.

Corbin est ainsi un personnage important dans le récit : elle est un objet d'obsession et d'affection au point d'être transformée en symbole. Hormis sa construction comme héroïne aux

yeux de la famille de la narratrice, on n'apprend que très peu de choses à son sujet dans le roman. Un seul paragraphe retrace quelque peu sa formation :

> elle était devenue jeune novice communiste par contagion, tout le monde l'était à la pension où elle résidait. Son discours chez les Jeunes pionniers allait lui valoir d'être fichée à la police et, conséquemment, de perdre l'emploi d'enseignante auquel elle se destinait et, tout aussi conséquemment, d'être prise en charge par le parti. (*JSR*, pp. 30-31)

Elle est un simulacre, une copie littérale d'une copie, n'ayant existé dans la mémoire de Jeanne que parce qu'elle était l'obsession de son père[149]. Elle apparaît moins comme une jeune femme complexe, prise entre différents intérêts et traditions, devant réajuster ses conceptions au fil du temps que comme une image immuable de sainte. Il vaut la peine de relier Corbin à une autre figure mi-historique, mi-légendaire qui partage son nom, Jeanne d'Arc. L'idée de prédestination est mêlée aux récits de la bonté innée, plaçant sa rébellion au même niveau que la mythologie du sacrifice, de la sainteté et de la solidarité. Ces représentations chargées de connotations font de Corbin un symbole du catholicisme et du communisme[150].

À bien des égards, la narration présente Corbin comme victime d'une prédestination et souligne que ses rêves sont anéantis et son destin annihilé. Elle est faite pour cela, comme une sainte, comme un symbole pour figurer dans un texte religieux raconté par une apôtre de la deuxième génération qui porte son nom. Jeanne était née avec une mission, portant en soi, comme le dit la narratrice, « une âme plus grande que la mienne. Toute ma vie, j'ai senti cette présence qui m'habitait et qui réclamait que j'aille au-devant de l'impossible » (*JSR*, p. 133). Finalement, Corbin représente un rêve, un idéal inachevé – brutalement interrompu par son décès précoce. On ne saura donc jamais si elle se serait adaptée aux changements de mentalité qui ont

[149] Jeanne décrit son père comme ayant reçu les paroles de Corbin directement dans son âme. Étant donné le degré auquel le symbolisme religieux est utilisé pour décrire l'expérience d'avoir été témoin de son existence, il est clair que les tentatives de la rendre apparemment nuancée sont limitées. Jeanne elle-même est obsédée par la recherche de vraies traces d'elle, et est déçue de découvrir qu'il n'y a pas de photos de son héroïne dans les archives. Voir *JSR*, pp. 97-98.

[150] Il n'y a aucune mention explicite de Jeanne d'Arc dans le roman.

ensuite accompagné les hauts et les bas de la région. À ce titre, elle demeure une figure iconique, figée dans une période bien précise de l'histoire de l'Abitibi et de la famille de Jeanne.

1.3.3. Le père de Jeanne, un idéologue obstiné

Le père de Jeanne est nettement plus complexe et il éclipse les rôles des personnages restants dans le texte. À mi-chemin entre indépendance et soumission, il est doté de traits profondément admirables, tout en étant fondamentalement défaillant, souvent au point d'atteindre l'inutilité, l'embarras ou le danger. La romancière a façonné un idéologue plein d'espoir mais excessivement attaché à la pureté idéologique. Il est manifestement incapable de prendre soin de lui-même et de sa famille. Enfin, par son manque de pragmatisme et de pouvoir d'action, il ne se conforme pas aux attentes typiques de la masculinité traditionnelle.

C'est un idéologue, bien qu'il ne fasse pas officiellement partie du Parti communiste. Journaliste de profession, il fait commerce d'idées à une époque où la presse écrite est en ébullition. Il démontre une incapacité profonde à l'adaptation au début du récit, avant d'être frappé par les idées de Corbin et du mouvement communiste. Alors que sa faiblesse originelle était d'errer sans aucune identité, il s'enferme bientôt dans une rigidité idéologique. Jeanne décrit son père plus tard dans sa vie comme ayant un sérieux problème de fixation dans le passé : « il n'a jamais quitté cette époque, cette ville […] là où sont les héritiers des temps glorieux, là où le courage et l'héroïsme ne manquent pas. » (*JSR*, p. 76) Il est trop radical pour les lecteurs du *Rouyn-Noranda Press*. Trop idéaliste, il n'est pas apte à exploiter une entreprise et son journal, *Le Prolétaire*, à cause de sa faible diffusion, n'aura jamais d'impact, même au niveau régional. Jeanne commente qu'elle ne sait pas comment son père « pouvait être utile à la révolution des peuples avec un journal tiré à cinq cents copies ». (*JSR*, p. 106) Cependant, Jeanne s'empresse de

souligner qu'il s'agissait d'une question de qualité plutôt que de quantité. Le père est minutieux jusqu'à l'aveuglement, ce qui finalement réduit son monde jusqu'au néant.

Mais au-delà du domaine du journalisme, c'est un homme qui n'a aucune prédisposition pour survivre dans un environnement aussi rude que l'Abitibi. Sur le plan pragmatique, il est un homme largement dépendant, en particulier pour l'époque. Son incapacité à gérer les finances est si importante que ce n'est que grâce aux largesses de Vaara qu'il est en mesure de subvenir aux besoins de sa famille tout en dirigeant le journal : « les enveloppes de Vaara ont commencé à apparaître à notre table. Discrètes, à peine visibles sous la serviette de table, mais gonflées de billets. » (*JSR*, p. 101) Surtout, ces enveloppes arrivent de manière clandestine, de sorte que c'est sa femme qui non seulement collecte les fonds, mais les gère ensuite[151]. Les sentiments du père de Jeanne sont empreints d'amertume envers la richesse de Vaara : « de l'argent, que notre père honnit de toutes ses forces, Vaara en avait plein ses poches en effet et il a sorti une liasse épaisse comme un missel quand le juge de paix a annoncé le montant exigé en caution[152]. » (*JSR*, p. 63) Le langage de Jeanne pour qualifier les largesses de Vaara sert à creuser encore plus le fossé entre les deux hommes pris dans leur rivalité. Dans la plupart des sens pratiques, le père de Jeanne dépend ainsi désespérément des autres. Contrairement à d'autres travailleurs pauvres, le père de Jeanne n'a pas le savoir-faire pour prendre soin de lui et de sa famille. L'exemple le plus flagrant en est la voiture. Lorsque la voiture tombe en panne lors d'un tour de la région, il est désespéré. Jeanne décrit ainsi sa réaction :

> Il est sous le capot, à faire semblant de s'y reconnaitre parmi les renflements de métal. Il palpe le moteur, étire une courroie, débouche le réservoir à essence, ses mains vont et viennent, incompétentes,

[151] Cela permet au père de Jeanne d'être soit désespérément ignorant de l'aide de Vaara, soit furieux en privé.

[152] C'est Vaara qui devient le héros, un homme d'action en contraste frappant avec la disposition intellectuelle du père de Jeanne. Non seulement doit-il en être témoin en 1933, mais il est constamment soumis à la relecture de ce moment héroïque par ses enfants.

> malhabiles, ignorantes, complètement nulles, elles ne comprennent rien à ce qu'elles touchent. (*JSR*, p. 77)

C'est encore un autre exemple où son incompétence éclate au grand jour. Alors qu'il parle à haute voix au bord de la route, c'est finalement sa fille qui marche jusqu'à la ville pour obtenir une dépanneuse et organiser le paiement grâce à Vaara.

Dans le contexte du conflit qui l'oppose à Vaara, le père est pieux et fier. Bien que Vaara l'aide à entrer dans le monde du communisme, la décision du premier de se détourner de la doctrine soviétique est un acte impardonnable à ses yeux. Obsédé par l'idée de sa propre droiture à défendre la cause des travailleurs, le père de Jeanne continue de mépriser Vaara. La narratrice offre un contraste intéressant entre le bureau de son père et le tripot de Vaara qui occupaient le même édifice :

> Les deux endroits étaient contigus et bien que l'un fût tout à fait respectable et l'autre absolument illégal, ils étaient pareillement sombres et enfumés, on aurait pu les confondre tellement l'air était raréfié et le silence opaque parmi les hommes qui s'y enfermaient. Le mouvement des cartes sur une table ou des marteaux de la Remington sur la page blanche, c'est le même envoûtement, le même recueillement. Les policiers qui venaient faire une rafle se trompaient parfois dans l'obscurité des lieux et faisaient irruption dans les bureaux du *Rouyn-Noranda Press*, de sorte que de l'autre côté du mur on avait eu amplement le temps de filer. (*JSR*, p. 70).

Du point de vue de Jeanne, il semble douloureux, voire incompréhensible que son père n'ait jamais voulu se réconcilier avec Vaara, homme qui partage les mêmes idéaux que lui, mais qui emploie d'autres moyens pour arriver à ses fins. Bien sûr, la fierté de son père est constamment blessée par Vaara, qui est allé à la guerre et a dû garder sa gloire pour lui de peur que cela ne nuise davantage à leur relation. Dans sa mesquinerie, le père de Jeanne a minimisé le sacrifice de Vaara, riant à l'idée qu'il ait risqué sa vie : « au péril de sa vie, qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! Au pire, il a été gratte-papier quelque part dans un camp et il s'est ramassé une blessure à la jambe en tombant de sa chaise ». (*JSR*, p. 123) Ce sarcasme à l'égard de Vaara est d'autant plus dérisoire qu'il semble pouvoir parfaitement s'appliquer au père lui-même.

Partout dans le texte revient la maxime *l'espoir au bout des mains*, « l'expression nous est devenue aussi familière que le beau temps après la pluie, nous nous la lancions à tout propos » (*JSR*, p. 39). Cette expression met l'accent sur l'importance du travail manuel, liant le fait de travailler avec le progrès ou un meilleur avenir. Saucier décrit à plusieurs reprises les mains des ouvriers, larges et usées[153]. Les mains du père, cependant, n'ont ni cette apparence ni cette fonction. Elles ne font pas de travail manuel, à part faire fonctionner la machine à écrire : « mon père avait des mains fines et nerveuses, très grandes cependant, des mains qui s'agitaient comme des drapeaux au vent et qui mouraient tout doucement quand s'apaisait le frémissement de la parole. Ce n'étaient pas des mains qu'il pouvait présenter à la guérite d'une mine. » (*JSR,* p. 28) Le père de Jeanne est un intellectuel, dont Saucier démontre dès le début du texte qu'il est déconnecté de la réalité[154]. La mesure dans laquelle il est perdu dans le désert figuratif de la doctrine est une excellente préfiguration de sa disparition éventuelle dans les bois. En fait, c'est juste après un autre moment raté de tribune que le père de Jeanne disparaît dans la forêt au bord de la rivière. Jeanne décrit son père comme ayant mal jugé son public : « les bûcherons des années soixante étaient les rois de la forêt et mon père les a abordés comme de misérables paumés ». (*JSR*, p. 149) Il n'est pas un personnage masculin au sens traditionnel du terme, mais Vaara (qui l'est) le révère en tant qu'intellectuel[155] : « tout en finesse, tout en élégance, en

[153] Comme indiqué précédemment, la première description de Vaara comprend des références à ses grandes mains et à sa capacité à accomplir des exploits de force. Cependant, les travailleurs en général sont fréquemment réduits à leur corps, leurs mains en particulier, ayant été « torturées » dans les mines. Voir *JSR*, p. 28.

[154] Juste après que Jeanne a décrit les mains de son père avec tant de délicatesse, elle raconte brièvement comment son père a trouvé du travail comme journaliste à Rouyn. Son futur patron observait « les mains voleter d'une page à l'autre, impressionné par leur familiarité avec le papier, leur légèreté, leur dextérité ». Voir *JSR*, p. 28.

[155] Jeanne raconte comment Vaara a subventionné la diffusion étique du journal *Le Prolétaire*, suivi de la mention « c'était un joueur ». Bien sûr, de tous les risques pris par Vaara, on peut dire que le plus grand était de soutenir les rêves de son rival. Voir *JSR*, p. 109.

excusez-moi s'il vous plaît[156]. » (*JSR*, p. 116) Dans le contexte d'un *bust* dans le nord, quelqu'un qui est physiquement faible a très peu d'utilité, et le déclin bientôt généralisé du mouvement syndicaliste, de la solidarité et des chefs de file intellectuels sont très probablement les causes de sa disparition.

Pour conclure, la place de l'ouvrier dans cette région minière est, de façon surprenante, minime dans ce roman. Vaara, Corbin et le père de la narratrice sont tous des exemples de personnages qui existent en dehors de l'infrastructure de la mine elle-même ou franchement de tout autre rôle de soutien qui pourrait être considéré comme largement prolétarien. Les ouvriers sont tellement relégués au second plan que leur apparition comme figurants dans le théâtre de chambre des sœurs de Jeanne est un fait intéressant. En vertu de leur réduction à une telle position étrangère, ils sont plus une masse amorphe qu'un véritable groupe d'individus. Ils sont dans le public à l'arrière-plan des souvenirs du père comme ils sont à l'arrière-plan des recréations théâtrales.

1.3.4. L'espoir en période de croissance

Le thème dominant du roman est le reflux de la misère sous l'action des forces de l'espoir renouvelé. Corbin est un phare brillant symbolisant la lutte. Pour ceux qui lui succèdent, notamment Vaara et le père de la narratrice, il n'y a en réalité que deux voies possibles. L'une est d'accepter l'échec du mouvement ouvrier et de s'adapter à la nouvelle réalité ; l'autre est de s'accrocher à la « bonne nouvelle » de l'avènement du Grand Soir, tel que promis par le

[156] Sur la même page, Vaara redirige Jeanne vers l'engagement de son père pour la cause et son importance globale pour avoir contribué intellectuellement à la guerre même s'il n'a pas pu rejoindre les brigades internationales. Cela va jusqu'à le comparer directement à Marx, ce qui aurait beaucoup plu au père de Jeanne.

communisme. Ces deux attitudes opposées constituent l'une des plus grandes questions du discours communiste : la réforme contre la révolution.

Saucier présente une version sombre de l'Abitibi d'après-guerre où l'idéalisme est en déchéance au profit du pragmatisme. Dans les années 1960, le *bust* s'était installé et la région était en proie à une extrême pauvreté et au genre d'apathie et de désespoir qui détruit le père de Jeanne tout en laissant Vaara à la fois riche et satisfait. Jeanne décrit comment ce dernier considère avoir de la chance quand les hôtels sont perdus dans « des incendies ou dans des faillites, sans jamais se trouver ruiné, bien au contraire, Vaara a toujours eu le sens de l'argent et le goût de risque, et il sortait de ces mésaventures avec d'autres hôtels » (*JSR*, p. 104). Bref, la vie a été douce pour Vaara, qui a renoncé à la révolution et a embrassé le pragmatisme. Le père de Jeanne est resté fidèle à son idéalisme et en a payé le prix. Selon la mère de Jeanne, « il s'étiolait », mais la narratrice attribue son déclin à sa désillusion[157] (*JSR*, p. 135).

Comme la structure narrative n'est pas alignée sur la chronologie historique, Saucier crée une narration extrêmement mouvante d'une strate temporelle à l'autre, apte à fluctuer entre espoir et désespoir – deux autres mots pour parler de la cyclicité du *boom and bust* de l'Abitibi. Ce roman, dont l'histoire s'est déroulée principalement entre 1930 et 1961, s'inscrit relativement bien dans les contraintes temporelles du premier cycle de *boom and bust*. Tout au long de l'action du roman qui se déroule avant la guerre, il y a un récit de promesse qui est basé sur l'espoir que le communisme offre[158]. Cet espoir est complexe et nuancé, lié à la poursuite du

[157] L'une des meilleures façons de différencier ces deux personnages réside peut-être dans leur capacité à attendre. Il est évident que le père de Jeanne est un individu patient, mais Vaara est impulsif car la narratrice le décrit comme ayant « une impatience contrôlée », peut-être quelque chose que la plupart des joueurs doivent posséder. Voir *JSR*, p. 62.

[158] Dans de nombreux cas, le message soviétique est explicitement appelé « la bonne nouvelle », renforçant le degré auquel une interprétation profondément religieuse de l'espoir est partagée parmi les ouvriers de la région. Voir *JSR*, p. 43.

développement économique de la région, à l'amélioration des conditions de travail, à l'augmentation de la production, à la croissance démographique, à l'utilisation des nouvelles technologies, à la propriété collective des mines, à la promesse de plus de sécurité, etc. Plus que cela, l'idée d'espoir à travers le mouvement communiste repose à la fois sur l'amélioration des conditions de travail et de vie. Corbin, symbole souriant du communisme, est liée à un concept qui revient fréquemment dans le texte, l'idée de « temps nouveaux » qui s'annonceraient pour bientôt (*JSR*, p. 30). La prospérité de la région, basée sur les métaux précieux, avait été un marché résistant aux difficultés financières dans les années 1930, et les travailleurs ont alors pris pour acquis que la demande resterait constante – ce qui s'est démenti à partir du milieu du XX^{e} siècle.

Quoi qu'il en soit, le mouvement syndicaliste vise à prendre les grands gains réalisés par les opérateurs et à les socialiser afin que tous en Abitibi puissent avoir une vie meilleure. Cette promesse de renouveau est formulée dès la scène d'introduction du roman. Jeanne a de la difficulté à sourire alors que son père tente de la prendre en photo. Elle réfléchit au fait que le sens peut passer d'une image à l'autre : « le printemps, par exemple. Il est maussade, il fuit de toutes ses eaux, il s'éclabousse de couleurs mal lavées, nous n'en sommes pas encore à la rose fraîche éclose, le printemps sort tout juste de terre, il est gris et morne, mais il annonce le renouveau. » (*JSR*, pp. 13-14) Après cette pensée sinueuse, elle propose à son père des titres pour l'article qui mettrait en scène sa photo, une jeune fille debout devant un champ aride, tenant des exemplaires de journaux communistes. Ils finissent par s'entendre sur « le printemps sourit à la cause des travailleurs », titre qui rassemble ces diverses idées (*JSR*, p. 14). Jeanne note plus tard que « l'espoir garde le cap, la nostalgie tient la route » (*JSR,* p. 74)[159]. L'imbrication de l'Histoire

[159]Jeanne, qui n'a pas vécu dans les années 1930 et qui n'a jamais connu l'âge d'or, revit avec beaucoup d'affection un âge d'or avec son père, sillonnant les routes de l'Abitibi. Tout comme son père ne peut pas lâcher prise, elle aussi

et de la narration dans le texte offre une intéressante opportunité de méta-analyse, dans la mesure où le grand espoir qui ouvre le texte laisse place à la fin à un certain désarroi pour plusieurs des personnages principaux. Étant donné que le point de rupture survient avec la mort de Corbin, la fin de la guerre et du discours idéologique soviétique, il est judicieux d'analyser deux versions contrastées de Rouyn et de Noranda, l'avant et l'après du *boom* économique qui a caractérisé son âge d'or.

L'espoir est aussi emblématisé par la mère de Jeanne. Malgré le fait que son mari soit obsédé par Corbin, elle accepte cet étrange changement dans leur mariage et participe aussi au culte que la famille voue à l'égérie communiste. Cette situation paraît surprenante, mais est présentée comme acceptée et normalisée. Sa mère considère la présence de Corbin comme une bénédiction et Jeanne précise que sa mère « avait trouvé la recette de bonheur perpétuel » (*JSR,* p. 110). Jeanne décrit sa mère comme « une âme heureuse » et insensible au chagrin (*JSR*, p. 48). Elle la considère comme une optimiste, dont l'espoir pour le mouvement rouge semble lié à sa foi catholique et à son engagement familial, renforçant l'idée que la solidarité gagnera. À bien des égards, elle est une femme typique de l'époque, soucieuse d'être une bonne mère et de faire passer les besoins de son mari avant les siens.

La mère incarne aussi parfaitement le « récit de rédemption » que Naomi Klein caractérise comme permettant d'espérer sans fin que l'économie puisse reprendre. Bien que l'on ne sache pas exactement ce que la mère pense plus tard du déclin de l'Abitibi, elle soutient certainement le mouvement ouvrier, en grande partie parce qu'elle y associe des questions liées à sa propre foi. Klein note que le vocabulaire de l'économie partage souvent des similitudes avec celui du salut religieux. Une économie peut connaître une résurrection, souvent grâce à des

se permet de recréer cette partie de sa vie en vieillissant, voyageant en tant que journaliste et apportant son ordinateur (plutôt que du papier). Voir *JSR,* p. 142-43.

acteurs qui jouent le rôle de sauveur[160]. À bien des égards, il s'agit, comme elle l'écrit, d'une manifestation « de nos jours, de notre époque », d'un système de croyance moderne qui accorde une importance considérable à l'attitude[161].

Le personnage de la mère reste constant dans le texte, car la perte de Corbin et l'effondrement ultérieur de son mari la laissent inquiète mais finalement pleine d'espoir. La femme ne doute pas, du moins à voix haute, du mouvement et elle conserve un grand espoir que son mari ne se soit pas suicidé et que, comme il l'a toujours fait, il revienne à la maison. Jeanne décrit comment sa mère croyait qu'il était heureux quelque part, choisissant de ne pas porter le deuil. Jeanne suppose que sa mère « dépose ses misères [dans] des espaces intersidéraux [où] notre père se trouve » (*JSR,* p. 146). Il semble que Jeanne ait trouvé admirable cet amour et cet espoir indéfectibles de la mère pour le père, mais il devient clair aussi au fil du temps que cet espoir de la mère lui paraît de plus en plus absurde et obstiné : « l'espoir, toujours. Elle n'a jamais cessé de l'attendre. Elle l'a attendu jusque dans la mort. » (*JSR*, p. 152) Le personnage de la mère se caractérise donc par sa cécité et son immuabilité. Tout comme son mari n'a jamais accepté la mort de Corbin, la mère aussi garde espoir, apparemment incapable d'imaginer que son mari soit vraiment mort.

Tout autour, tout le monde est passé à autre chose : les travailleurs qui sont des personnages secondaires, Vaara, Turnbull, Jones, Tardif et même Jeanne. Le monde a évolué et, dans le sillage de la Seconde Guerre mondiale, ce qui existait auparavant a disparu. Là où le père de Jeanne n'a pas pu voir, ni accepter ce changement, la dure réalité est douloureuse pour la narratrice. À la fin, Jeanne remarque, solennellement, que « Rouyn n'a gardé aucun souvenir de cette époque où elle était rouge » (*JSR*, p. 78). En fin de compte, les changements qui sont

[160] David Harvey, *The Enigma of Capital,* pp. 70-73.
[161] Klein, *Fences and Windows,* p. 180-81.

arrivés faisaient simplement partie d'une transformation lente et progressive de la région, celle où la solidarité a tout simplement disparu. Cela ne s'est pas produit subitement, mais de façon presque imperceptible au fil du temps.

1.3.5. La désillusion à la fin d'une époque

Dans la longue parade des personnages qui laissent derrière eux le passé, les sœurs de Jeanne sont peut-être les plus importantes. Alexandra et Clara portent emblématiquement les noms de révolutionnaires communistes[162]. Malgré leur très grande implication dans le théâtre de chambre lorsqu'elles sont jeunes et leur participation à la mythification familiale de Corbin, dix ans les séparent de Jeanne, la plus jeune. Elles en veulent au statut et au nom de Jeanne, s'esclaffant à l'idée qu'elle est spéciale, destinée à porter le flambeau. Cependant, Jeanne décrit l'immense pression que ses parents lui ont imposée comme étant libératrice pour ses sœurs qui « étaient soulagées » et qui pouvait être laissées « à leur frivolités » (*JSR*, p. 133). En effet, après la Seconde Guerre mondiale, les sœurs décident d'abandonner le mouvement ; elles renoncent à leur éducation prolétarienne et quittent Rouyn.

Jeanne les juge durement pour avoir trahi la famille et leurs principes : « elles ont dilapidé leur héritage idéologique dans les grands magasins. » (*JSR*, p. 68) Elle exprime de l'amertume à propos des femmes qu'Alexandra et Clara deviennent, un contraste avec la camaraderie qu'elle ressentait avec elles dans sa vie antérieure. Sans les nommer ainsi, elle considère ses sœurs comme des transfuges, comme des Vaara. Elle décrit la transformation avec amertume :

> Mes sœurs ont perdu depuis longtemps le sens de la cohésion familiale. Elles sont devenues de grosses femmes imposantes, fardées, permanentées et baguées, préoccupées de leurs seules activités

[162] Alexandra Kollontai et Clara Zetkin. Voir *JSR,* p. 60.

> domestiques, et elles traitent nos années de jeunesse avec une désinvolture contre laquelle je ne parviens pas à me défendre. (*JSR*, p. 107)

Cet extrait démontre que Jeanne s'accroche au passé. Comme son père, elle peine à accepter que le monde et ses proches changent[163]. Elle hérite de cette obsession de loyauté – au passé, à certaines idées –, que Vaara assimile à une « chimère » (*JSR*, p. 125). Plus tôt dans la narration, elle décrit sa fixation sur le sourire de Corbin en particulier. C'est à l'origine dans le contexte de poser pour une photo dans le journal de son père. Il lui enjoint ainsi : « souris, tu es l'espoir des travailleurs » (*JSR*, p. 9). Plus tard, il ajoute que « toute son attention à la marche du monde était dans ce sourire » (*JSR*, p. 35). Alors que chronologiquement les premières reproductions de Corbin sont à table puis dans le théâtre de chambre, la structure narrative choisie par Saucier place Jeanne littéralement sur les routes, retraçant le parcours de l'héroïne près de cinq décennies après sa mort.

La souffrance personnelle et idéologique et le déclin économique de la communauté sont liés. Au début de sa déchéance, le père de Jeanne fait preuve d'une certaine résilience (d'abord à la mort de Corbin, puis face aux révélations des horreurs commises par Staline, à la crise régionale, à l'apathie des ouvriers). Des fissures se forment dans son tempérament et il disparaît brièvement à deux reprises. Certes, les ouvriers sont plongés dans une grande pauvreté, mais le père de Jeanne est de plus en plus frappé au fil du temps par leur manque de solidarité. Les tournées étaient « épuisantes, harassantes, désespérantes » et le rendaient de plus en plus déprimé et fragile (*JSR,* p. 136). Le vernis performatif du père perd de son aura avant que lui-même ne finisse par disparaître définitivement (*JSR,* p. 135).

[163] Jeanne et son père sont évidemment prompts à garder rancune. De plus, tous deux s'apaisent en se racontant des récits de justification. Vaara est un bon repoussoir contre cette attitude et, de l'avis de la narratrice, « la colère n'est pas rancunière chez Vaara ». Voir *JSR*, p 120.

Sous ces réalités difficiles, il y a beaucoup de douleur, et finalement Jeanne se perd elle-même dans son travail, fuyant la domesticité de ses sœurs et de sa mère. Lorsque se présente à la fin l'opportunité d'en savoir plus sur Corbin, elle a trop peur pour écrire à l'historienne. Elle constate qu'elle n'est plus la petite fille qui prononçait le discours de Corbin sous le regard de Lénine : « je ne me risquerais pas à raconter à qui que ce soit le théâtre de chambre, les pèlerinages, la robe écarlate, non plus que toutes ces années de randonnées propagandistes sur les routes » (*JSR*, p. 156-57). Jeanne revisite ce passé qui lui paraît désormais tellement étranger à sa réalité du présent de narration. En même temps, en refusant d'en apprendre davantage sur la figure historique de Corbin grâce au livre de l'historienne, on comprend qu'elle est plus attachée à la figure légendaire que son père a créée qu'à la vérité historique.

1.4. Conclusion : les changements d'attitudes envers la solidarité

Cette histoire de l'Abitibi, sous-tendue par un imaginaire de la *frontier* qui tient à la double position géographique au nord et à l'ouest de cette région au sein du Québec, est le récit d'un mouvement ouvrier qui s'efface au fil du temps. Il s'agit d'un récit mémoriel, d'espoir et de solidarité. Le *boom and bust* qui s'est produit en Abitibi après une folle période de croissance précipitée n'est que le premier d'une série de cycles d'expansion et de contraction qui vont rythmer l'histoire de la région. Absolument faramineuse, l'opportunité spéculative basée sur l'immense promesse de richesse offerte par l'extraction des ressources en est venue à définir la région plus que l'idée d'une lutte ouvrière. L'Abitibi est ainsi en proie à des hauts et des bas économiques perpétuels depuis un siècle selon la demande pour ses ressources, ce qui n'est pas sans créer de multiples impacts sociaux, politiques et environnementaux dans la région.

Dans l'Abitibi de Saucier, les travailleurs ne sont que des figurants, cachés derrière les grandes personnalités de Vaara, de Corbin ou vus à travers le regard du père de Jeanne. La

romancière met l'accent avant tout sur le côté idéologique, passant sous silence un grand impensé de l'époque : la destruction d'un territoire par l'extraction de ces ressources ligneuses et minérales. Les effets sur les communautés et les individus s'inscrivent dans cette dévastation plus visible.

Dans *Jeanne sur les routes*, la complexité du premier cycle de *boom and bust* économique en Abitibi est présentée de manière non linéaire, du point de vue d'une femme qui narre les histoires qu'on lui a racontées et qu'elle a elle-même en partie vécues, en évoquant comment leurs personnages ont évolué – ou non – au rythme des transformation de l'Abitibi des années 1930 aux années 1960. Saucier est habile à évoquer un large éventail de commentaires sociaux, économiques et politiques. Son style est franc et direct, mais il est personnel. Si ces personnages peuvent paraître très détaillés, les différents souvenirs de la narratrice ne manquent pas de faire ressortir leur complexité, leurs contradictions et leurs faiblesses. Toute une gamme de postures et de relations sont évoquées, de la solidarité à la souffrance, du sacrifice à la discorde, ou encore à l'honneur, la pauvreté ou la trahison. Peut-être que la vraie force de son roman réside dans sa structure fragmentée, qui suit les méandres de la mémoire de la narratrice plutôt que la chronologie linéaire des livres d'histoire. En tant que tel, il est laissé au lecteur le soin de reconstituer les débris d'un âge d'or et de son dénouement ultérieur.

Le vain espoir ressenti par la narratrice et son père est au centre du roman. C'est un élément essentiel compte tenu que *Jeanne sur les routes* est censé dépeindre l'âge d'or de l'Abitibi. Ce roman n'est pas conventionnel dans cette approche, puisqu'il défie le récit d'un essor économique qui profiterait à toutes et à tous. Au lieu de cela, l'échec de la solidarité est attendu, palpable et, finalement, débouche sur la mise en échec de l'espoir. Corbin n'était pas faite pour cette vie, selon le père de la narratrice – mais sans doute que lui non plus. La recherche

d’un avenir meilleur et d’une solidarité des travailleurs ne se matérialise finalement jamais – ils demeurent la toile de fond des légendes familiales de la narratrice.

Chapitre II. *Autour d'Éva* : La montée des politiques d'austérité et les récits du renouvellement du Nord

Avec la montée du mouvement souverainiste au Québec, les discours politiques et économiques ont radicalement changé dans la seconde moitié du XX^{e} siècle. À la même période, l'Abitibi connaît un déclin général en tant que région d'exploitation minière. Louis Hamelin s'attache à montrer la corrélation entre ces deux phénomènes dans son roman *Autour d'Éva* (2016), mettant en évidence des cycles de *boom and bust* dans un contexte très local. L'intrigue se situe dans un passé relativement récent (2002 et 2003) et fait de Lionel Viger un personnage nodal qui entend ramener et recréer la prospérité économique de la région où se déroule l'intrigue en vendant à un groupe d'investisseurs américains l'accès à des terres sauvages pour y construire un site d'hébergement touristique de luxe.

Autour d'Éva reflète la transformation des récits structurants du développement économique sous la direction des gouvernements provinciaux successifs. La vision de René Lévesque soutenait que l'accession à l'indépendance politique et la création de richesses économiques formaient un cercle vertueux de cause à effet mutuel[164]. L'indépendance politique était vue comme un préalable pour favoriser le développement économique et un meilleur partage de la richesse au sein de la population; et en retour, une économie forte encouragerait les électeurs à soutenir le vote en faveur de l'indépendance[165]. Les gouvernements provinciaux

[164] Hamelin fait apparaître Lévesque dans le texte, notamment dans le troisième chapitre. Cela aide à situer l'histoire dans une certaine réalité historique. Cependant, la séparation du réel et du vraisemblable reste largement fluide dans le roman.

[165] Ralph Guntzel (2006). « The Conféderation des syndicats nationaux, the idea of independence, and the sovereigntist movement », *Canadian Working Class History* (dir. Laurel Sefton MacDowell). Toronto: Canadian Scholars, pp. 393-95.

successifs, en particulier après 1995, ont cherché à rendre le Québec plus indépendant économiquement, favorisant les principes de libre marché[166]. L'adoption franche et généralisée du néolibéralisme est depuis lors une marque distinctive des gouvernements du Québec, quelles que soient leurs inclinations politiques.

Rappelons que les politiques néolibérales reposent sur une triple approche : la privatisation des biens et services publics, la déréglementation de l'économie pour favoriser une plus grande rapidité et flexibilité du développement, et la libéralisation des échanges qui favorise les intérêts internationaux[167]. Divers partis politiques ont ainsi entrepris de renforcer le positionnement politico-économique de la province. Cette réforme politique néolibérale a eu bien des conséquences dans des régions éloignées comme l'Abitibi, dont certains effets se sont révélés catastrophiques. C'est dans ce contexte économique où les politiques néolibérales s'accentuent après le deuxième référendum de 1995 que Louis Hamelin plante le décor d'*Autour d'Éva*, plus précisément dans la communauté fictive de Maldoror[168], située en Abitibi.

Ce topos frontalier représenté par Hamelin n'est pas sans rappeler ceux qu'il a choisis dans les romans précédents. Bien qu'originaire de la Mauricie, Hamelin a démontré un intérêt constant pour l'Abitibi, les pays d'en haut et autres localités du nord. Son premier roman, *La Rage* (1989), dont le récit tourne autour du rôle de l'aéroport de Mirabel, a remporté le prix du Gouverneur général et a été accueilli très positivement par la critique. Selon André Lamontagne, aucun premier roman n'avait fait « autant de bruit[169] » depuis la parution de *Prochain épisode* d'Hubert Aquin en 1965. David de la Roche commente que Hamelin propose des récits de

[166] Christian Rouillard et al. (2004). *La réingénierie de l'État. Vers un appauvrissement de la gouvernance québécoise*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, p. 39.
[167] Guntzel, p. 391.
[168] Bien que Maldoror puisse ressembler à Val-d'Or, ce deuxième endroit est clairement mentionné à plusieurs reprises. Voir *AÉ*, p. 258-60.
[169] André Lamontagne (2004). *Le roman québécois contemporain : les voix sous les mot*s. Québec : Fides, p. 181.

désaffection mettant en lumière le concept de marginalité volontaire. Le protagoniste Edouard Malarmé démontre un besoin de trouver un adversaire : « Malarmé persifle à tous vents, puisqu'il est contre tout, mais, de fait, contre rien en particulier non plus », incapable de diriger sa rage jusqu'à ce qu'il s'installe à l'aéroport[170]. De même, Pierre Hébert soutient que le point de départ du roman est celui de la résignation et que Malarmé est mieux caractérisé comme exproprié[171]. Le récit de dépossession revient fréquemment dans les romans de Hamelin : dans *Autour d'Éva,* les habitants de la région du lac Kaganoma se regroupent pour éviter la perte de terres publiques à cause de ce qu'ils perçoivent comme un développement absurde.

Son troisième roman, *Cowboy* (1992), se situe explicitement en Haute-Mauricie, explorant les fondements très frontaliers de la région dans une esthétique de la fin du XX^{e} siècle, substituant au cheval l'avion de brousse. Son intérêt pour les personnages de *frontier* est évident : dans une entrevue avec François Ouellet pour *Nuit Blanche*, il commente que « [d]ans le Nord, les vrais exploits qui sont racontés, dans les bars, sont le fait des pilotes de brousse, qui sont un peu les matamores du coin[172] ». La nature dure et frontalière de la vie dans le Nord est au cœur du roman : la pauvreté, l'échec, l'incapacité à gérer une économie locale prospère, sont des enjeux qui reviennent aussi dans *Autour d'Éva.* L'investisseur à l'allure et aux valeurs de cowboy est érigé en menace principale pour ces communautés en milieu éloigné.

Comme le commente Julien Desrochers, l'une des interprétations du nord est « un espace désincarné et radicalement autre » qui est un thème que Hamelin a exploré à plusieurs reprises au cours de sa carrière d'écrivain[173]. Emmanuelle Tremblay indique que Hamelin présente une

[170] David de la Roche (2006). « Figures du marginal Édouard Malarmé dans *La Rage* de Louis Hamelin » Mémoire. Université de Sherbrooke, p. 34.
[171] Pierre Hébert. (1990). « Expropriés d'aujourd'hui et d'autrefois ». *Voix et Images,* 15(3), 452–56, p. 452.
[172] François Ouellet. (1993). « Louis Hamelin en trois dimensions ». *Nuit blanche,* 54–57, p. 54.
[173] Desrochers, p. 173.

image du nord dans laquelle celui-ci « est aussi porteu[r] d'une autre catégorie culturelle à laquelle renvoie le sens littéral de la ville de Sans-Terre[174] », soit une relation problématique, empêchée au territoire et à l'identité. Ce roman est également remarquable pour la représentation centrale, quoique stéréotypée et largement dégradante des peuples autochtones[175]. Paola Ruggeri suggère qu'une interprétation possible de la frontière est de l'imaginer comme la ligne de démarcation entre la nature et la culture, emblématisée dans le roman par le chemin de fer. C'est d'ailleurs cette relation d'opposition qui est au cœur des conflits entre populations autochtone et blanche[176].

Plus largement, Hamelin est un auteur qui cherche à mettre en place des conflits fondés sur des valeurs et des intérêts substantiellement différents, voire opposés[177]. Il exprime ces conflits à travers des représentations visuelles particulièrement expressives. Julien Desrochers en fournit un exemple à propos du début de *La Rage* :

> Se côtoient dans ce court passage, et ce, de façon on ne peut plus explicite, deux réseaux sémantiques complètement opposés : celui appartenant au territoire agricole exproprié (les champs, la campagne, la terre, le pays crucifié, la région) et celui de la tour, qui relève pour sa part d'une modernité technologique et factice, d'emblée empreinte de violence répressive (l'automate, le ciment, le pieu, le clou, l'acier)[178].

Dans cet extrait, on perçoit très bien l'opposition entre l'horizontalité du territoire agricole et la dépossession dont il fait l'objet, emblématisée par la verticalité surplombante de la tour de contrôle de l'aéroport de Mirabel. Ses récits romanesques se distinguent par la manière dont ils

---

[174] Emmanuelle Tremblay (2005). « Une identité frontalière. Altérité et désir métis chez Robert Lalonde et Louis Hamelin ». *Études françaises,* 41(1), 107-24.

[175] Desrochers relate que les articles académiques qui traitent de *Cowboy* « évoquent pratiquement tous le fait que les personnages autochtones qui y figurent sont irrémédiablement marqués par la déchéance culturelle ». Voir la page 149.

[176] Paola Ruggeri (1998). « *Cowboy* de Louis Hamelin. Le Far West québécois ou la redéfinition des frontières nordiques ». *Globe*, 1(2), 9–27, p. 9

[177]Desrochers observe que, dans *Cowboy*, ce sont « les deux protagonistes à l'identité spatiale diamétralement opposée qui prennent en charge, sur le plan kinésique, l'ensemble des réseaux de correspondances symboliques à l'œuvre au sein du récit ». Voir Desrochers, p. 165.

[178] Desrochers, p. 81.

mettent à nu les ambiguïtés, les contradictions et les intentions cachées des personnages – quelles que soient leurs orientations politiques en apparence, souvent en les mettant habilement en relief les unes par rapport aux autres. Hamelin commentait ainsi cette tendance dès 1993 : « Comme romancier, je suis attiré par les contraires, par les personnages qui ont des caractères opposés ; j'essaie de créer des conflits parce que c'est de là que la vérité finit par sortir[179] ». Dans *Autour d'Éva,* l'exposition est minimale, juste assez pour situer l'action et introduire la perspective d'Éva à son retour en Abitibi. La crise narrative survient rapidement, dès l'entrée en scène de Dan qui découvre des indices le conduisant à penser qu'un projet de développement s'annonce autour du lac Kaganoma, intuition qui s'avère bientôt. Le projet sert d'élément perturbateur qui déclenche l'intrigue romanesque, mais cette crise narrative est une réponse à la stagnation économique prolongée. Or, l'idée selon laquelle ce projet de développement viendrait relancer une économie locale stagnante et largement sous-développée n'est ni perçue ni reçue de manière très urgente par la population de Maldoror. Encore une fois, le destin de cette communauté abitibienne semble déterminé par des ambitions extérieures. Ce manque d'une « vraie » crise, reconnue comme telle par la population locale, peut expliquer la résistance à laquelle se heurte le projet.

Les personnages hauts en couleur, aux valeurs et aux caractères bien définis et dont les visions s'opposent ne manquent pas dans *Autour d'Éva*. Le roman s'ouvre sur le retour d'une jeune femme dans sa région natale, alors que des gens de la communauté découvrent par hasard que Lionel Viger, un milliardaire originaire de la région, entend développer un complexe de villégiature de luxe au bord du lac, en attirant de gros investissements américains. Éva, motivée

[179] Ouellet, p. 54.

par son attachement et son intérêt pour la beauté naturelle de la région, rejoint « Autour », un groupe de citoyens qui se propose de défendre le lac Kaganoma.

Un leader émerge bientôt, Dan Dubois, mais on découvre au fil de l'intrigue que ce dernier n'est pas seulement motivé par la préservation du site naturel. En effet, on comprend que sous le couvert de la protection environnementale et la défense des intérêts des habitants de la région, Dan entend surtout préserver son propre accès privilégié au lac et faire mousser son image de documentariste engagé. Hamelin crée ainsi un univers où le principal générateur de tension dans le roman est un conflit idéologique sur l'utilisation d'une ressource naturelle collective – dynamique qu'il avait déjà abordée dans le contexte de l'industrie forestière sur l'île de Vancouver dans *Le joueur de flûte* (2001). Positionnant Viger – fils de la région, devenu magnat de la finance et ayant de bons contacts politiques – contre Dan – le documentariste engagé qui apprécie le calme de son chalet –, l'auteur fait s'opposer deux hommes aux convictions bien affirmées et aux égos surdimensionnés, ce qui devient à un moment donné un véritable combat de coqs, selon un observateur (*AÉ,* p. 103). Si au premier abord Viger fait figure d'antagoniste et Dubois de héros salvateur, les péripéties dessineront un portrait plus nuancé de chacun, faisant ressortir tour à tour leurs points forts, leurs valeurs, mais aussi leurs contradictions. Dan est égoïste dans sa vie amoureuse, dans sa carrière, et en ce qui concerne ses intérêts, tandis que Viger se révèle vulnérable et vacillant dans les dernières pages.

En marge de cet antagonisme, il faut souligner qu'il s'agit d'une histoire qui présente une résistance écologique mais qui omet le rôle joué par les peuples autochtones pour la défense de leurs terres, positionnant plutôt les habitants contre le milliardaire local. Emmanuelle Tremblay souligne avec justesse qu*'Autour d'Éva* présente un point de vue selon lequel « le nord québécois sert les intérêts du tourisme américain et que la société amérindienne fait figure d'exilée dans son

propre territoire, devenu propriété privée[180] ». Autrement dit, les enjeux autochtones sont largement évacués de ce récit.

Ce roman s'inscrit résolument dans plusieurs réalités temporelles. Au début du roman, Éva arrive de Montréal, passant par les abords de Maldoror dans sa voiture. La section initiale se déroule en 2002 et présente les autres personnages importants du texte. Il devient rapidement évident que Hamelin utilise ce personnage éponyme d'abord comme témoin. De plus, bien qu'originaire de l'Abitibi, elle a séjourné si longtemps à Montréal que la région lui est devenue largement étrangère, ce qui, en tant qu'outil narratif, aide le lecteur à se situer : ce dernier découvre la région à travers le regard d'Éva. L'intrigue est racontée à la troisième personne par un narrateur omniscient qui propose une compréhension plus ou moins fine d'un grand éventail de personnages.

Le troisième chapitre présente un long détournement du présent en une analepse qui retrace la trajectoire de Viger et de son camarade le député provincial Bernard « Bum » Derome. Cette longue section dévoile comment, né dans une famille ouvrière de la région, il est devenu un magnat et s'est gagné le surnom de « Lion de l'Abitibi ». Présenté d'entrée de jeu comme un individu grossier et opulent qui coupe dangereusement la route à Éva avec sa BMW série 7 couleur rubis, le personnage de Lionel Viger gagne en profondeur grâce à cette analepse qui permet de le voir comme héros de sa propre histoire, réorientant nos attentes concernant l'intrigue.

L'analepse commence lors de la soirée électorale de 1976 et du départ de Viger de l'Abitibi après avoir lancé une tirade dans son émission de radio du jour le lendemain du

[180] Emmanuelle Tremblay (2018). *L'invention de l'appartenance : La littérature québécoise en mal d'autochtonie*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, p. 116.

référendum[181]. Son ascension fulgurante d'arriviste en politique provinciale dans le Parti québécois nouvellement élu illustre la nature incestueuse de la relation entre le monde des affaires et le gouvernement[182]. En effet, ne reculant devant rien, Viger en profite pour s'enrichir de façon exponentielle, grâce entre autres à la collaboration de son co-conspirateur Bernard Derome, député de Vautrin[183]. En retraçant la trajectoire de Viger, l'écart temporel entre ses débuts à la fin des années 1970 et le présent du récit en 2002 finit par se rétrécir, tout en renseignant le lecteur sur le contexte politique décrit dans le roman[184]. Cette analepse est importante tant sur le plan quantitatif (elle occupe tout un chapitre de plusieurs dizaines de pages) que qualitatif, dans la mesure où elle permet de voir les cycles de *boom and bust* politiques et économiques entre le milieu des années 1970 et le début du nouveau millénaire. Hamelin utilise d'autres outils narratifs pour offrir au lecteur des informations critiques, notamment des procès-verbaux, des courriels, des discours à l'Assemblée nationale ou des extraits de journaux. Ces outils démontrent une stratégie particulière, ce qui donne l'impression d'une fiction bien documentée pour laquelle le recours « aux techniques narratives de l'écriture de fiction est plutôt tén[u] »[185], selon le romancier.

[181] Viger expose de longs extraits de *L'Abatis* de Félix-Antoine Savard. Cette œuvre a une implication coloniale particulière liée au statut de l'auteur en tant que générateur du folklore québécois. Savard nous présente plusieurs courtes séquences qui mettent en scène des paysans dans leur difficulté de bâtir, littéralement, le nord abitibien. Le tout est entrecoupé de descriptions poétiques de la grande nature sauvage. On peut établir des parallèles entre les travaux de Savard et ceux de Hamelin, qui proposent une adaptation du développement nordique de la région au XXIe siècle. Voir *AÉ,* p. 115.

[182] L'amitié entre Bum et Viger caractérise le texte, en particulier dans les analepses. Hamelin présente de nombreux cas où un personnage s'incrimine lui-même et implique l'autre comme complice.

[183] Il s'agit d'une circonscription fictive, ostensiblement nommée en l'honneur d'Irénée Vautrin, l'architecte d'un projet visant à coloniser l'Abitibi dans les années 1930.

[184] Hamelin voile relativement peu sa critique de la politique provinciale : suite à l'échec du référendum, le parti s'unit autour du moindre mal, Albert Perreault, que Viger considère comme « un chum ». Voir *AÉ,* p. 180.

[185] Cette référence concerne une grande partie des recherches effectuées par Hamelin pour *La constellation du lynx,* une fiction historique qui a été bien accueillie pour sa vraisemblance. Voir Louis Hamelin. *Fabrications.* Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal. 2014, p. 55.

La complexité des enjeux du milieu dans lequel se situe l'intrigue est rendue à travers l'emploi de plusieurs procédés narratifs dans le roman. On trouve notamment de petites vignettes qui décrivent l'environnement naturel, écrites sur un ton très objectif, presque comme dans un documentaire sur la nature. Le roman compte onze de ces passages, chacun d'une longueur d'environ deux pages. Même s'ils semblent répondre à une myriade d'objectifs, la majorité d'entre eux sont retirés du monde humain, témoignant du lac et de la forêt dans leur splendeur naturelle, avec un survol sur une espèce particulière, comme un loup blessé, une paruline à poitrine baie ou des demoiselles[186]. Hamelin utilise également une variété d'autres moyens pour faire progresser l'intrigue et transmettre des informations importantes. Il pastiche par exemple les procès-verbaux des réunions de militants, le contenu des courriels ou les articles au fur et à mesure qu'ils sont publiés dans le journal local, *Le Colon*.

Le roman montre une communauté de l'Abitibi à un moment potentiellement décisif : au cours d'une période de stagnation économique, Hamelin détaille les tensions qui traversent la communauté et plus largement la région lorsqu'un mégaprojet de développement se présente. *Autour d'Éva* met en scène la multiplicité de perspectives, d'intérêts et d'influences qui entrent en jeu et fragilisent le vivre ensemble de la communauté. Le temps des ouvriers et des patrons comme chez Saucier est révolu depuis longtemps : le nord de Hamelin est un lieu qui cherche à se réinventer économiquement face à une conscience croissante de l'importance de l'environnement naturel. Ce va-et-vient entre espoir et désespoir reflète celui observé dans *Jeanne sur les routes* pour les décennies précédentes, soulignant la puissance de ce conflit particulier dans les représentations littéraires de l'Abitibi.

[186] Voir ces exemples dans *AÉ,* pp. 61, 321 et 418.

La montée du néolibéralisme est un élément structurant du capitalisme. Cette idéologie repose sur un retour aux principes premiers dans le contexte de l'économie libérale, privilégiant des outils qui limitent l'interférence dans les marchés. Cette tentative de rendre le capitalisme plus naturel par le biais du libéralisme est une idée qui a gagné en popularité à la fin des années 1990 au Québec. La manifestation particulière de ce phénomène est évidente dans le roman à travers la question du développement économique, mais au centre de la crise se trouve le conflit autour du rôle de la régulation. Hamelin noue la question de la durabilité de l'économie immédiatement à celle de l'environnement naturel. Cela est intéressant étant donné la mesure dans laquelle le néolibéralisme, selon des chercheurs comme David Harvey, est construit sur l'idée qu'il est la manifestation la plus pure ou naturelle du capitalisme. Cela est peut-être d'autant plus significatif que la plupart des théoriciens considèrent le capitalisme comme le système économique le plus « naturel », en ayant souvent recours à un langage emprunté à l'écologie[187].

Harvey postule que la relation entre économie et écologie est pleine de complications, mais que lorsque la nature est présentée à la fois comme une ressource et un obstacle, comme c'est le cas dans ce roman, l'économie néolibérale offre une approche sophistiquée pour atteindre un objectif important. Dans un entretien avec Sasha Lilley, Harvey affirme que « l'action humaine a en fait transformé ce qui était autrefois un environnement naturel en quelque chose de plus propice à la production[188] ». Il indique en outre que la relation entre le capital et la nature prend de multiples directions en s'appuyant sur la question de la capacité d'adaptation, toujours dans le cadre de la comparaison entre marchés et écologie : « la nature peut être confrontée,

[187] De nombreux exemples incluent des références à la croissance, au gaspillage, à la production, à la compétition, aux ressources, etc. Voir Arran Stibbe (2015). *Ecolinguistics. Language, Ecology and the Stories We Live By.* Abingdon (UK): Routledge.
[188] Sasha Lilley (2011). *Capital and its Discontents*, Winnipeg: Fernwood, p. 65.

parfois vaincue et le plus souvent contournée[189] ». Ce processus est évident dans le roman de Hamelin, qui montre pourquoi la déréglementation est un enjeu politique si important, surtout dans le contexte abitibien[190]. Si la nature est un obstacle, elle est décrite comme un objet dans les cadres néolibéraux. Harvey postule que le néolibéralisme avance une « la marchandisation en gros sous toutes ses formes », renforcée par les attitudes culturelles[191]. À l'inverse, les partisans de la défense de l'environnement ont des manières distinctes de mettre l'accent sur la vitalité et la résilience. Leurs discours sont largement repris dans ce roman.

Dans *Autour d'Éva*, le déclin de l'Abitibi est décrit de façon moins dramatique que dans le roman de Saucier. Je propose d'abord une contextualisation pour mieux comprendre la complexité accrue du déclin et du rebond qui ont caractérisé la région après 1960, en soulignant les liens entre les circonstances locales et les forces plus larges au niveau provincial. Hamelin tisse la complexité de ces récits dans son roman en utilisant des analepses qui renforcent le lien entre Québec – comme capitale provinciale et lieu de décision politique – et l'Abitibi. La superposition de cycles de *boom and bust* a créé des conditions de stagnation, mais aussi de pression continue pour une revitalisation économique. En même temps, des considérations politiques, impliquant en grande partie l'expansion de l'État québécois, ont façonné la relation entre les intérêts commerciaux et les autres parties de la société. L'affaiblissement de l'État providence a transformé à nouveau ces dynamiques, renforçant le degré de vulnérabilité de régions frontalières comme l'Abitibi, déjà fragilisées par la cyclicité économique. Ensuite, j'emprunte à l'écocritique pour analyser la façon dont Hamelin positionne ses personnages face

[189] Je traduis : "nature can be confronted, sometimes overcome, and more often than not circumvented". Voir Harvey, *The Enigma of Capital,* p. 73.
[190] David Harvey, *The Enigma of Capital,* p. 77.
[191] Je traduis : "wholesale commodification in all its forms". Voir David Harvey, "Neoliberalism as Creative Destruction", p. 35.

aux enjeux environnementaux et d'accès à la nature. Alors que les ressources minérales et ligneuses ont longtemps été perçues comme les principales ressources naturelles de l'Abitibi, ce roman montre que sa tranquillité peut aussi être érigée comme « ressource naturelle » désirable et commercialisable. Cependant, chaque personnage a un rapport bien particulier au calme de la région : au contact de la nature, Éva s'éveille sur le plan sensoriel, alors que Viger perçoit un potentiel économique à développer et les membres d'Autour présentent tout un spectre de points de vue militants. Finalement, je montrerai que Hamelin essaie de désanthropocentrer son récit, en offrant des passages qui adoptent des perspectives animales plutôt qu'humaines. Enfin, la dernière section du chapitre est consacrée aux perspectives divergentes sur le développement économique en région à partir de trois personnages importants : Bum Derome, le politicien; Dan Dubois, figure de l'artiste engagé pour l'environnement et sa communauté locale; et Stan Sauvé, le père d'Éva, qui, dans sa position de journaliste régional, s'évertue à maintenir une position de neutralité face au trafic d'influence dont il fait l'objet.

2.1. Décalage des cycles de *boom and bust*

Dans la période qui suit l'action de *Jeanne sur les routes*, le Québec traverse une période critique de modernisation, un *boom* à grande échelle. Bien que la trajectoire qui mène du milieu du siècle au tournant du millénaire soit complexe, elle peut être analysée globalement en trois segments animés par différents principes directeurs. D'une manière générale, on peut observer la transformation comme suivant une trajectoire relativement simple : la création d'un État-providence (1960-1975), la primauté du souverainisme (1976-1995) et enfin l'accent mis sur l'indépendance économique accordée par la poursuite du néolibéralisme (1996-2016) – ces deux dernières phases étant représentées dans le roman de Hamelin.

2.1.1 La Révolution tranquille

La première transformation majeure se produit après le décès de Maurice Duplessis. La Révolution tranquille est associée à Jean Lesage, premier ministre du Québec de 1960 à 1966. À bien des égards, cette période est marquée par plusieurs instances de *boom* concomitantes : l'expansion de l'État-providence, l'augmentation des services publics et les grands projets comme la création d'Hydro-Québec ou de nouvelles infrastructures routières. Rien de tout cela n'est représenté dans *Autour d'Éva*, mais Hamelin évoque astucieusement le nom de Jean Lesage, faisant référence au gouvernement qui a profondément modernisé le Québec, à travers un discours du premier ministre fictif Perreault (*AÉ,* p. 295). Perrault est un politicien de carrière et représente le sud du Québec. On peut l'opposer à Derome qui, incarnant le Far Ouest, est un « gars de l'Abitibi », caractérisé par ses bottes de cowboy et son attitude indomptable.

Les principes économiques de Keynes formaient la base de cette politique de rattrapage au Québec[192] : une infrastructure publique solide et bien développée, un contrôle rigide des entreprises, une fiscalité élevée et une politique monétaire stricte. Bien que ces stratégies aient été débattues pendant la Grande Dépression, ce n'est que dans la période d'après-guerre que les démocraties occidentales ont adopté ce type de priorités comme moyen de restaurer le progrès économique et de garantir que l'extrémisme politique reste marginal. En 1945, les spectres de tensions ethniques, de famine, de maladie ou de communisme en Europe centrale constituaient des menaces jugées si importantes que des puissances étrangères comme les États-Unis proposèrent un soutien financier pour agir comme rempart entre celles-ci. Au Canada, la reprise

[192] Vincent Geloso insiste que l'Histoire du Québec devrait comprendre deux époques opposées : la Grande Stagnation et le Grand Rattrapage, insistant que cette deuxième fonctionne comme l'âge d'or du progrès économique et social au Québec, tout en s'appuyant sur la stagnation qui aurait précédé et le déclin relatif qui aurait suivi pour donner encore plus de relief à cette période. Voir Vincent Geloso (2013). *Du Grand Rattrapage au Déclin Tranquille*. Montréal : Éditions Accent Grave, pp. 17-19.

après la guerre n'a pas nécessité de reconstruction, et l'économie a continué de croître alors que la demande en Europe dépassait souvent les capacités de production. S'il était évident que le moteur économique de l'après-guerre apportait des bénéfices importants à l'ensemble du Québec, l'Abitibi en fut l'un des principaux bénéficiaires en raison de la demande de cuivre, de zinc, de nickel et d'autres métaux à usage industriel spécifique que cette région produisait[193]. Durant cette période de croissance économique, les changements sociaux et culturels au Québec illustrent de façon exemplaire le concept de *boom* économique.

L'investissement public à grande échelle était une tactique provinciale récente. En Abitibi, cela s'est fait sentir de nouvelles façons : au lieu que les fonds soient versés directement aux grandes entreprises ou que ces fonds les soutiennent indirectement par la création d'infrastructures routières, la montée de l'État-providence a permis de centraliser les fonds par le biais de la fiscalité et de les redistribuer pour aider les programmes de développement communautaire[194]. Les activités économiques qui échappaient au contrôle de Québec et d'Ottawa, comme la valeur de divers métaux précieux, y étaient défavorables et les grandes entreprises ne s'intéressaient pas aux communautés au-delà d'en extraire le plus de richesse possible. Le ralentissement économique qui a débuté avant 1960 n'a donné que peu de signes d'apaisement dans les années 1970, lorsque de nouvelles attitudes politiques ont été imposées à l'Abitibi par la province.

En Abitibi, cette période de croissance s'est manifestée de façon très concrète par la création de réseaux qui facilitaient une meilleure intégration de la région au reste de la province,

[193] Sur ce sujet, voir Richard Desjardins et Robert Monderie. *Trou Story.* Ottawa : Office national du film du Canada. 2011.

[194] Dans des villes comme Val-d'Or, cela s'est traduit par des fonds pour la prestation de programmes et pour des installations comme des parcs, des théâtres et des hôpitaux. Voir Xavier Gélinas (2007). *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*. Québec : Presses de l'Université Laval, p. 303.

ce qui promettait un nouveau *boom*. La croissance des services de télécommunications, notamment via le réseau de Radio-Canada, a permis aux Abitibiens d'entendre les mêmes nouvelles et les mêmes émissions culturelles que celles écoutées à Montréal ou à Québec[195]. La province a apporté de nombreuses améliorations aux infrastructures, notamment en transformant « la Grande Ligne » en route 117, voie d'accès fiable à Montréal. L'expansion des services sociaux au niveau provincial, en particulier dans le domaine des soins de santé et de l'éducation, a permis d'éviter la dépendance aux services transfrontaliers avec l'Ontario[196]. Cette politique a aidé à intégrer l'Abitibi au reste de la société québécoise.

Il y avait des limites aux impacts de ces grandes forces. À bien des égards, l'influence croissante du socialisme démocratique allait à l'encontre des intérêts des propriétaires et des exploitants de l'industrie lourde qui voyaient leurs coûts et leurs responsabilités augmenter à la suite de la nouvelle politique du Québec[197]. Bien que la nationalisation des moyens de production d'électricité ait été la pierre angulaire de la Révolution tranquille, les politiques de stabilité et d'investissement public dans les infrastructures n'ont pas été élargies aux grandes compagnies privées dans des secteurs tels que les mines, les raffineries, les usines ou d'autres industries où elles jouaient des rôles cruciaux comme en Abitibi[198]. La devise « Maîtres chez nous » de Jean Lesage défavorisait les non-francophones, et l'Abitibi, une région qui comptait de manière disproportionnée des allophones et des anglophones, a subi le contrecoup de cette politique[199]. Combinée à des considérations démographiques plus larges, d'importants segments

[195] Viger est notamment employé d'une station de radio dans les années 1970 (*AÉ*, p. 115).
[196] Odette Vincent. *L'Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, p. 375.
[197] Hubert Rioux and Stéphane Paquin (2019). "Perspectives on the Resurgence of Economic Nationalism in North America: A Long-Standing and Far-Reaching Phenomenon." *European Review of International Studies* 6(3) https://www.jstor.org/stable/26914890, p. 4.
[198] Michael Dehiels (1985). *Prelude to Quebec's Quiet Revolution*. Kingston: McGill-Queen's University Press, p. 218.
[199] Dale Thomson (1984). *Jean Lesage and the Quiet Revolution.* Toronto: MacMillan, pp. 408-10.

de la population abitibienne ont quitté la région en quête de milieux qui profitaient davantage de ces nouvelles politiques. Parallèlement à l'attraction croissante de la vie urbaine, l'expansion de nouveaux projets dans le Nord de l'Ontario, comme celui de Creighton Mine à Sudbury, ont entraîné la migration de milliers de travailleurs de l'Abitibi[200].

2.1.2 Le souverainisme

Alors que le mouvement indépendantiste puise ses racines dans la même époque que la Révolution tranquille, l'élection d'un parti expressément indépendantiste en 1976 constitue un moment décisif. L'élection du Parti québécois (PQ) fut, pour le moins, assez dramatique et surprenante[201]. La plupart des historiens ont qualifié ce moment d'extraordinaire, notamment dans le sens où un parti aux tendances explicitement indépendantistes a pu être élu dans un environnement où même la majorité francophone n'y était pas favorable[202]. Lévesque proposait une vision du Québec reposant sur une autonomie politique assortie d'une association économique avec le Canada, capitalisant sur la volonté de nombreux électeurs francophones de sortir de l'état de majorité opprimée. Ce principe, connu sous le nom de souveraineté-association, était une idéologie qui datait de la fin des années 1960 et était l'objectif fondateur du Parti québécois, une entité politique née de la fusion de plusieurs initiatives politiques favorisant l'indépendance[203].

[200] Pour l'essentiel, l'exploitation minière était en déclin partout au Canada et dans le monde industrialisé ; cependant, l'effondrement du secteur en Abitibi a précédé de près de deux décennies le ralentissement économique en Ontario.

[201] Cette victoire a été surprenante et a provoqué une onde de choc dans tout le pays. Dans la caricature politique la plus célèbre de l'époque, Terry Mosher représente Lévesque demandant au public de prendre un valium.

[202] Lysiane Gagnon (2015). *Chroniques Référendaires.* Montréal : Québec Amérique, pp. 10-12.

[203] Serge Cantin (2014). *La souveraineté dans l'impasse.* Québec : Presses de l'Université Laval, p. 52.

C'est précisément dans cet environnement de souveraineté-association que commence l'histoire de Viger, quoique dans une analepse. À cette époque, la région de l'Abitibi était caractérisée par une pauvreté écrasante, ce dont témoignent les origines modestes de Viger, Derome et Stan – le père d'Éva. La question de savoir comment échapper à un tel désespoir était présentée comme une lutte collective, et en Abitibi, la promesse d'un Québec libre était séduisante. S'il est clair que Viger est une personne très motivée et ambitieuse, il lui vient relativement vite à l'esprit que la voie à suivre a beaucoup moins à voir avec la politique indépendantiste comme fin, mais plutôt comme moyen de s'enrichir. Hamelin présente Viger comme étant en avance sur son temps, quelqu'un qui s'intéresse à la vision néolibérale de la déréglementation et de la privatisation et qui est heureux de se joindre au mouvement souverainiste si cela est dans son intérêt. Son ascension est fulgurante, commençant avec son renvoi de la station de radio pour avoir offensé les propriétaires fédéralistes, à ses tentatives pour se faire embaucher directement par René Lévesque, et de là, la construction de son empire financier pour se paver la voie vers le pouvoir politique. Dans une conversation avec Derome, il évoque nonchalamment ses capacités de visionnaire : « moi, j'ai déjà changé de millénaire » (*AÉ,* p. 134). Viger se définit comme un rebelle, embrassant la région dont il est originaire comme motivation de sa vision qui est une réincarnation de ce « qui n'était rien d'autre que l'esprit des défricheurs et des pionniers » (*AÉ,* p. 135). Viger espère inaugurer un nouveau *boom* économique qui soit profitable pour sa région natale et ses propres intérêts.

Chez Hamelin, ce contexte fait pourtant rêver le futur « Lion de l'Abitibi ». Un fait semble cependant s'imposer, tant dans la réalité que dans le roman : l'idée selon laquelle, pour se faire un nom, il fallait sortir de la région[204]. La colonisation de l'Abitibi a donné lieu à de vastes

[204] Plusieurs des personnages majeurs du roman oscillent tous entre l'Abitibi et les centres de pouvoir de Montréal et de Québec. Stan est né hors de la région mais décide d'y rester, Éva abandonne sa région natale pendant quinze ans

opportunités économiques, même si la richesse était en grande partie extraite de la région. Simon Tremblay note que les industries minière et papetière ont créé ensemble un environnement qui a favorisé la croissance d'une classe bourgeoise importante[205]. Viger, lui, se considère comme pionnier, issu d'origines modestes : « La dernière fois, le docteur l'avait longuement questionné sur ses origines, son aïeul défricheur, son père ouvrier dans les pâtes et papiers, et cet avorton de village appelé Sainte-Bénite, auquel simplement exister semblait demander tout son petit change. » (*AÉ,* p. 126)

Le contexte socioéconomique dans lequel le gouvernement Lévesque est élu se prête parfaitement à la création de programmes sociaux solides et au succès du développement de l'État-providence. En fait, le modèle qui a tant réussi au Québec a fini par inspirer non seulement les autres provinces, mais aussi le gouvernement fédéral[206]. L'adoption plus large des principes keynésiens a conduit à un plus grand sentiment de stabilité économique, même si la croissance dans les années 1970 était une préoccupation internationale[207]. Aux yeux de la population, la nature plus fortement socialisée de l'économie tendait à minimiser les risques que supposait la recherche d'une plus grand autonomie politique.

Or, la défaite lors du référendum de 1980 montre que l'idée d'une souveraineté politique et d'une association économique ne convainc par les citoyens. La période qui suit entraîne un recentrage du débat autour de la question de la souveraineté du Québec et la promesse de tout

---

pour vivre à Montréal, Dan est un résident montréalais qui fréquente le Kaganoma de façon migratoire et Derome mène une double vie entre sa circonscription en Abitibi et l'Assemblée nationale à Québec.

[205] Simon Tremblay (1984). *La crise économique au Québec et la colonisation de l'Abitibi*. Rouyn : Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, pp. 186-87.

[206] Jean Lesage, par exemple, était vu de façon très favorable par des députés fédéraux du Nouveau Parti Démocratique et du Parti libéral du Canada. Voir Alvin Finkel (2012). *Social Policy and Practice in Canada*. Waterloo: Wilfrid Laurier University Press, p. 158.

[207] D'autres grandes économies industrialisées souffraient des pressions exercées sur la croissance et l'efficacité. Notamment, le problème de la stagflation (stagnation et inflation) aux États-Unis était une crise politique massive en comparaison de la situation au Canada où l'économie nationale était plus stable. Voir Alan Blinder (1979). *Economic Policy and the Great Stagflation.* New York: Academic Press, pp. 2-3.

lien économique avec le Canada est retirée du discours du Parti québécois. Hamelin propose un commentaire intéressant sur ce changement de direction, en le plaçant directement dans une question de capital-investissement – autre mouvement stratégique de Viger : « Vers la fin des années 1980, le petit apparatchik du PQ et lobbyiste à ses heures fonde le Groupe de planification stratégique, une firme de conseillers en investissements. Avec quel capital de départ? Mystère. » (*AÉ,* p. 167) Cela témoigne de la planification qu'a nécessité l'abandon des liens économiques avec Ottawa, pour se préparer plutôt à un avenir où le secteur privé travaillerait avec le gouvernement du Québec.

La période entre 1976 et 1995 dessine un nouveau paysage social et politique grâce aux transformations économiques entreprises durant la Révolution tranquille : plus précisément, cela a donné aux politiciens, aux chefs d'entreprise et aux Québécois ordinaires l'impression que l'indépendance naîtrait de la stabilité économique, d'une solide économie nationale et de l'intégration du Québec dans l'ordre néolibéral international. Le Parti québécois fait ainsi le choix de privilégier l'autonomie sur les deux plans politique et économique. Questionnée à ce sujet lors du référendum de 1995, la population québécoise conforte cependant le statu quo. Les lendemains immédiats de ce second référendum ont déclenché une transition vers de nouvelles façons d'imaginer l'indépendance : l'adoption de réformes néolibérales est dès lors perçue comme un puissant levier pour gagner en autonomie – quand bien même le Québec demeure au sein des structures fédérales du Canada.

2.1.3 La chute de l'État providence et la montée du néolibéralisme

À la suite de l'ébranlement d'octobre 1995, une nouvelle voie a été promue par les gouvernements péquistes successifs. Cette nouvelle voie consistait à ouvrir le marché québécois,

jusque-là fortement règlementé, aux investissements en capitaux. Cette stratégie visait ainsi à consolider l'économie québécoise afin de rendre la perspective d'une indépendance politique et économique moins effrayante. Elle s'inscrivait dans une certaine continuité historique, comme des générations plus tôt le Québec avait ouvert le marché de ses ressources naturelles aux investisseurs étrangers[208].

Cette montée de nouveaux récits d'autonomie au sein du Canada, mais d'ouverture vers les marchés internationaux, est devenue une marque majeure de cette transition. Après la défaite de la campagne du OUI, trois schémas clairs émergeaient selon Gérard Bouchard : une attitude d'opposition, une volonté de compromis ou encore la recherche d'une réponse créative[209]. Même si Bouchard semble accorder une importance égale à ces trois tendances, aux fins de cette étude, la capacité de se réinventer est primordiale ; la montée des attitudes néolibérales a explosé par la suite. Certes, dans le cas du roman, Viger est une belle représentation de l'ardeur d'un Québec prêt à se relever : « Lionel Viger n'était encore qu'un petit gars de l'Abitibi plus ambitieux que la moyenne des ours. » (*AÉ,* p. 135) Il y est parvenu en rattachant son succès à l'élite politique et à sa « formule gagnante » (*AÉ,* p. 198). Tout semble indiquer que sa stratégie repose sur le néolibéralisme.

Directement après le référendum, Lucien Bouchard, ancien député fédéral et ministre du gouvernement Mulroney, a rapidement été élu premier ministre du Québec et a réalisé l'impensable en équilibrant le budget provincial en 1996, en grande partie grâce à des coupes massives dans les programmes de protection sociale[210]. La réorientation du parti au milieu des

[208] Le regain d'intérêt pour la poursuite de politiques favorables au marché a été qualifié de néolibéralisme, une adaptation du libéralisme classique.

[209] Selon Gérard Bouchard, l'attitude d'opposition au gouvernement comprend, par exemple, une résistance contre le gouvernement fédéral. Voir Gérard Bouchard (2014). *Raison et déraison du mythe, au cœur des imaginaires collectifs*. Montréal : Boréal, p. 43.

[210] Ianik Marcil (2016). « Les politiques d'austérité, un leurre idéologique », *Relations*, (787), pp. 17–19.

années 1990 a été approfondie. Bouchard s'est concentré sur les initiatives favorables aux entreprises et sur l'élimination des dépenses. Il a assuré au public qu'il n'y aurait pas de référendum tant qu'il n'y aurait pas de « conditions gagnantes », qu'il a décrites comme des circonstances de stabilité, de redressement et d'élimination de la dette[211]. C'est ce même parcours qui est décrit par Hamelin dans le roman, en changeant simplement le nom du premier ministre, créant ainsi une fiction très proche de la réalité historique.

Le PQ a entrepris quelques expansions de l'État, mais il l'a fait en grande partie en encourageant les partenariats avec le secteur privé. Les partenariats public-privé étaient devenus monnaie courante au Royaume-Uni dans les années 1980, en tant qu'outil utilisé par les gouvernements conservateurs pour contrôler les dépenses publiques. Ces partenariats fonctionnaient en permettant aux capitaux privés d'accéder à des infrastructures publiques lucratives, souvent sans concurrence[212]. En règle générale, il s'agit d'accords avantageux pour les entreprises et les gouvernements ne sont pas nécessairement en concurrence pour les obtenir. Cette faiblesse gouvernementale est démontrée dans *Autour d'Éva*. Un passage montre clairement Lionel Viger comme un investisseur qui fait jouer la concurrence entre deux gouvernements provinciaux – Perreault étant le premier ministre fictif du Québec dans le roman de Hamelin : « Lionel a fait la même chose avec le Nouveau-Brunswick. Il a fait semblant de courtiser le voisin, et la peur de voir un investissement majeur lui passer sous le nez a été déterminante pour faire bouger Perreault. » (*AÉ,* p. 312)

[211] Il convient de noter que cela n'est pas loin de l'idéologie du premier ministre fictif Albert Perreault.

[212] Anthony Boardman and Aidan Vining (2010). "P3s in North America" in *International Handbook on Public-Private Partnerships.* Dir. Graeme Hodge, Cheltenham (UK): Edward Elgar, pp. 356-67.

À court terme, les gouvernements peuvent réduire leurs coûts, mais ils perdent également le contrôle de leurs actifs, ce qui entraîne encore davantage de problèmes à long terme[213]. Hamelin démontre habilement à quel point les relations complexes entre les hommes puissants du monde des affaires et de la politique s'entremêlent, notamment à travers la saga des relations de Viger avec Derome. Compte tenu du pouvoir du réseautage, il n'est pas surprenant que Viger utilise sa proximité avec le capital politique comme levier. Albert Perrault, le premier ministre fictif du Québec, parle de lui à un investisseur potentiel en disant : « c'est mon chum » (*AÉ,* p. 180).

Des décennies plus tard, les partenariats public-privé sont encore utilisés comme outils néolibéraux essentiels à la gestion des services de santé, d'éducation, de programmes sociaux, de travaux publics et d'un large éventail d'autres services gouvernementaux essentiels. Dans la pratique, il est souvent difficile pour la population de comprendre les détails de ces partenariats. Le roman montre la complexité de la mise en place et du fonctionnement interne de ce type d'accord, démontrant non seulement comment il fonctionne, mais également qui en bénéficiera et comment il doit être présenté aux électeurs. Ces partenariats sont généralement considérés comme néfastes en raison de la mesure dans laquelle ils externalisent les coûts de fonctionnement en les imposant à la société dans son ensemble. En effet, au lieu de simplement subventionner l'administration et l'exécution d'un service donné, il faut également prévoir une marge de profit, ce qui fait augmenter les coûts[214]. Dans la période qui a suivi l'échec du référendum, le recours aux partenariats en était à ses balbutiements. En tant que tel, c'était à bien des égards un Far Ouest. Cela a permis à des « cowboys » de la politique et des finances, comme

[213] Jim Grieschaber and Scott Sinclair (2004). *Bad Medicine: Trade Treaties, Privatisation, and Health Care Reform in Canada.* Ottawa: Canadian Centre for Policy Alternatives, p. 51

[214] Dorval Brunelle (2005). *Main basse sur l'État.* Montréal : Éditions Fides, pp. 17-18.

Viger, d'accéder à de véritables mannes publiques avec « son incessant tourbillon de projets et d'idées » (*AÉ,* p. 171). Depuis lors, ces pratiques ont connu une grande normalisation, notamment en rendant le processus plus compétitif et plus transparent. Des chercheurs en économie politique comme Philippe Hurteau soulignent l'omniprésence des partenariats public-privé dans le Québec contemporain[215].

L'un des autres changements majeurs survenus entre les années 1970 et le tournant du millénaire est la transformation du Québec vers une société de consommation. Alors que les années 1960 cherchaient à développer un État-providence fort pour favoriser l'essor d'une réelle classe moyenne, cette recherche d'un certain confort s'incarne depuis les années 1980 dans le consumérisme et l'individualisme. À bien des égards, cela réduit les Québécois à ce qu'ils possèdent. Ainsi, Hamelin nous rappelle constamment quelles voitures chaque personnage conduit (Ford, Subaru, BMW) et comment ces marques disent quelque chose des propriétaires de véhicules (respectivement : Stan, Dan, Viger). La notion même de protection du lac devient une question de propriété foncière. Même dans le cas où Autour s'oppose expressément à la vente et au développement des terres de la couronne, cette action collective présente un intérêt très individuel pour les propriétaires de chalets et les résidents du Lac Kaganoma.

Compte tenu de l'importance d'attirer l'investissement, le récit évoqué dans *Autour d'Éva* est plein de promesses et d'opportunités. Viger tente de vendre à la communauté la viabilité du projet en faisant valoir qu'il dynamiserait durablement l'économie locale en créant des emplois et de la croissance. Dans le contexte du Québec d'après 1995, cette idée d'investir dans le développement est au cœur des messages gouvernementaux, émanant de plus en plus de

[215] Philippe Hurteau (2013). « Transferts fédéraux et mal-financement universitaire », Philippe Hurteau et Simon Tremblay-Pepin (dir.). Montréal : Institut de recherche et d'informations socio-économiques, ressource en ligne (7 pages), Collections de BAnQ.

tous les partis politiques. Il s'agit expressément de faire accepter une logique de retombées économiques selon laquelle l'enrichissement des développeurs se répercutera sur la communauté. Tout comme à l'âge d'or des *claims* miniers, ce genre de projets demeure exogène, c'est-à-dire qu'il prélève de l'argent hors de la communauté et que les dividendes seront donc ensuite extraits de la région. Dans le roman, les Texans qui considèrent avancer des millions de dollars pour Viger pourraient obtenir des retours sur investissement importants qui, en fin de compte, n'apporteraient que très peu aux habitants de Maldoror.

Les cycles d'expansion et de récession qui ont caractérisé le Québec entre les années 1950 et le tournant du millénaire ont été complexes. Ils ont charrié leur lot de problèmes, mêlant des dimensions politiques, économiques et géographiques. La fragilisation de l'Abitibi durant cette période la rend vulnérable à de nouvelles formes d'investissements prédateurs. Alors que chez Hamelin, le passé minier de l'Abitibi n'est plus qu'un souvenir, la menace des investissements directs étrangers reste le seul modèle envisagé, et donc un problème persistant. La nature cyclique de ces défis permet d'évaluer diverses perspectives politiques et économiques, et *Autour d'Éva* montre les multiples facettes et implications possibles d'un tel projet sur différents individus, différents groupes et le territoire directement concerné.

2.2. L'écocritique et les relations entre la nature et la vie économique et sociale

L'Abitibi de Louis Hamelin contraste fortement avec celle représentée par Jocelyne Saucier. Alors que le sombre paysage nordique de *Jeanne sur les routes* était dominé par les infrastructures industrielles, par les travailleurs et par les problèmes urbains, *Autour d'Éva* dresse un portrait de l'Abitibi dans un contexte post-effondrement, où le souvenir du *boom* pré-années 1960 paraît si lointain qu'il est presque oublié. Au cours des décennies qui ont suivi, le Nord a dépéri sur les plans économique, politique et social, au fur et à mesure que la société québécoise

passait d'une économie industrielle à une économie de services postindustrielle et que les grandes compagnies délocalisaient leurs activités d'extraction vers de nouvelles *frontiers* – notamment des pays en voie de développement qui imposent moins de contraintes en termes de droit du travail et de règlementation environnementale. L'identité de l'Abitibi se construit selon les mêmes stéréotypes que celle de la femme : la terre est soit vierge, naturelle, intouchée, soit elle se vend pour exploitation, comme une putain, des modèles qui reposent sur des exagérations[216]. Ce changement d'orientation correspond à de nouvelles réalités en Abitibi : comment un nouveau *boom* se dessine-t-il à l'aube du XXI^{e} siècle, et quelles nouvelles problématiques apporte-t-il? Si la question du développement économique demeure, sa dynamique a changé. Il en va de même pour les besoins et les désirs des communautés locales, provoquant de nouvelles formes de discorde entre les populations locales et les formes de pouvoir (politique et économique).

Dans cette section, j'explorerai le rôle de l'évolution des attitudes culturelles concernant la préservation environnementale dans la seconde moitié du XX^{e} siècle. Même s'il est clair que les considérations environnementales intéressent Hamelin depuis ses premiers romans, dans de nombreux cas, il les représente comme intrinsèquement liées à des questions politiques : l'exploitation comme la préservation de l'environnement relèvent de choix politiques. Les implications politiques de ces circonstances changeantes sont importantes, modifiant les stéréotypes traditionnellement imposés à l'Abitibi de l'extérieur, en grande partie grâce à un changement de paradigme dans l'économie de la région. Alors qu'à l'époque représentée dans *Jeanne sur les routes,* l'Abitibi est une région perçue seulement pour ses ressources minières et

[216] Cette dichotomie est liée aux idées de crise, de nordicité et de maternité. Voir Joanie Gagné-Samuel (2013). *La vierge, la mère et la putain : persistance des archétypes féminins judéo-chrétiens dans quatre romans québécois contemporains.* Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, pp. 95-97.

forestières qui sont extraites sans égard ni pour les travailleurs ni pour la nature environnante, dans *Autour d'Éva,* la question de la préservation de la nature devient un enjeu central. J'aurai recours aux théories écocritiques, dans le but de rendre compte de ce nouvel enjeu. Il s'agira notamment d'étudier différents motifs identifiés par l'écocritique et de réfléchir à la tension entre sauvage et civilisé qui façonne une nouvelle vision de l'Abitibi. Enfin, je proposerai quelques perspectives concernant certains des principaux personnages ; ces analyses montreront que les intérêts personnels ne sont jamais très loin sous les déclarations de bonnes intentions.

2.2.1 La tranquillité abitibienne, une nouvelle ressource à exploiter

Une partie du paradigme nordique est celui d'un lieu qui reste constant, souvent figé dans le passé. Hamelin plaide en faveur de ce qui semble être un changement important dans l'économie régionale. À y regarder de plus près, il s'agit simplement d'une réorientation de l'exploitation de la région : passer d'un objectif, l'industrie minière, vers un autre, la promesse de croissance dans le secteur touristique, tout en transformant une ressource – la tranquillité naturelle de la région – en bien commercialisable.

Dans le premier chapitre, j'ai exploré comment le topos de l'Abitibi était explicitement lié à la notion de mine et de ville en plein essor. *Jeanne sur les routes* montre comment différentes communautés ont tenté de concilier les réalités changeantes des années 1960, mais la situation s'est aggravée au cours des décennies suivantes. Hamelin donne à voir une région nettement différente, qui s'est éloignée des activités minières, agricoles et forestières. Dans son roman, le Nord a un nouveau produit à exploiter : le processus consiste à tirer parti de l'éloignement de la région et de sa richesse naturelle, à la qualifier de paisible ou de calme, pour vendre ses attributs à un prix élevé à ceux qui sont extérieurs à ce territoire. Bien entendu, la

notion de tourisme spécialisé est sujette à un degré élevé de volatilité, laissant la région vulnérable au cycle de *boom and bust*, au gré des investissements étrangers.

La mention des ouvriers est rare dans le roman, comme s'il s'agissait d'un statut social appartenant au passé et qui n'a plus d'importance pour la vie économique ou politique contemporaine. Dan est originaire de la région et cherche à oublier ce passé, son enfance dans une petite maison « près la fonderie de Maldoror et de son cratère lunaire de mine de cuivre à ciel ouvert » (*AÉ,* p. 255). En fait, même parmi les personnages principaux, aucun d'entre eux n'est un travailleur au sens traditionnel du terme. Dan et Viger sont des entrepreneurs, Derome est un politicien, Éva est en congé de longue durée d'un emploi de bureau et Stan dirige un journal[217]. Rien n'empêche le centre-ville de Maldoror de continuer à offrir une gamme de services, grâce à l'activité économique générée par le lac. Bien que la majeure partie de l'Abitibi ne soit pas traditionnellement considérée comme une région de villégiature comme les autres terres des pays d'en haut (l'Outaouais, les Laurentides), c'est une région qui attire l'argent du sud du Québec comme espace de tranquillité et de retraite privilégié. C'est certainement le cas de Dan, qui oscille entre la tranquillité du Kaganoma et la vie trépidante du Plateau de Montréal, un confort que lui procure facilement son hydravion en raccourcissant significativement les distances.

La portée des projets de développement du lac n'est pas claire au départ. Hamelin construit un récit où Dan découvre inopinément le projet de Viger pendant sa routine matinale de canotage. Puisqu'un côté du lac est accessible par la route, il est aménagé avec diverses résidences, pour la plupart des chalets relativement modestes. De l'autre côté, plus de 20,000 hectares de forêt, dans lesquels il s'aventure lorsqu'il découvre un nouveau quai. Toujours

[217] À noter que le père d'Éva et le père de Jeanne sont tous deux journalistes.

attentif, l'œil du documentariste remarque l'utilisation de bois traité, d'où l'arsenic « s'échappe goutte à goutte dans son lac » (*AÉ,* pp. 34-35). Bien que la narration soit omnisciente dans le roman, il est intéressant de noter que Hamelin a ici recours au discours indirect libre pour exprimer le sentiment de propriété (*son* lac) de Dan. Cela préfigure son attitude dominatrice envers la gestion du lac et le contrôle sur le fonctionnement du groupe de résistance. Après avoir découvert un réseau de sentiers, des tas de bois d'œuvre et une grande clairière, il sait « exactement ce qu'il a sous les yeux. Un futur héliport » (*AÉ,* p. 37). Beaucoup plus tard dans le récit, le plan de Viger devient clair. Il a réussi à attirer une somme de 200 millions de dollars auprès d'investisseurs américains parce qu'il entend créer un nouveau concept de villégiature dans le style du village du Mont Tremblant – que Hamelin décrit comme étant une « horreur montagnarde » (*AÉ,* p. 228).

S'il est clair que le potentiel de développement des régions autour de Tremblant est toujours présent, il est coûteux et les terrains sont de moins en moins disponibles. De plus, la région est devenue largement urbanisée, d'autant plus que Tremblant fait désormais partie d'une entité corporative beaucoup plus grande, offrant une gamme croissante de commodités tout au long de l'année. Ce que l'Abitibi peut offrir, et plus particulièrement le Lac Kaganoma, c'est l'isolement. Le plan de Viger est astucieux. Nous sommes à l'automne 2001, juste après les attentats de New York, et les Américains recherchent à la fois liberté et sentiment de sécurité. Viger commercialise intelligemment son projet de développement, le présentant ainsi à la Société Ward : « c'est la version améliorée qu'on va leur offrir : une expérience sauvage, mais sécuritaire. Une existence tout confort dans un pays presque vierge. C'est pourquoi nous avons l'intention de conserver, en gros, le caractère naturel du site. La nature, pour nous, est un actif comme un autre. » (*AÉ,* p. 230) Cela est annoncé bien plus tôt dans le texte, lorsque Viger

souligne que la nouvelle ressource naturelle de l'Abitibi dans le contexte du déclin de ses industries primaires est simple : « on va leur vendre la paix. » (*AÉ,* p. 106)

Il est évident que Viger, malgré son désir de bâtir un immense empire personnel, préfère la tranquillité de l'Abitibi[218]. Il semble être à l'aise dans la cabane de chasse et évite le manoir qu'il possède à Westmount (*AÉ,* pp. 390 et 308). Néanmoins, le développement du lac constitue une menace écologique sérieuse à court terme, et une fois le développement commencé, il peut parfois être impossible à contenir. Hamelin fournit une longue description de l'opulence de Tremblant comme un récit édifiant, démontrant le potentiel d'un développement incontrôlé en Abitibi. Un important récit organisationnel est déployé ici, valorisant le risque et, par conséquent, récompensant l'investissement financier. Dans un marché libre, il est logique et juste que quiconque ait la capacité opérationnelle de se lancer en affaires le fasse. Dans un contexte néolibéral, le gouvernement réduirait même les contraintes en permettant aux entreprises d'externaliser les coûts environnementaux, en allégeant ou en supprimant les formalités administratives, les consultations publiques et autres processus. Cela contraste fortement avec les perspectives de la population locale qui, dans l'ensemble, considère le lac et la forêt comme un bien public dont les membres de la communauté devraient pouvoir jouir. Compte tenu des relations entre les gouvernements fédéral, provincial et la communauté, la protection accordée aux cours d'eau et aux forêts constitue un concept fondamental et inaliénable qui assure aux citoyens un usage partagé de la ressource, garanti à perpétuité. Cette mentalité de gestion publique ne peut par définition succomber au développement, de peur de créer un précédent[219].

[218] La postérité semble importer plus à Viger que la fonction ; même la tour massive qu'il souhaite construire ne lui est utile que dans la mesure où il peut la voir et non s'en servir. Voir *AÉ,* p. 135.

[219] L'importance de la valeur collective d'une ressource naturelle comme un lac ou une forêt est essentielle pour résister aux efforts visant à la privatiser. Cela est considéré dans le processus qui s'est produit en Grande-Bretagne au XVII^{e} siècle, connu sous le nom d'*Enclosure*. À bien des égards, cela est considéré comme la genèse des idées autour des droits de propriété privée en Angleterre. D'ailleurs, cet exemple est fréquemment invoqué dans le

Bien qu'il s'agisse en grande partie de l'histoire d'un lac et d'une forêt, Hamelin propose un aperçu détaillé des mécanismes de la prochaine vague de développement économique dans le Nord, une vague qui prévoit des profits massifs à tirer de la transformation du paysage naturel pour faciliter le tourisme à grande échelle. Ce n'est donc pas seulement l'histoire du Kaganoma, mais celle de nombreuses régions vierges partout au Québec et au Canada.

2.2.2 Pour une lecture écocritique de l'Abitibi

Au cours du XX^{e} siècle, une nouvelle prise de conscience a remis en cause notre rapport avec la dégradation de l'environnement, tout comme la perception de la nature comme un réservoir de ressources apparemment inépuisables. Selon Geneviève Sicotte, le pouvoir politique se présente où le social et l'économique deviennent « une seule et même entité[220] ». Le concept même d'extraction des richesses minérales de la terre s'est ainsi fortement politisé depuis le milieu du XX^{e} siècle. Il importe alors d'analyser la manière dont les récits de destruction de l'environnement se manifestent dans les discours contemporains sur le développement du Nord. Dans *Autour d'Éva*, la question de la transformation du milieu naturel ne nécessite pas d'industrie lourde ni même une destruction écologique immédiate. Au contraire, la question même de l'interaction homme-environnement est elle-même écocritique.

L'une des autrices scientifiques pionnières de cette tendance est Rachel Carson, qui publie *Silent Spring* en 1962. Cette scientifique critique l'utilisation massive des pesticides synthétiques, documentant les impacts négatifs des produits industriels sur l'environnement,

langage du néolibéralisme. Voir Patrick Brantlinger (2018). *Barbed Wire: Capitalism and the Enclosure of the Commons.* Abingdon: Routledge.

[220] Geneviève Sicotte (2013). *Fiction et économie*. Québec : Les presses de l'Université Laval, p. 3.

notamment que « la pollution est en grande partie irrécupérable[221] ». L'intérêt accru pour l'environnement naturel et les impacts des activités humaines a conduit à de nouvelles études scientifiques, mais a également contribué au développement de nouvelles approches théoriques, telles que l'écocritique[222]. Si les travaux du Québécois Paul Dansereau ont aujourd'hui sombré dans l'oubli, un champ d'étude dynamique puise ses racines dans ses intuitions et réflexions, notamment le concept d'*inscape* qui a grandement influencé les topoï imagés de l'Abitibi :

> Cette projection intime, on peut l'appeler "inscape" [...] une filtration vers l'intérieur, de la nature à l'homme, cette montée du subconscient au conscient et de la perception à l'intention et à l'implantation, c'est justement ce qui arrive aussi à l'agriculteur, au forestier, à l'ingénieur, au planificateur. Le cheminement de l'impression sensorielle à l'intervention matérielle est bordé par une imagerie qui fait de l'inscape un modèle pour le remaniement du paysage[223].

Dansereau a indiqué dans ses conférences Massey de CBC en 1972 que le concept de l'*inscape* permet de rassembler les connaissances accumulées des scientifiques et de les diffuser dans le discours social. Au fil du temps, cette préoccupation scientifique et éthique est apparue dans des œuvres de fiction, et les critiques littéraires ont cherché à nommer et à théoriser le phénomène[224]. Dans les années 1990, l'écocritique, en tant qu'approche littéraire souvent apparentée aux études culturelles, permet de voir comment ces discours environnementaux s'incarnent dans les textes et affectent leur poétique et leur narration.

Cheryll Glotfelty décrit ainsi l'écocritique :

> L'écocritique prend pour sujet l'interconnexion entre la nature et la culture, en particulier les artefacts culturels linguistiques et littéraires. En tant que posture critique, elle a un pied dans la littérature et l'autre dans le réel ; en tant que discours théorique, elle négocie entre l'humain et le non-humain[225].

---

[221] Je traduis : "pollution is for the most part irrecoverable". Voir Rachel Carson, *Silent Spring*, Boston: Houghton Mifflin, 2002 (1962), p. 6.

[222] Zev Naveh (2013). *Landscape Ecology: Theory and Application*, New York: Springer, pp. 7-8.

[223] Pierre Dansereau (1973). *La terre des hommes et le paysage intérieur*, Montréal: Leméac, p. 9.

[224] Richard Kerridge (2002). "Narratives of Resignation: Environmentalism in Recent Fiction", dans *The Environmental Tradition in English Literature*. John Parham (dir.). Farnham: Ashgate, pp. 90-92

[225] Je traduis : "Ecocriticism takes as its subject the interconnection between nature and culture, specifically the cultural artifacts of language and literature […] it has one foot in literature and the other one on land ; as a

De son côté, la professeure littéraire Verena Andermatt Conley conçoit l'environnementalisme comme fondamentalement différent parce qu'il se construit comme un ensemble de rapports et d'interactions plutôt que comme une entité individuelle et isolée[226]. Dans les années 1990, alors que le mouvement écocritique prenait forme, les critiques ont tenté de mettre l'accent sur les personnages non humains dans les œuvres littéraires : le paysage, la faune ou la flore. L'écocritique québécoise Stéphanie Posthumus l'appelle une perspective politique qui décentre l'être humain[227]. Martin Ryle commente le fait que le concept porte simultanément plusieurs significations car « nous sommes tous pris, de manière différente, dans l'économie et la culture mondiales du présent[228]».

Le champ de l'écocritique s'est élargi, par la suite, avec des contributions interdisciplinaires. En 1996, Lawrence Buell a établi quatre critères qui font d'une œuvre littéraire un texte à valeur écocritique dans son ouvrage fondateur *The Environmental Imagination*. Il soutient, premièrement, que « l'environnement non-humain est présent non seulement comme cadre mais comme présence qui suggère que l'histoire humaine fait partie intégrante de l'histoire naturelle[229] ». Du point de vue de l'intrigue, « l'intérêt humain n'est pas considéré comme le seul intérêt légitime » et « la responsabilité de l'homme envers l'environnement fait partie de l'orientation éthique du texte »[230]. Enfin, le texte doit promouvoir

---

theoretical discourse, it negotiates between the human and the non-human". Voir Cheryll Glotfelty (1996). *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*. Athens: University of Georgia, p. XIX.

[226] Verena Andermatt Conley (1993). "Eco-Subjects", in *Rethinking Technologies*, Peter Conley et Verena Andermatt Conley (dir.), Minneapolis, Minnesota University Press, p. 77-91.

[227] Stéphanie Posthumus (2014). « Écocritique et "ecocriticism". Repenser le personnage écologique », *La pensée écologique et l'espace littéraire*. Article d'un cahier Figura. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. http://oic.uqam.ca/fr janvier 2022. D'abord paru dans David, Sylvain et Mirella Vadean (dir.). 2014. Montréal, Université du Québec à Montréal : Figura, le Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire 36, p. 16.

[228] Je traduis : "we are all differentially caught up in the global economy and culture of the present". Voir Martin Ryle (2002). "After Organic Community". *The Environmental Tradition in English Literature*. John Parham (dir.). Farnham: Ashgate, p. 19.

[229] Lawrence Buell (1996). *The Environmental Imagination*, Boston: Harvard, p. 7.

[230] Buell, p. 7.

au moins de façon implicite une « conception de l'environnement comme processus plutôt que comme constante[231] ». Ces critères de Buell établissent que, dans le cadre d'un roman, les personnages humains devraient faire partie intégrante de leur environnement naturel et être conscients de sa complexité. La dimension narrative du roman permet en outre de montrer que leurs choix et leurs actions peuvent avoir des conséquences à long terme.

La majorité des critères de Buell sont satisfaits dans *Autour d'Éva.* Les brèves ruptures narratives présentent, dans la plupart des cas, des instantanés de la nature co-existant indépendamment d'un regard ou d'interaction humaine. Hamelin décrit ainsi successivement, dans de brefs chapitres en italiques, un cougar (*AÉ,* p. 13), un loup (*AÉ,* p. 61-63), des rapaces (*AÉ,* p.193-195), deux jeunes lynx (*AÉ,* p. 267-269) et un tétras (*AÉ,* p. 411-412). Ces animaux sont représentés comme fondamentalement souverains et auto-suffisants, indépendamment du regard ou du ressenti humains. Hamelin décrit le parcours d'un alevin femelle qui « s'est ensuite dépêchée de cannibaliser un géniteur désavantagé du point de vue de la taille, l'alevin, alimenté au début par sa vésicule vitelline – un sac nourricier transparent –, est appelé à devenir un prédateur d'une aveugle férocité » (*AÉ,* p. 111).

Hormis ces représentations, il semblerait souvent que les humains tentent de vivre sans égard pour la nature. Ainsi, la protection de l'environnement est bien présente dans le roman, ce qui n'empêche pas par ailleurs la mise en évidence des contradictions ou du ridicule de certains des environnementalistes. Le personnage de Dan se présente ainsi à première vue comme un ardent défenseur et sauveur de la cause environnementale, mais lorsqu'il rencontre un ours, il n'hésite pas à l'abattre (*AÉ,* pp. 341-43). Alors que l'apparition de la nature dans les espaces

[231] Buell, p. 7

humains est souvent considérée comme profondément envahissante, la présence des humains sur le territoire sauvage n'est généralement pas considérée comme une action offensive.

Selon Pierre Schoentjes, plusieurs considérations axiomatiques sont également à appliquer. Il rappelle le phénomène des *realia*, des « réalités particulières » qui renvoient « le lecteur à une expérience concrète, ici à celle de la nature[232] ». Cela produit un effet d'immédiateté et d'immersion. Par ailleurs, Schoentjes propose que de nombreux textes à teneur environnementale sont travaillés par différentes tensions. La première est celle de la sauvagerie (*wilderness*) contre la civilisation. Cela se manifeste de manière significative dans le roman par la représentation de l'écosystème du Kaganoma. Ce milieu est décrit de façon à souligner sa dimension sauvage. Au contraire, il semblerait que Hamelin tende plutôt à présenter les éléments de civilisation comme fragiles, temporaires et superficiels. Le meilleur exemple en est qu'à la fin du récit, le mégaprojet raté est simplement récupéré par le milieu naturel : « L'aire dégagée à la tronçonneuse pour accueillir un héliport fut bientôt envahie par les framboisiers et autres broussailles » (*AÉ,* p. 403).

La deuxième tension tourne autour de l'usage esthétique ou utilitaire de la nature. Cela se résume directement dans le conflit entre les membres d'Autour et les promoteurs du mégaprojet. Un lac tel que le Kaganoma est-il une fin en soi ou peut-il – devrait-il? – être mis en valeur pour servir le développement économique de ses environs ? Et quel en serait alors le prix (économique, communautaire, écologique et esthétique) ?

La dernière considération implique la question de l'ordre et du chaos. À l'échelle la plus large, cela est bien résumé par les passages en italique dans le roman qui mettent l'accent sur la faune. Ceux-ci donnent à voir un ordre naturel qui est constant depuis une longue durée

[232] Schoentjes, p. 39.

indéterminée. Les humains empiètent sur ce grand ordre des choses de diverses manières, le perturbant ou imposant le leur. Un bon exemple est le cas de Grand-Duc, le chien d'Éva, que Hamelin qualifie d'« entre chien et loup », interrompant la longue chaîne de conquêtes prédatrices comme une espèce presque envahissante (*AÉ,* p. 112).

Allant plus loin, les critères suggérés par Élise Lepage et Julien Defraeye nous permettent d'avoir une approche plus large de la manière dont les questions d'écopoétique sont insufflées dans une œuvre[233]. Deux considérations importantes qu'ils avancent sont les questions de temporalité et de perspective narrative[234]. Ce sont des éléments essentiels de l'histoire car ils relient la question de la domination et des cycles de croissance à l'histoire. Hamelin propose la chronique de la résistance contre l'aménagement du lac pendant environ un an avec une grande attention portée à la trame de fond apparemment nécessaire. Ceci est ensuite raconté de manière omnisciente, offrant une pluralité de perspectives sur une question plus large. De cette façon, il peut avoir recours à la fois aux prolepses et aux analepses, permettant au lecteur de vivre ce moment critique de la même manière qu'un chercheur ou un journaliste pourrait y avoir accès, demandant si par ailleurs l'œuvre doit sortir de l'anthropocentrisme. En incluant notamment autant d'animaux dans le texte, Hamelin démontre que les luttes des habitants de Maldoror ne sont qu'une partie du casse-tête lorsqu'il s'agit de la question de la protection de l'environnement. Ces créatures sont cependant plutôt impuissantes et sont enfermées dans leurs propres limites sauvages, incapables de résister. Cela est également lié à la question de l'héroïsme : dans le cas d*'Autour d'Éva*, il ne semble pas qu'une seule personne puisse être héroïque, car c'est la rencontre de divers intérêts similaires qui peut provoquer un changement.

[233]Les similitudes entre l'écocritique et l'écopoétique sont nombreuses. Voir Julien Defraeye et Élise Lepage (2019). « Présentation. », *Études littéraires*, 48(3), pp. 7–18. https://doi.org/10.7202/1061856ar

[234] Lepage et Defraeye, p. 3.

Cela finit par s'effondrer à cause du leadership oppressif de Dan. Éva écrit à son sujet dans sa tribune : « Mais la vérité, c'est que sa pensée est brouillonne, que sa mauvaise foi et son manque de rigueur crèvent les oreilles et les yeux » après que Dan a imposé un ordre rigide au groupe qui l'a empêché d'avoir un fonctionnement démocratique organique (*AÉ,* p. 375).

Enfin, je soulignerais que le mouvement écocritique est relativement diversifié, mais que les contextes canadien et québécois sont bien distincts. L'écrivaine montréalaise Mariève Isabel identifie la troisième vague d'écocritique au Québec comme centrée sur le concept d'écriture de la nature ou d'écrinature. Sans surprise, la tradition de l'écriture de la nature tend à mettre en évidence le contraste entre la nature sauvage et le milieu urbain[235]. Ainsi, les romans qui font entendre une rhétorique environnementaliste plus affirmée ont tendance à montrer au lecteur la région à travers le regard d'un citadin, exagérant ce contraste déterminant. La représentation du monde naturel par Hamelin dans *Autour d'Éva*, et celle de ses ramifications politiques inévitables, correspond bien à plusieurs axes essentiels de la tradition écocritique de la littérature occidentale, et particulièrement québécoise.

2.2.3 La nature, objet de perceptions divergentes

L'une des façons dont Hamelin démontre l'importance de l'environnement naturel est de positionner ses personnages en fonction de leurs rapports à la nature. De manière cruciale, la notion même de nature est réduite au lac Kaganoma, à la forêt et à la faune environnantes[236]. Dans le texte, certains des personnages principaux sont des indicateurs de la manière dont on

[235] Mariève Isabel (2015). « L'écocritique québécoise et franco-canadienne : une communauté à batir ». *The Goose.* Vol 14(1), p. 5.

[236] Toute autre mention d'environnements naturels dans le texte est accompagnée de descriptions détaillées de la manière dont le paysage a été transformé pour l'usage humain. Un bon exemple en est le cas mentionné plus haut de Tremblant, mais les Cantons-de-l'Est font également leur apparition : « partout, des implantations humaines, des signes d'occupation du sol ». Voir *AÉ,* p. 232.

peut considérer l'environnement en tant que concept. Hamelin propose des personnages aux motivations profondément différentes. Dans cette section, j'explorerai comment trois personnages conjuguent leur souci pour la préservation environnementale avec leurs intérêts personnels et comment ces préoccupations reflètent en fin de compte des conceptions plus larges de l'environnement naturel.

La question du regard est importante à bien des égards dans le roman, mais qui observe est une question ayant une fonction narrative importante et qui a de nombreuses implications liées au pouvoir. Jean Paris associe le regard « au principe de la puissance », renforçant l'importance de cet élément littéraire[237]. Chez Hamelin, il existe une longue tradition de valorisation de cette importance de la perspective. Selon Benny Vigneault, il place la question du regard « au centre » du propos dans *Sauvages* (2006), un phénomène qui est évidemment devenu partie intégrante de son style avec l'intervention répétée de Samuel Nihilo dans ses romans, dont *Autour d'Éva*[238]. Desrochers écrit au sujet de la représentation de la faune et de la flore qu'elle « coïncide avec le destin du sujet romanesque et le contexte dans lequel il baigne. La nature incarne ici le miroir des rapports de force qui se jouent à l'échelle humaine[239]». De plus, l'existence même de la nature, selon Desrochers, crée « une prise de conscience » qui le pousse à agir[240].

Naturellement, la question du point de vue peut être bidirectionnelle. S'il est vrai que celui qui observe est au cœur du sens d'un texte, l'importance de celui qui est observé ne peut être négligée. Dans la dynamique observateur/observé, il est clair que le pouvoir vient du sujet et

[237] Jean Paris (1965). *L'espace et le regard*. Paris : Le Seuil, pp. 31-32.
[238] Benny Vigneault (2006). « Louis Hamelin. Chronique des gens ordinaires ». *Les libraires*, 16 février 2006, [en ligne] : https://revue.leslibraires.ca/entrevues/litterature-quebecoise/louis-hamelin-chronique-des-gens-ordinaires (consulté le 24 septembre 2023).
[239] Desrochers, p. 352.
[240] Desrochers, p. 356.

non de l'objet. Cela place la flore et la faune de l'Abitibi dans une position inférieure dans le texte. Même si au début le roman suit le point de vue d'Éva, il est clair qu'elle est aussi objet d'observation, notamment par Dubois : « Quand [Dan] lève les yeux de son portable et voit sa nouvelle conquête étendue nue sur les planches chaudes du quai au retour d'un crawl d'un kilomètre, il ne résiste pas toujours à l'envie d'aller la déranger » (*AÉ,* p. 97). Ici, la dynamique du regard que Dubois pose sur Éva est très proche de celle entre un prédateur et sa proie.

Le texte se concentre sur trois perspectives différentes selon lesquelles la nature est perçue : comme expérience sensorielle, comme marchandise à développer ou comme paradis à contrôler. Ces trois conceptions, chacune attachée à un personnage (respectivement : Éva, Viger et Dan) symbolisent et synthétisent des interprétations plus larges et plus complexes qui sont en tension dans les discours concernant l'environnement naturel.

Du regard citadin à l'éveil sensoriel d'Éva

Pour Éva, le fait d'avoir été absente de la région est important pour de nombreuses raisons, notamment parce que cela lui permet de voir à quel point sa région natale est en état de stagnation. Depuis quinze ans qu'elle est partie, peu de choses ont changé. Il semble y avoir un manque d'opportunités. Julien Defraeye commente que le personnage d'Éva est une « incarnation de la ville », et qu'en ce sens, Éva symbolise « l'inadéquation d'une modernité citadine exportée dans les espaces périphériques du Québec[241] ». Elle observe les conditions régionales : « L'or vole bas, toute la région en arrache. Ça consomme sur le pilote automatique. Dans cette ancienne ville-champignon convertie à l'économie de services, vivre dans le rouge

[241] Julien Defraeye (2021). « "C'est un joli mot, barricade" : quel(le) protagoniste pour la littérature d'écologie militante ? », dans *Fabula-LhT,* 27, « Ecopoétique pour des temps extrêmes », dir. Jean-Christophe Cavallin et Alain Romestaing, URL : http://www.fabula.org/lht/27/defraye.html, page consultée le 24 septembre 2023. DOI : 10.58282/lht.2885, § 4.

relève du devoir civique. » (*AÉ,* p. 19) Cela se reflète également dans l'état modeste et vieillissant de la maison de son père au bord du lac : « Voici le chalet en déclin gris-bleu, avec sa cheminée ronde en tôle coiffée d'un petit chapeau, son toit de bardeaux goudronnés. » (*AÉ,* p. 15)

Les marques humaines sur le paysage sont révélatrices d'un manque d'investissement, de maigres opportunités ou de fortunes changeantes. Mais Éva remarque aussi les contraintes naturelles : « Au-dessus de leurs têtes, les arbres s'élèvent rarement à plus de dix mètres. Sol pauvre, climat sec, saison de croissance écourtée » (*AÉ,* p. 38). C'est un endroit d'une extrême beauté et les descriptions luxuriantes du lac, de la forêt et du ciel révèlent son appréciation pour ces éléments, mais même avec son niveau d'enthousiasme ou d'intérêt pour le Nord sauvage, le fait que la région ne semble avoir aucun avenir est une question qui revient sans cesse à son esprit. En fait, la première affliction qu'elle ressent est l'ennui : « Il lui faut exactement huit jours pour commencer à s'ennuyer. » (*AÉ,* p. 42). C'est à ce moment qu'elle prend connaissance du mégaprojet, et la cause d'Autour devient une motivation et un engagement qui donnent sens à sa présence au Kaganoma.

Il est clair que la question sensorielle est parmi les considérations les plus importantes pour son intérêt pour la défense de l'environnement nordique. Son intérêt pour le contact physique avec le monde qui l'entoure a une signification profonde pour elle. Hamelin décrit ainsi sa relation avec le lac : « Pendant sa période montréalaise, elle a fréquenté une piscine. Mais entre faire des longueurs dans une tiède potion chlorée à l'intérieur d'un bâtiment bétonné et chauffé et ce qu'elle expérimente maintenant, il y a autant de différence qu'entre une caresse et une gifle. » (*AÉ,* p. 42) Il s'agit d'une comparaison très directe entre l'ancienne vie d'Éva en ville et son éveil en arrivant au Kaganoma. Éva renaît à ses sens et à ses capacités physiques

(marche, vélo, natation). Cette région lui fournit une expérience sensorielle beaucoup plus riche que la ville.

Sans aucun doute, l'intérêt d'Éva pour le paysage sauvage est une pure forme de préoccupation pour la conservation de l'environnement au sens large. Elle se trouve « au milieu d'une lutte à la fois symbolique et concrète », selon Defraeye[242]. Elle ne s'inquiète pas des considérations économiques, que ce soit pour elle-même ou pour la communauté, mais est plutôt motivée par la volonté d'empêcher la marchandisation du lac et de la forêt auxquels elle est attachée depuis son enfance. Au-delà de cet attachement personnel, elle est sensible à la façon dont ces transformations majeures affecteraient l'écosystème local.

Un espace à développer : le boom prospectif chez Viger

La question du développement du tourisme peut être envisagée de deux manières paradoxales. Viger considère que le lac est déjà développé, étant donné que la rive est du lac compte des centaines d'habitants. Selon lui, le développement peut être progressif : il repose sur des opportunités qui sont autant de possibilités d'investissements profitables. Par exemple, lorsqu'il présente son idée lors du forum public, il avance les arguments typiques que l'on peut attendre d'un homme d'affaires : il promet ainsi « un peu des retombées d'un investissement de 200 millions de dollars américains dans une économie qui en arrache » (*AÉ,* p. 105).

Viger voit ainsi le paysage comme un réservoir d'opportunités, une espérance de rédemption pour la région. La promesse du lac Kaganoma est pour lui une évidence : « le lac brille comme du minerai » (*AÉ,* p. 82), ce qui renforce l'idée selon laquelle saisir les opportunités économiques produit des conditions favorables de renaissance. Il considère la région comme démunie et pense qu'il est donc primordial de la mettre en valeur aux yeux des

[242] Defraeye, § 6.

investisseurs. Alors que quiconque peut apprécier le silence, Viger perçoit là aussi le silence comme une ressource dont la région pourrait tirer parti : « le silence était une richesse naturelle » (*AÉ,* p. 76). Cela déclenche pour lui un investissement dans le potentiel de croissance. Après tout, la situation économique en Abitibi a fait chuter la valeur des terrains. En d'autres termes, il existe des conditions favorables pour inverser la trajectoire économique, en créant un *boom* qui exploiterait un regain d'intérêt pour la nature. En conséquence, Viger démontre que la nature existe expressément pour être utilisée à des fins humaines, car selon lui, la nature en elle-même est tout simplement improductive.

Viger croit en la domination du monde naturel par les humains et, par conséquent, que l'innovation garantira que « la planète va pas être détruite » (*AÉ,* p. 314). Dans le même esprit, il considère que les types de ressources dont les humains ont besoin sont illimités, en grande partie grâce à l'ingéniosité de personnes comme lui, avec une capacité infinie à trouver de nouvelles solutions. Quoi qu'il en soit, l'aménagement, à ses yeux, d'une petite partie de la forêt abitibienne ne constitue aucunement une menace pour l'environnement. En visionnaire, il anticipe ce qu'il imagine être les prochaines attentes des touristes américains concernant les loisirs et caractérise ainsi le Kaganoma comme « la tendance d'après-demain » (*AÉ,* p. 106).

Le contrôle de l'accès : le kaléidoscope des militants d'Autour

En revanche, les principes directeurs d'Autour ne reposent pas seulement sur la résistance, mais aussi sur l'idée de préserver l'état vierge de la forêt. Il n'est pas question dans leur esprit que le lac et la région soient développés. Au lieu de cela, ils ont compartimenté la forêt et les étendues à l'ouest du lac, les qualifiant de sauvages et ne devant pas être dérangées. L'une des façons dont les tensions entre ces visions du développement peuvent être résumées est la phrase concise de Dan au cours du même débat, où il affirme ceci : « La construction, c'est temporaire. La

destruction, c'est pour toujours. » (*AÉ,* p. 105) De manière critique, ce passage dénonce que la différence entre la construction et la destruction n'est en réalité qu'une question de perspective : ce que Viger nomme « construction », Dan le nomme « destruction ».

Dan est un personnage très dogmatique dans sa défense d'une ressource qu'il souhaite contrôler, mais il parvient à fédérer autour de lui un assez large groupe qui s'engage pour protéger le lac contre le projet de Viger : le groupe justement nommé « Autour ». Les autres membres du comité d'Autour représentent un éventail de divers stéréotypes courants liés au mouvement écologique. Ensemble, ils exemplifient les différentes postures au sein des mouvements environnementaux. Si toutes et tous semblent partager le même objectif, leurs valeurs et les moyens qu'ils mettent en œuvre pour les protéger sont parfois très disparates, voire presque opposés. Il existe des perspectives assez radicales, comme celles d'Aubert Cousture, une personnalité locavore et hors réseau intéressée par la promotion d'un mode de vie à faible impact. Il est représentatif d'un pedigree de pureté idéologique, considérant la question de la défense environnementale d'un point de vue très direct. Ses pratiques le marginalisent même au sein d'un comité censé appuyer des valeurs semblables, l'un des autres membres le décrivant comme « un peu fondamentaliste » (*AÉ,* p. 287). Ses positions et son activisme prononcés le mettent finalement en conflit direct avec Dan, entraînant son expulsion du CA.

Il partage certaines similitudes avec Dave Bordeleau, un écologiste et ingénieur qui s'intéresse à la protection des oiseaux locaux. Ce dernier a un historique d'implication dans la défense de l'environnement et est un « vétéran de toutes les luttes locales » (*AÉ,* p. 248). L'aspect du contrôle transparaît dans son travail contre les coupes à blanc, la défense des zones humides et les projets miniers. Sam Nihilo est lui-même un ermite, donc très concentré sur la dimension locale de ses actions. Bien que ce personnage ne soit pas très développé, il semblerait

que son intérêt réside dans le maintien d'un environnement d'une tranquillité extrême, garante de l'isolement qu'il recherche. Cela contraste avec les préoccupations plus politiques d'autres membres, notamment Phil Baron, décrit comme « fuck-le-system », et Jean-Luc Monarque, qui est un activiste professionnel, associé à des mouvements qui dépassent la protection de l'environnement (*AÉ,* p. 74 et 350).

Dans l'ensemble, Hamelin rend ces personnages plus caricaturaux que les personnages principaux – entre autres raisons car ils sont moins présents dans le récit. Bien qu'ils forment une association, ils constituent avant tout un collectif d'individus. Il ne faut pas oublier que ce sont tous des hommes de race, de classe et de culture similaires qui reflètent des enjeux plutôt individuels. Il est quelque peu difficile d'analyser la diversité des genres parmi ceux qui souhaitent aider à la direction du groupe en raison de la domination de Dan. Éva se trouve dans une position très subordonnée. Manon joue le rôle de secrétaire et n'est pas autorisée à prendre des décisions opérationnelles, alors même qu'elle est dans les faits la fondatrice d'Autour. D'autres tentatives de femmes pour rejoindre la cause sont entravées par Dan lorsqu'il se rend compte qu'il ne peut pas les contrôler[243]. Ces blocs fonctionnent néanmoins, comme un simulacre d'un ensemble de diverses factions écologistes qui, dans de nombreux cas, ne parviennent pas à se rassembler en raison de considérations pratiques ou idéologiques.

2.2.4 Désanthropocentrer le récit

L'une des façons dont Hamelin parvient à inscrire l'importance du monde naturel est de jouer avec les attentes du lecteur. Les perspectives anthropocentriques habituelles qu'on pourrait s'attendre à rencontrer dans un roman sont bouleversées par l'inclusion de segments en italiques

[243] L'exemple le plus clair est lorsque Dan exclut Sylvie, technicienne du ministère de la Faune. Voir *AÉ,* p. 77.

qui sont autonomes du récit principal. Apparaissant au début de chaque chapitre, ces segments recentrent la perspective sur les animaux dans les airs, le long des rives ou dans les eaux du lac Kaganoma[244]. Dans les rares cas où les humains sont présents, ils sont caractérisés par leurs réactions contre nature. Par exemple, un braconnier vante ses exploits au bar et « ne voit rien de criminel dans le fait de poser des pièges à patte et de les visiter sept jours plus tard » (*AÉ,* p. 269). Ce passage démontre la piètre éthique de certains chasseurs qui ne tiennent pas compte de la souffrance animale.

Écrire sur la nature dans le contexte du roman contemporain, c'est autant la placer dans la structure narrative que créer des relations entre les idées. Dans *Autour d'Éva*, Hamelin accomplit la double tâche de placer les humains dans les récits animaliers, puis les animaux sauvages dans le drame de l'humanité. Le franchissement des frontières et la manière dont les deux côtés sont imbriqués, suggèrent l'importance de la coexistence. Dans le roman, cela est rarement harmonieux, et l'intrusion des humains dans le sauvage entraîne un carnage, tout autant que l'incursion des animaux dans le domaine humain. Ceci est facilement démontré par Dan qui se fait passer aux yeux de tous comme un environnementaliste respecté, censé être en harmonie avec le monde naturel. Lorsqu'il rencontre volontairement ou par hasard des animaux sauvages, il tente de les tuer, mais ses habiletés à la chasse sont plutôt limitées : Éva surveille sa proie, un « oiseau qui s'éloigne en marchant avec une aile à moitié arrachée traînant derrière lui » (*AÉ,* p. 220). Il finit par tuer une perdrix, après plusieurs essais et des efforts considérables, dérangeant de nombreux autres animaux[245]. Plus tard dans le texte, il tombe sur un ours dans sa chaumière, il

[244] Les humains sont très en arrière-plan, bouleversant littéralement la structure qui apparaît ailleurs dans le texte où les animaux apparaissent constamment dans les récits humains.

[245] Dan se considère supérieur aux autres chasseurs. Selon ses propres mots : « je donne sa chance à une cible intelligente, eux voient une poule stupide ». Voir *AÉ*, p. 220.

lui tire trois balles dans la poitrine et « il prie le dieu sanglant des bois que la bête crève au plus vite » après que l'ours s'enfuit dans les bois (*AÉ,* p. 318).

Ces deux anecdotes démontrent comment la relation entre prédateur et proie est mise en récit. En tant que documentariste, Dan ne peut ignorer que cette relation est au cœur de bien des réflexions concernant la narration documentaire. Cela trouve ses racines dans une réflexion millénaire sur les animaux. L'historienne Diane Leblond caractérise le passage d'une compréhension classique où l'animal est conçu et représenté comme une forme d'altérité à une nouvelle compréhension basée sur le visuel : « ils voient comme nous et nous regardent[246] ». L'utilisation du langage visuel peut se prêter naturellement au genre documentaire, mais elle peut bien sûr être efficacement transposée dans le domaine littéraire car, après tout, la narration repose largement sur le point de vue, le regard porté. Comme le note Jan-Christopher Horak, ces représentations visuelles ne sont pas en fait interprétées comme telles, mais semblent plutôt réelles au public. Cela laisse l'impression qu'on consomme visuellement une manifestation de « vérité » objective, quoique les images du documentaire soient racontées, montées, scénarisées[247]. Horak compare les représentations contemporaines de la nature dans le documentaire à la télé-réalité, une manière « d'entrer dans un monde », celui de la nature, par un accès privilégié[248]. Il faut compter, plus largement, avec « l'impossibilité logique » du médium, selon John Ellis, de répondre effectivement à la préoccupation majeure du regard humain[249]. La plupart des chercheurs qui se concentrent sur cette question cruciale l'abordent dans une

[246] Je traduis : "they see like us, and look at us". Voir Diane Leblond (2020). "Ways of Seeing Animals". *French Journal of Media Studies.* Vol 8(1). https://doi.org/10.4000/inmedia.1957 para. 1

[247] Jan-Christopher Horak (2006). "Wildlife Documentaries: From classical forms to reality TV", *Film History International Journal* 18(4), p. 459.

[248] Je traduis : "of entering into a world". Voir Horak, p. 459.

[249] John Ellis (2005). "Documentary and Truth on Television: The Crisis of 1999," *New Challenges for Documentary*. Ed. John Corner and Alan Rosenthal. Manchester: Manchester UP, p. 342.

perspective similaire, liant une grande partie de la question à l'anthropocentrisme. Il n'y a pas d'œil objectif; il est plutôt important de noter « ce que n'importe quel objectif laisse à l'imagination[250] ».

Chez Hamelin, l'équivalent de la caméra, soit le regard du narrateur omniscient, est placé à de nombreux endroits. Il est difficile de lire les nombreux segments en italiques comme n'appartenant pas au genre du documentaire sur la nature. La focalisation concerne souvent un ou plusieurs animaux en interaction les uns avec les autres. Comme le documentaire sur la nature, il donne l'impression que ce qui est sur le point de se produire est authentique, comme s'il existait simplement, sans aucune médiation. Prenons par exemple le premier extrait de ce type, qui suit un couguar mâle qui cherche à s'accoupler :

> Le couguar, un jeune mâle de quatre-vingt-quinze kilos faisant deux mètres et demi des moustaches au bout de la queue, descend le flanc moussu d'une étroite vallée recouverte d'un ancien brûlis, là où sa route, soudain, vient croiser l'effluve qui serpente tel un fin tentacule entre les troncs des pins au-dessus de la bruyère et de l'humus jonchés d'aiguilles roussies, et il s'arrête net. Foudroyé par l'odeur de la femelle. (*AÉ*, p. 13)

Ce style narratif regorgeant de détails précis est commun à tous les extraits en italiques situés au début des chapitres. Dans certains cas, les humains s'aventurent dans cet univers et sont traités avec le même détachement. L'un des membres d'Autour, Samuel Nihilo, rencontre un lynx qui chasse un oiseau de la même manière que de nombreuses autres créatures (une longue liste de six rencontres prédatrices), suggérant qu'un humain existe dans ce même paradigme. Plus tard, il s'interroge quant à savoir « pourquoi sa sympathie naturelle va au prédateur plutôt qu'à la proie » (*AÉ,* pp. 194-95).

Fait intéressant, Nihilo joue un double rôle critique dans cette scène. Premièrement, il apporte le bagage d'un personnage qui existe plus largement dans l'univers fictionnel de

[250] Je traduis : "what any lens leaves to the imagination". Voir Leblond, para 33.

Hamelin comme un simulacre de lui-même[251]. Cet observateur curieux est essentiel à l'identité du personnage. De plus, Nihilo vit une épiphanie liée à l'observation de certains phénomènes naturels. Julien Desrochers qualifie ces expériences d'écoépiphanie, avec leurs « soudaines manifestations spirituelles[252] ». Desrochers considère qu'il s'agit d'un « en dehors du pouvoir », ce qui ajoute plus de signification à l'idée selon laquelle Hamelin souhaite commenter les déséquilibres de pouvoir qui existent dans un environnement frontalier comme l'Abitibi[253].

L'une des manières les plus fondamentales dont les récits se déroulent dans ces segments en italiques concerne explicitement la relation entre prédateur et proie dans l'environnement naturel du bouclier canadien. Lorsque la focalisation se porte sur le prédateur, comme on l'observe plus souvent chez Hamelin, le lecteur reçoit un récit de chasse qui aboutit régulièrement au succès des prédateurs. Un de ces extraits se conclut ainsi :

> C'est une journée du Kaganoma. Cinq passages de témoin énergétiques. Cinq actes de prédation dont l'enchaînement aussi implacable que parfaitement aléatoire se trouve à communiquer, sur le grand tableau du vivant, les six classes taxonomiques qui dominent la planète. (*AÉ*, pp. 112-13)

Vient ensuite la taxonomie (*Pisces – Insectes – Amphibia – Reptilia – Mammalia – Aves*). C'est loin d'être le seul cas où le point de vue est défini du point de vue du chasseur. Il est vu en termes « sauvages », avec les instincts prédateurs du loup, par les humains comme Dan. D'autres défis de la chasse sont représentés dans cette perspective désanthropocentrée lorsque deux lynx juvéniles doivent tuer. Sinon, ils vont dissiper « une partie des précieuses calories nécessaires au maintien de leur métabolisme sous ce climat rigoureux » (*AÉ,* pp. 267-68).

---

[251] Anagramme de Louis Hamelin, Samuel Nihilo est un personnage récurrent qui fait office de mince masque littéraire pour Hamelin. Il s'agit d'un processus important dans la narration de Hamelin. Voir François Ouellet et François Paré (2008). *Louis Hamelin et ses doubles.* Montréal : Nota Bene.

[252] Desrochers, p. 292

[253] Michel Foucault (1984). « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté », *Dits et écrits,* (entretien avec H. Becker, R. Fornet-Betancourt, A. Gomez-Müller, 20 janvier 1984), Concordia. Revista internacional de filosofia, no 6, t. II, p. 1538.

La perspective inverse, celle de la proie, est plus rare. Même dans le cas d'une chasse infructueuse, c'est le point de vue du chasseur dépité qui est privilégié, tel ce loup blessé, exclu de sa meute d'origine, qui fait un voyage de plusieurs jours vers le lac Kaganoma. Ayant une patte boiteuse, sa capacité à chasser est limitée, et lorsqu'il suit son instinct et attaque un castor, « [l]e festin anticipé se ramasse sur lui-même avec un méchant grognement […] il fait claquer ses longues et courbes incisives à quelques centimètres de la truffe hypersensible du carnassier. Un instant déconcerté, le loup recule » (*AÉ,* p. 62).

Peut-être plus important encore, le roman se termine sur un segment où une proie particulièrement vulnérable réussit à échapper à un prédateur. Une paire de demoiselles participe à un rituel d'accouplement lorsqu'un faucon émerillon les surplombe. De manière critique, le récit a commencé avec les insectes, pour les placer au centre de ce récit et comme établir un lien à leur égard. L'épisode se conclut ainsi : « À la dernière seconde, les zygoptères soudés effectuent un brusque écart et le faucon s'écrase à la surface du lac. Plouf. Les demoiselles reprennent de la hauteur, s'éloignent, rapetissent. Se réduisent bientôt à un point bleu dans l'espace éblouissant. » (*AÉ,* p. 419).

Cette improbable échappée est une allusion assez maladroite et peut-être trop évidente à l'échappée d'Éva, qui est « une demoiselle », au sens propre. Si on déplie cette possible métaphore, le roman se termine sur la célébration de sa nouvelle autonomie. Éva a réussi à se créer une vie libre des attentes qui ont précédé son arrivée en Abitibi et aussi de la manière dont elle a été traitée comme une proie par la suite. Pour aller plus loin, l'obtention de cette souveraineté pourrait également illustrer ce que la région peut faire face à des pressions économiques et politiques écrasantes et néfastes venant d'Ottawa, de Québec et d'autres lieux de pouvoir extérieurs. En fait, plus largement, c'est l'échec des prédateurs du texte qui est

finalement remarquable : Viger mourant subitement, Dan disparaissant, le mégaprojet languissant et Derome se retirant dans une vie tranquille.

C'est sur cette note que se termine le roman. La question de l'évasion dans de telles rencontres pointe vers la résolution des récits d'*Autour d'Éva*. La nature, au contraire, est en état de conflit constant et des tensions s'y exercent en tous sens. Il y a certes un ordre, mais qui est régulièrement bouleversé par le chaos, pour reprendre la terminologie suggérée par Schoentjes. En tant que tel, il y a quelque chose de profondément contre nature dans l'idée d'une résolution permanente, dans l'idée de paix. C'est pourtant ainsi que se conclut l'intrigue pour ses sujets humains. L'épilogue s'intitule « La paix » et suit Éva rencontrant un Bernard Derome profondément transformé. Il s'est installé sur une terre, s'est marié, a acquis une propriété en région et attend son premier enfant. Il a fait la paix avec sa vie passée : « Je suis plus ministre. Je suis même plus un ancien ministre. Juste un gars qui vit sur une terre au Témiscamingue. » (*AÉ,* pp. 414-15) C'est un adoucissement de Derome, une transformation du prédateur. C'est également emblématique de l'importance de la cyclicité, avec l'accent mis sur la création d'un avenir pour sa famille.

La présence de cycles superposés dans le texte est essentielle, démontrant la tendance de la nature. Ceux-ci existent en tension. Hamelin présente dans le texte deux visions de la nature qui nécessitent une certaine distinction. La première est le concept de la nature comme intacte. La mention, par exemple, du « dernier lac vierge […] le seul plan d'eau épargné par les VTT » suggère l'idée que la vraie nature est ce qui n'est pas perturbé (*AÉ,* p. 89). Il s'agit expressément d'une question d'accès, car même si elle est inaccessible par voie terrestre, elle est cartographiée et probablement déjà visitée par Dan par voie aérienne. L'interprétation alternative est que la nature est en train de se rétablir. Soumise aux pressions exercées sur elle par diverses formes

d'activité humaine, la nature est en état de régénération. Cela est particulièrement évident à la fin du roman, lorsque Hamelin décrit le mégaprojet après son échec :

> Mais cette voie d'accès semblait vouée à demeurer un simple couloir de boue et de sable enserré par une tourbe profonde. Elle ne fut jamais pavée. Une terre humide criblée de fondrières et de nappes de muskeg avalait à mesure tout le gravier déversé pour la renchausser (*AÉ,* p. 403).

Les efforts humains semblent vains, très temporaires, de simples traces qui disparaîtront tôt ou tard, la forêt boréale, résiliente, œuvrant à refermer ses cicatrices[254].

Ces extraits en italiques offrent des contrepoints au récit principal : ils déplacent le centre d'attention et jouent avec la notion d'objectivité. Ils invitent ainsi à réfléchir à la mise en récit de la nature et confèrent une dimension méta-narrative au roman. Cependant, nous allons voir que pas moins de trois personnages importants concourent aussi à cet dimension méta-narrative par leurs professions et leur fonction.

2.3. Sortir du *bust* : le changement de paradigme

Autour d'Éva est un roman qui dresse le portrait clair d'une région qui n'est pas foncièrement en déclin, mais qui a touché le fond après des décennies de ralentissement. La région frontalière est économiquement déprimée et le manque d'opportunités et d'espoir est clairement établi au début du récit. Les marqueurs d'un période de *bust* significatif sont bien présents dans les premières pages où le retour d'Éva dans sa région natale après plusieurs années d'absence permet de souligner les signes de ralentissement économique. L'intrigue principale prend rapidement forme autour du mégaprojet qui menace de diviser la communauté. À côté du cas évident des efforts d'enrichissement de Viger, trois grandes conceptions principales peuvent être observées dans le

[254] L'importance de ce phénomène est amplifiée étant donné la mesure dans laquelle Viger a une obsession pour l'héritage qu'il va laisser. On voit ici que la nature travaille lentement mais activement à effacer toute trace ses vaines ambitions.

texte, toutes présentes dans les régions languissantes du Québec. Hamelin expose clairement la réforme néolibérale, en grande partie à travers la représentation de Derome. En parallèle, il propose un modèle de résistance particulier emblématisé par Dan en tant que leader du mouvement. Enfin, il montre l'illusion centriste de neutralité qui s'incarne essentiellement chez Stan. En somme, ces personnages reflètent des positions idéologiques existantes sur l'échiquier politique gauche-droite du Québec contemporain et d'ailleurs.

En fin de compte, Éva continue d'apporter de la valeur en tant qu'observatrice à travers le texte, ce qui lui permet d'éviter de tomber dans un rôle secondaire. Le récit montre au contraire qu'elle apprend à se défendre elle-même. Bien que cela prenne de nombreuses formes dans le texte, aux fins de cette section de l'étude, il est évident que son rôle de témoin de factions concurrentes est un choix narratif critique qui influence la manière dont les positions idéologiques sont présentées aux lecteurs.

2.3.1 Le néolibéralisme québécois : le personnage de Bum Derome

À l'époque où se situe le récit, l'une des attitudes politiques dominantes était celle d'une coopération accrue entre l'État et les différents acteurs du secteur privé. Il s'agissait d'une manifestation du néolibéralisme, un phénomène qui trouve ses racines dans diverses théories du libre marché des années 1960 et qui a pris de l'ampleur pendant la période de stagnation économique. Cette idéologie est née dans le contexte de *bust* qui a suivi le *boom* économique d'après-guerre. La récession qui a frappé la plupart des économies avancées dans les années 1980 a aidé à produire un climat ouvert aux idées qui favorisaient la croissance économique. Son influence au Québec est évidente à l'époque, mais l'échec du mouvement souverainiste dans ses objectifs de libération politique a accéléré le mouvement visant à établir une économie plus

robuste et indépendante qui permettrait au Québec la plus grande autonomie possible, tant sur le plan économique que politique.

Le néolibéralisme est un outil politique visant à remettre en question le consensus de l'économie de marché centré sur un État fort et des dépenses publiques importantes en programmes, infrastructures et investissements. C'est une simplification excessive que d'attribuer cette vision à l'économiste Milton Friedman, mais celui-ci représentait une attitude pionnière qui s'opposait au discours keynésien. Soutenu par d'autres penseurs économiques éminents comme George Shultz, Frank Knight et Friedrich Hayek, Friedman a joué un rôle déterminant qui reposait sur trois considérations fondamentales[255]. En matière de développement, le néolibéralisme rejette l'économie structuraliste. Sur le plan idéologique, il place la liberté comme valeur sociale primordiale. En tant que politique publique, il implique la privatisation, la déréglementation et la libéralisation[256]. À mesure que ces trois principes étaient adoptés, le néolibéralisme a été examiné de près par des économistes comme Joseph Stiglitz, ancien directeur de la Banque mondiale, qui s'est fait connaître en le critiquant, prédisant un avenir « sombre » si des actions visant à limiter la centralisation du capital n'étaient pas adoptées[257].

Même si cette complexité politique peut paraître une réalité difficile à transposer dans la fiction, Hamelin structure intelligemment l'exposé du roman, en présentant au premier abord Viger comme seul antagoniste. Derome n'apparait que plus tard, à la faveur des analepses. Ce choix narratif fait tout d'abord percevoir le mégaprojet à travers le prisme de l'avidité

[255] Ces économistes de l'École de Chicago jouissent d'un haut degré d'influence et sont donc en mesure de contribuer au « consensus néolibéral ». Voir Harvey, *Marx, Capital, and the Madness of Economic Reason*, pp. 101-2.

[256] Ces trois tendances ont été largement associées aux objectifs du néolibéralisme, en suivant les stratégies qui viennent d'être énumérées.

[257]Il n'existe pas de mouvement uni qui s'oppose aux forces du néolibéralisme : les critiques sont souvent disparates et isolées, se concentrant sur l'impact communautaire, la pauvreté à l'échelle mondiale, l'inefficacité, la santé ou l'environnement. Voir Joseph Stiglitz (2003). *Globalisation and Its Discontents.* London: Norton, p. 133.

individuelle, présentant un personnage comme Viger comme prédateur. Dans l'écosystème soigneusement équilibré d'une économie régionale, un prédateur suprême comme Viger exerce un pouvoir dangereux. En tant que tel, ces personnages échappent à tout contrôle et imposent leurs voies à des gouvernements réticents. Hamelin expose ce type de réflexion :

> Viger avait réussi à déplacer deux ministres, dont Perreault, de la Construction, sa plus belle prise. Mêlés à la plastronnante cohorte régionale d'administrateurs locaux et d'élus municipaux, d'autres représentants de la faune politique de la capitale, dont l'importance couvrait tout le spectre allant du sous-ministre au menu fretin des rédacteurs et des relationnistes, avaient fait le voyage en bimoteur sur le bras du contribuable. (*AÉ,* p. 132)

Cependant, l'arrivée de Derome dans le récit met au jour la relation symbiotique entre les capitalistes et l'État, illustrant que la décision de construire autour du lac Kaganoma n'est pas une sorte d'accident ou de hasard ; c'est l'effet des principes du néolibéralisme et du capitalisme avancé, situé à la confluence des principales caractéristiques de ce modèle[258]. De plus, le médium est le message – selon la célèbre formule de McLuhan : la tentative d'obtenir l'adhésion en faisant appel à l'intérêt collectif est une affirmation que malgré le manque de retenue dans un marché libre, les capitalistes ne peuvent pas accomplir grand-chose sans le soutien direct de la communauté ou du gouvernement.

De façon générale, le monde occidental a été façonné par le néolibéralisme rapidement, quoique plus lentement au Canada et au Québec[259]. Dans les années 1990, le ministre fédéral des Finances, Paul Martin, s'est engagé dans une politique de réduction budgétaire, ce qui a été en grande partie réalisé grâce à l'austérité. De même, les conséquences de l'échec du référendum de 1995 ont entraîné plusieurs initiatives discrètes pour réduire certains services. Au Québec, tous

[258] Alexej Ugrinsky, Eric J. Schmertz, Natalie Datlof (1997). *Ronald Reagan's America Volume I*. Westport: (Connecticut): Greenwood Press, p. xiii.
[259] David Harvey, *A Brief History of Neoliberalism*, pp. 59-60.

les partis au pouvoir depuis les années 1990 ont procédé à des coupes massives dans le secteur public, tout en réformant les lois fiscales et en prolongeant les subventions industrielles[260].

La stratégie néolibérale de la privatisation consiste à rendre ouverts au marché, en partie ou totalement, des services, des terres, des ressources, des investissements ou tout autre bien[261]. Cela se manifeste de multiples façons, notamment par des partenariats public-privé, une propriété mixte, la sous-traitance et d'autres stratégies qui peuvent aider les gouvernements à « réduire leur dette et améliorer leur efficacité et leurs structures de coûts[262] ». Dans le roman, la privatisation est représentée tout au long du texte, initialement avec l'enjeu de l'administration des terres de la Couronne. La décision d'ouvrir de tels territoires protégés agit comme le déclencheur de l'action dans le roman, preuve de l'importance de cette considération. Dan déclare au sujet des terres de la Couronne : « Les terres sont publiques, c'est vrai. Jusqu'à ce que les vassaux des grosses compagnies qui dirigent le ministère des Ressources naturelles en décident autrement. » (*AÉ,* pp. 68-69). À plusieurs reprises, des personnages du roman dénoncent ainsi des arrangements néolibéraux reposant sur une coopération active ou passive avec les acteurs privés. En contraste, lors de leur séjour en Finlande, Éva et Dan découvrent un autre modèle où le bien public est primordial et où de solides protections juridiques empêchent de tels stratagèmes, même à petite échelle.

La stratégie de la déréglementation concerne les efforts visant à affaiblir les régimes fiscaux, les protections environnementales, les règles du travail et les lois antitrust, tout autant de

[260] Eric Helleiner (1996). *States and the Re-emergence of Global Finance*. Ithaca: Cornell University Press, p. 150.
[261] Shaukat Ansari (2021). *Neoliberalism and Resistance in South Africa.* Cham (Switzerland): Palgrave Macmillan, p. 120.
[262] Je traduis : "paring down their debt and improving their efficiency and cost structures". D'une manière générale, cela signifie favoriser les stratégies de réduction de la dette et améliorer l'efficacité opérationnelle grâce à des réductions. Voir Harvey, *The Enigma of Capital,* p. 60.

façons de réduire la transparence et de brouiller les règles du jeu[263]. En termes simples la dérèglementation s'efforce de libérer l'industrie et le commerce de « l'ingérence de l'État », selon David Harvey[264]. Elle est une considération majeure au sein d'*Autour d'Éva*, notamment en ce qui concerne l'assouplissement des restrictions pour l'usage privé, l'absence de pénalités financières et d'autres aménagements pour l'industrie et le commerce. En ce qui concerne les projets à Tremblant, Viger observe : « Le projet avait sérieusement mis à mal l'élastique règlement de zonage municipal. » (*AÉ,* p. 228) La flexibilité accrue, notamment dans le sens où elle profite à ceux qui disposent d'importants moyens, est une caractéristique de la réforme néolibérale. Cette notion de traitement spécial est également présente dans le texte, là encore critiquée par Dan :

> Aucun règlement, sur ce plan d'eau dont le diamètre moyen ne dépasse pas un kilomètre, n'interdit l'usage des moteurs hors-bord les plus bruyants et polluants, ni n'en limite la puissance. La fin de semaine, les notables de province embierrés se pavanent la bedaine à l'air au volant de leur gros yacht équipé d'un quatre-vingt-dix forces. (*AÉ,* p. 137)

Cette citation démontre une attitude d'impunité, où la coopération entre les intérêts privés et publics aboutit à un traitement favorable pour ceux qui ont les moyens d'en bénéficier.

Combinées ensemble, la privatisation et la déréglementation des biens communs constituent le fondement du néolibéralisme ; mais un autre facteur jugé comme « moment essentiel »[265] par Sebastian Etchemendy est la libéralisation. Ce processus se déroule de multiples façons et suscite souvent de vifs débats[266]. Au Québec, certaines analyses constatent

[263] Je traduis et explicite ici une formulation de Monica Prasad : "the concrete benefit of the deregulation movement was that it provided any easy means of obfuscation". Voir Monica Prasad (2006). *The Politics of Free Markets*. Chicago: University of Chicago Press, p. 82.
[264] Harvey, *The Enigma of Capital,* p. 65.
[265] Je traduis : "critical juncture". Voir Sebastian Etchemendy (2011). *Models of Economic Liberalization,* Cambridge: Cambridge University Press, p. 22.
[266] Naomi Klein, *Fences and Windows*, p. 49.

que « libéralisation, modernisation et réingénierie sont des pléonasmes[267] », que ce sont des réorganisations prônées pour arriver à un marché plus libre. Dans *Autour d'Éva,* les obstacles à l'investissement transfrontalier doivent être réduits pour ouvrir le Kaganoma comme nouvelle aire d'investissement. Cela s'inscrit bien dans le contexte du mégaprojet puisque précisément le milliardaire ne souhaite pas risquer son propre argent, mais plutôt attirer 200 millions de dollars du Texas : « Viger a réussi à embarquer une des plus grosses sociétés immobilières privées du monde dans sa patente. » (*AÉ,* p. 53)

Derome est important parce qu'il représente l'État au sens large. Hamelin place des personnages réels comme Lévesque à côté de simulacres comme Albert Perreault (représentant vraisemblablement Lucien Bouchard) et d'incompétents comme Bruneau (ministre sans prénom) qui font partie de l'arrière-plan[268]. Au fur et à mesure que l'histoire avance, il devient clair que l'ascension de Derome est liée à sa volonté de travailler avec divers intérêts privés. Ni faible ni incompétent, il est un partenaire avisé et volontaire dans le processus de privatisation, de déréglementation et de libéralisation de l'économie nationale, utilisant ses diverses positions ministérielles pour accroître son influence[269]. Il bâtit son influence sur les relations secrètes existant entre les grandes entreprises privées et les tables de décisions politiques. Derome devient expert dans son domaine, faisant « la moue de profonde compréhension de celui qui sait, pour toujours, comment fonctionne la boutique » (*AÉ,* p. 197). Ces formes de corruption sont difficiles à démontrer et à punir car le public ne perçoit pas vraiment qu'elles font partie d'une stratégie coordonnée de pillage des ressources publiques. Cela fait évidemment partie de la stratégie de

[267] Pierre-Luc Gagnon (2006), « Libéralisation de l'État et développement durable au Québec: deux réformes conciliables », thèse. Montréal : Université de Montréal, pp. 4-5

[268] Voir *AÉ,* pp. 210-13.

[269] Hamelin décrit Derome comme « double ministre », voir *AÉ,* p. 197.

Derome : il représente ses électeurs en appuyant publiquement des initiatives bénéfiques au développement régional sans avoir à aborder les détails.

En fin de compte, la transformation qui s'est produite plutôt secrètement jusqu'à la fin des années 1990 est devenue un point chaud important au tournant du millénaire, alimentant les discours, justifications et accusations politiques et jetant par conséquent un nouvel éclairage sur ce type de projet. La décision de Hamelin de situer son récit en 2002 illustre sans doute la prise de conscience croissante de la politique néolibérale, combinée à de nouvelles formes d'expression de la conscience écologique. Derome est une figure importante du texte car il personnifie la complicité de l'État dans la mise à mal de la richesse collective. Positionner Derome comme un acteur doté d'une grande agentivité permet une compréhension plus nuancée de la menace que l'immense capital privé peut représenter si les conditions préalables de la réforme néolibérale le permettent.

2.3.2 Une résistance ambigüe : le personnage de Dan

De nombreux obstacles sont présents dans le roman et s'opposent au mégaprojet d'infrastructure touristique. Ceux-ci relèvent généralement du nimbyisme (« pas dans mon arrière-cour »), caractérisé comme un mouvement hautement organisé au niveau communautaire dans le but de bloquer un projet qui, selon ses participants, devrait être implanté ailleurs. Bien que l'utilisation du terme anglais soit relativement nouvelle, le concept a des racines presque impossibles à retracer[270]. Dans la plupart des cas, ce type de mouvement est mené localement avec une certaine

[270] Selon le dictionnaire anglais Oxford, la première utilisation de cet acronyme lexicalisé (NIMBY : "Not In My BackYard") remonte aux États-Unis dans les années 1970. Cette expression veut dire « pas dans mon arrière-cour » et s'applique notamment dans les cas où des propriétaires s'opposent à la construction d'infrastructures d'intérêt public (transports en commun, etc.) à proximité de leur propriété.

forme de structure organisationnelle. Dès le début, Dan est présenté comme un leader juste, voire un sauveur. Ses efforts de résistance sont honorables et sa réputation de guerrier renforce cette mythologie. Peu à peu, Hamelin parsème son récit d'indices qui brossent un portrait moins flatteur de Dan, un homme motivé par le nimbyisme. Plus tard, il devient clair qu'il est un acteur égoïste qui cherche à se mettre en valeur. Quand les difficultés d'une lutte prolongée persistent, son intérêt individuel se tarit et il se cherche sans doute une nouvelle cause ailleurs. Cet arc narratif très particulier permet à Hamelin d'explorer à quel point les mouvements peuvent être intéressés. À la fin du roman, on peut en venir à reconsidérer les positions de certains personnages : en cherchant à produire une source de dynamisme économique dans la communauté, Viger est-il un personnage aussi prédateur qu'il a pu le paraître à première vue ? Et inversement, de la figure de sauveur ou de militant inspirant, Dan passe à celle de propriétaire protégeant jalousement ses privilèges et son engagement semble temporaire et se limiter à n'être qu'un faible vernis censé rehausser ses productions documentaires.

Il y a toujours eu des tentatives pour pousser les personnes vulnérables à s'installer à proximité de sites dangereux ou inesthétiques ; de même, une propension existe à construire de manière disproportionnée des infrastructures indésirables autour de communautés établies mais qui n'ont pas la capacité de s'y opposer. Le phénomène est souvent amplifié par une industrialisation rapide ainsi que par des formes d'urbanisation plus denses, culminant dans des cas partout dans le monde où l'imposition de nombreux types d'infrastructures a été placée de manière stratégique près des populations de plus en plus affluentes[271]. Cet élargissement de pression d'expansion a empiété sur des zones rurales, en particulier avec les parcs éoliens depuis le début des années 2000. Les dynamiques dans ces luttes sont très comparables à celles

[271] Ian Welsh (1993). "The NIMBY syndrome: Its significance in the history of the nuclear debate in Britain". *The British Journal for the History of Science,* 26(1), p. 17.

représentées dans *Autour d'Éva*, si ce n'est que Dan ne correspond clairement pas à la définition de « population vulnérable ». On s'attendrait à ce que la défense des terres de la Couronne soit associée plus étroitement aux groupes autochtones – grands absents de ce roman qui présente plutôt un cas de nimbyisme qui sort des modèles traditionnels, surtout au tournant du millénaire. L'imposition d'un tel mégaprojet était en effet un concept nouveau en dehors des régions où cette infrastructure existait déjà. Quoi qu'il en soit, la nature des mouvements de résistance locaux est volatile, soumise aux facteurs complexes qui créent des conditions de *boom and bust*. *Autour d'Éva* illustre comment le début du nouveau millénaire a été une période de regain d'intérêt pour la protestation et le changement d'attitude à l'égard de la mondialisation, du changement climatique et des relations diplomatiques[272].

Plus qu'un simple rebelle, Dan se présente comme un résistant. Il prend beaucoup de plaisir à donner à un bon spectacle et c'est pourquoi il est heureux de débattre publiquement avec Viger des impacts du projet de développement sur la communauté. Dan est habitué à une telle confrontation, comme nous le voyons dans une scène d'un documentaire, où il affronte un promoteur immobilier. D'une manière percutante, Dan dénonce le président qui « se tourne vers la caméra, avance une main aux doigts écartés vers l'objectif. OK, c'est fini! Arrête de filmer » (*AÉ,* p. 139). Il est à la fois passionné et tissé de contradictions : il décrit comment, par exemple, il y a trois millions de perdrix dans le grand nord et comment elles pourraient toutes être destinées à ses soupers. Mais en même temps, il en appelle à la permanence du développement du lac et de ses forêts environnantes (*AÉ,* p. 105).

[272] Hamelin choisit d'inclure une longue référence aux manifestations anti-guerre qui ont eu lieu dans le monde entier en 2003, apparemment pour situer Autour dans le cadre d'un changement d'attitude à l'égard de diverses questions dans le discours public. Voir *AÉ,* p. 297.

En privé, Dan renonce à la bravade. Viger, homme d'affaires toujours avisé, le rencontre pour discuter des moyens de trouver un compromis. Le développeur fait appel à la vraie nature du résistant : « Et j'ai compris une chose : la nature, pour toi, est plus importante que tes concitoyens… Donc, ça sert absolument à rien de faire appel à ton sens de la communauté. » (*AÉ,* p. 310) Il est vrai qu'au début, Dans s'implique dans et pour la communauté, érigeant des barricades et organisant la résistance, souvent évoquée dans un langage de commandement militaire. Lorsqu'une injonction arrive de la Cour Suprême, Dan est obligé de réfléchir à la manière de poursuivre une manifestation devenue une occupation illégale : « plus que jamais, il se sent projeté dans la mire de l'opinion publique. Son image se joue dans la boue de ce chemin creux du Kaganoma. » (*AÉ,* p. 371) Il est alors clair que Dan se préoccupe avant tout de l'image qu'il projette individuellement, plus que de défendre le mouvement. L'échec des barricades entraîne les premières étapes du développement du projet de Viger, et Dan disparaît ensuite rapidement du récit, à l'exception d'une brève mention dans l'épilogue, où Derome interroge Éva et celle-ci élude les questions au sujet de Dan.

Ce personnage critique la culture de consommation et la dévastation de l'environnement, et en ce sens, solidifier une résistance contre le mégaprojet est vraiment la fomentation de ces deux valeurs. Dan ne semble aucunement gêné de sa propre richesse ou de son matérialisme ; il dispense ses analyses et surtout ses critiques. Cependant, il est enclin à une colère bien-pensante. C'est un personnage extrêmement égoïste qui a un sentiment exagéré de sa propre importance. Combiné avec son rôle présumé de leader, que ce soit en tant qu'organisateur ou porte-parole, Dan se sent en droit de s'exprimer, souvent sans trop de réflexion et d'une manière qui peut être profondément offensante. Dan expose son raisonnement :

> C'est pas les enfants, le problème ! C'est la femme ! […] Plus elle y pense, moins la maison est assez grande […] Ça dit : va chercher des brindilles, des brins d'herbe et de la boue, va chercher un lit de

> bébé, du linge, beaucoup de linge, un siège d'auto, le dernier modèle de poussette, tous les jouets que tu pourras trouver et la plus grosse boîte de couches en vente chez Walmart. (*AÉ*, p. 91-92)

Dan interprète mal la différence entre désir et besoin. Il qualifie sa propre vie, de façon choquante, de minimaliste. S'il est vrai que son chalet est plutôt modeste, il mène par ailleurs une vie extravagante à l'extérieur de l'Abitibi et possède une grande mobilité grâce à son hydravion. Ses déclarations sur les besoins des autres illustrent au mieux son ignorance, au pire sa malveillance et sa misogynie.

Dan, malgré son acuité de documentariste, n'a souvent pas la capacité de voir au-delà de son propre point de vue. Accuser quelqu'un de nimbyisme revient à lui reprocher son manque d'empathie envers d'autres personnes. Dan résiste avant tout aux changements qui l'affectent lui et sa propriété, mais ne semble jamais vraiment intéressé à se mettre à la place des autres. Il est ouvertement hostile à « l'obstructionnisme », révélant sa propre hypocrisie :

> Personnellement, ça m'en prend un peu plus pour commencer à m'énerver. C'est pas comme si c'était le premier blocage de route qu'on voyait depuis des années. Les Indiens trouvent que les compagnies coupent trop de bois ? Bloquent le chemin. Les minières font trop de profits ? Bloquent le chemin. Hydro-Québec veut dynamiter une autre rivière? Bloquent le chemin. Les négociations territoriales sont au point mort ? Bloquent le chemin. Toujours pas contents ? Bloquent le chemin. S'ils sont chanceux, ils vont avoir deux ou trois journalistes dans les premiers jours, peut-être même trente secondes à la télé. Après, plus rien. Excusez-moi de vous le dire, mais les réseaux ont autre chose à faire avec leur argent que de payer des réservoirs d'essence pour avoir quelques images de grands chefs en train de tapocher sur des tambours et d'emboucaner la place avec leurs herbes sacrées. (*AÉ*, p. 330).

Dans cette longue tirade, Hamelin fait endosser à son personnage un récit éculé, raciste et lourdement stéréotypé sur les peuples autochtones, suggérant qu'ils sont incapables de proposer des alternatives constructives – alors même que c'est précisément ce procédé (consistant à bloquer la route) que Dan et ses comparses d'Autour mettront en action.

Bien sûr, la résistance est composée de nombreuses voix aux fondements idéologiques distincts, mais le langage nimbyiste apparaît partout en termes d'attitude globale. En effet, cette forme de résistance est toujours une réponse individuelle à un problème collectif beaucoup plus

vaste. Cela est bien représenté par le fait que Dan en arrive à dominer le groupe en termes de pouvoir réel autant que symbolique, mais d'autres activistes mettent en avant la tendance selon laquelle c'est *leur* lac, *leur* forêt qui a besoin de protection et que l'arrêt de ce projet économique particulier est donc justifiable. La position d'Autour est importante : Dan ironise que « Ça va sûrement créer pas mal d'emplois de femmes de chambre et de pousseux de tondeuse à gazon, pour ceux que ça intéresse » (*AÉ,* p. 69). Ce groupe résiste à un projet d'investissement qui menace la vitalité d'une communauté et qui pose un risque environnemental important. Même si la résistance nimbyiste au mégaprojet est diversifiée et généralisée, les efforts déployés par Dan pour le diriger sont autoritaires et mènent finalement à l'échec de la cohésion du groupe.

2.3.3 Le trafic d'influence et la fausse neutralité : le personnage de Stan

Hamelin crée un espace entre ces positions et stratégies fermement campées incarnées par Viger, Derome et Dan, et c'est cet espace médian de neutralité qu'il semble vouloir interroger dans le roman. Cependant, ce n'est pas la seule manière par laquelle l'auteur tente de proposer une perspective intermédiaire. Hamelin présente également la perspective du journaliste, profession soumise au trafic d'influence et qui peut donner l'impression d'une fausse neutralité[273]. Le journalisme fonde sa crédibilité en présentant objectivement les faits, ce qui consiste souvent à présenter différents points de vue prévalents sur un sujet, à conduire des enquêtes journalistiques ou encore à réaliser des entrevues avec des experts fournissant des avis éclairés[274]. Cette fonction fait partie de la perception occidentale du quatrième pouvoir depuis environ un siècle, largement

[273] L'origine de l'expression « quatrième pouvoir » est quelque peu floue, mais dès ses premières utilisations au XVIIIe siècle, la notion souligne que la presse peut orienter sa façon de présenter les faits et ainsi influencer les opinions.

[274] Voir Micheline Cambron (1989). U*ne société, un récit, discours culturel québécois (1967-1976) : essai*, Montréal, L'Hexagone.

acceptée comme l'un des éléments fondamentaux de la démocratie[275]. Pendant l'âge d'or de la presse traditionnelle, la prolifération, en particulier de la radio et des journaux, signifiait que la concurrence conduisait au développement d'un meilleur journalisme[276]. La présence d'organismes publics comme Radio-Canada poussait également les entreprises privées à offrir des alternatives de qualité comparable[277]. Mais le paysage s'est figé dans les années 1990 alors qu'une série de fusions médiatiques ont entraîné une concentration accélérée de l'information à la télévision, à la radio, dans la presse écrite puis en ligne[278].

Cela transparaît dans *Autour d'Éva*, en grande partie à travers le rôle de Stan, qui travaille pour le journal local, ironiquement intitulé *le Colon*. Doté d'un faible tirage et d'un effectif composé d'un seul journaliste, *le Colon* est l'exemple type d'un journal de petite ville qui manque de profondeur, le genre de publication distribuée gratuitement à la salle communautaire, au restaurant ou au dépanneur local. L'histoire de l'hebdomadaire est qu'il appartient au même magnat des pâtes et papiers depuis près d'un siècle, même si le degré de contrôle exercé sur le contenu du journal n'est pas mentionné, ce qui est fréquemment le cas pour d'autres publications de ce genre :

> À l'époque de la fondation du chef-lieu du comté de Vautrin, dans les années 1930, le mot *colon* n'était pas encore assez péjoratif pour pouvoir constituer une insulte. Ce bon vieux *Colon* n'est qu'un maillon de la vaste chaîne de journaux régionaux et canadiens du magnat P. T. Connery, véritable seigneur médiéval du XX^{e} siècle dont la fortune s'est édifiée sur le dos déjà tondu des colons canadiens-français des années de crise à qui le gouvernement cédait des terres, mais pas les arbres qui poussaient dessus (*AÉ*, p. 19).

Le pouvoir des journaux de reprendre les discours politiques, de dicter les récits qu'élaboraient les politiciens, les économistes et autres personnes d'influence, en particulier dans les régions

[275] C. Edwin Baker (2006). *Media Concentration and Democracy*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 6-7.
[276] Carmel O'Toole and Adrian Roxan (2019). *Local Democracy, Journalism and Public Relations.* Oxon (UK): Taylor and Francis, p. 53.
[277] Wade Rowland (2015). *Canada Lives Here: The Case for Public Broadcasting.* Toronto: Linda Leith, p. 152.
[278] Walter Soderland and Walter Romanow (2005). "Failed attempts at Regulation of Newspaper Ownership" *Canadian Newspaper Ownership and the Era of Convergence.* Edmonton: University of Alberta Press, pp. 11-12.

reculées, était important jusqu'au début de l'après-guerre. L'avènement d'une diffusion plus large de la radio, de la télévision et des journaux grâce à la syndicalisation a contribué à réduire leur emprise en multipliant les points de vue et en les rendant facilement accessibles sur les plans technique et financier.

En tant de journaliste, Stan Sauvé se considère comme un homme intègre, mais ses capacités sont limitées par son travail pour un journal régional. Il déplore que son rôle de journaliste local implique tant de bavardages et rêve plutôt « d'une chronique à *La Presse*, des unes du *Soleil de Québec* et des éditos de *La Nation* » (AÉ, p. 20). Il est douloureusement conscient de la mesure dans laquelle ces grandes organisations fonctionnent avec de gros budgets et offrent aux journalistes la capacité de révéler de grandes histoires. En témoigne clairement la révélation d'un scandale d'abus sexuels par la rédaction de la métropole :

> L'affaire avait d'abord été révélée par l'enquête journalistique d'un collègue *montréaliste* assis sur sa permanence à la rédaction d'un grand quotidien national, avant d'exploser localement au palais de justice de Maldoror-les-Bains. Sauvé, sur son propre territoire, en avait été réduit à attraper la balle au bond, et ça aussi, ça faisait mal. (*AÉ,* p 165)

Face à son incapacité d'offrir du journalisme de qualité comme il le souhaiterait, Stan se contente d'inventer une myriade de pseudonymes spécialisés dans différents domaines qui, ensemble, rédigent *Le Colon*[279]. Il est important de noter que le journalisme est un domaine qui a été grandement fragilisé pendant la majeure partie des trois dernières décennies[280]. Pour un journal en difficulté comme *Le Colon*, c'est cependant une chance que des cycles de crise se produisent dans la communauté, en particulier si l'on considère que le journal doit s'appuyer de manière si importante sur les commanditaires.

[279] Éva parle d'« un jeu qui consistait à percer les différents pseudonymes sous lesquels opérait son ubiquiste paternel » pendant son enfance. Voir *AÉ,* p. 20.

[280] La description du caractère prédateur de ces acquisitions est intéressante compte tenu des thèmes du roman.

Le journal fait son miel des développements du mégaprojet, car la nature compétitive du néolibéralisme et de la défense communautaire en évolution est passionnante et fait vendre[281]. Dans ce contexte, Stan est bien conscient que « [l]a supposée neutralité éthique derrière laquelle il a prétendu se réfugier depuis l'annonce du projet est trop confortable pour pouvoir le protéger longtemps » (*AÉ,* p. 108). Cette fameuse neutralité était de toute façon bien relative puisque très tôt dès l'annonce du projet, Viger n'a pas manqué d'approcher Stan pour essayer de le gagner à sa cause et l'influencer à écrire des articles en sa faveur : « Un édito. Il veut que je parle de son projet. De la pub gratis. Que je me mouille. » (*AÉ,* p. 54) Malgré cela, l'intégrité de Stan est importante. Il entreprend d'écrire une biographie de Lionel Viger et, accusé d'avoir écrit quelque chose de diffamatoire, il répond : « j'aurais déjà tout un bureau d'avocats aux fesses » (*AÉ,* p. 280). Cela démontre que, malgré son intérêt à faire appel aux besoins commerciaux, il n'apprécie pas l'idée d'être dans leur poche.

Cependant, Stan n'est pas le seul journaliste à jouer un rôle important dans le texte. Hamelin offre un faire-valoir intéressant par l'intermédiaire de Jessica, une récente diplômée qui a « couv[ert] l'actualité économique pour un quotidien de Montréal en plus de collaborer à des magazines d'affaires » (*AÉ,* p. 228). Jessica apprécie l'opportunité de travailler à la pige, en vendant son travail au plus offrant. Mais comme beaucoup d'autres qui tentent de réussir dans le journalisme, elle quitte le navire en faveur d'un accord lucratif avec Viger pour travailler en relations publiques pour lui et la société Ward : « elle avait eu la clairvoyance de lui résister assez longtemps pour qu'il continue de la regarder comme une prise de choix bien après le passage à l'acte. » (*AÉ,* p. 307) Bien entendu, le travail de relations publiques est largement à l'opposé du

[281] C'est également un « vrai » sujet d'intérêt public à traiter et sur lequel les gens de la communauté veulent être informés. Même si Hamelin accorde toute l'attention à l'écriture de reportages, la représentation de la consommation du journal est grandement limitée, ce qui indique peut-être que sa portée ou son impact sont effectivement minimes.

bon journalisme en termes de neutralité et d'intégrité. Cela implique de présenter les faits tels que l'exigent les intérêts financiers et patronaux. Le lecteur ne sait pas vraiment ce qu'elle ressent à propos de l'arrangement, mais cela semble lui convenir matériellement et elle accepte l'objectivation constante dans laquelle la maintient Viger[282]. Jessica vend son talent et abandonne le journalisme pour gagner en avancement professionnel. À l'inverse, Stan essaie de préserver son intégrité journalistique et éthique, mais dans le contexte abitibien, cela ne le mène nulle part.

Sa fille, Éva, commence à se familiariser avec les communications de façon bénévole pour Autour. Elle doit par ailleurs traiter avec les journalistes en sa qualité de directrice de la communication chez cet organisme. Cela se manifeste de manière plus frappante lorsque Dan continue à faire dérailler le groupe avec sa personnalité (*AÉ,* p. 244). Éva doit alors effectuer un travail de relations publiques, et cela la frustre même si cela « procure à son ego de communicatrice dans l'eau bouillante une certaine satisfaction » (*AÉ,* p. 246). Stan perçoit que dans ce nouveau rôle, sa fille est confrontée à différentes sources de pression – tout comme lui. Puisqu'elle apprend le métier assez rapidement, il lui propose d'entrer au journal. De façon un peu dérisoire, cela reproduit aussi le népotisme en région. Stan finit par encourager Éva à écrire pour le *Colon*, où elle rédige un éditorial intitulé « la treizième colonne ». La jeune femme entre au journal avec un objectif différent en tant qu'éditorialiste, et sa première soumission est une attaque cinglante contre Dan. Compte tenu de la mesure dans laquelle elle est par ailleurs timide dans ses interactions, le poste au sein du journal démontre le pouvoir des médias et lui permet de s'exprimer sans réserve. C'est grâce à cet éditorial qu'on voit que ce personnage se transforme, un processus qui continue jusqu'à l'épilogue où Éva assume ses choix et opinions, gagne en

[282] Dans une certaine mesure, le fait que Viger garde Jessica auprès de lui, fait d'elle une *quasi* escorte. Il se sent en droit, en raison de sa richesse et de son pouvoir, de la toucher de manière inappropriée. Elle ne réagit pas, sachant que lui acquiescer est dans son intérêt professionnel. Voir *AÉ,* p. 314

maturité et devient moins influençable. En fait, l'éditorial lui permet de faire des déclarations audacieuses ; elle termine notamment sa tirade ainsi : « je ne suis la cinquième colonne de personne » (*AÉ,* p. 375)[283].

Si Hamelin fustige tour à tour l'avidité des entrepreneurs capitalistes, la couardise et l'opportunisme des politiciens, l'idéalisme et la rigidité idéologique des environnementalistes, il n'épargne pas non plus les journalistes, leur reprochant leur apparente position privilégiée d'arbitres de la vérité. Cette problématique du pouvoir des médias existait certainement au moment du récit en 2002, mais elle en dit bien davantage au sujet de la date de la publication du roman en 2016, période à laquelle le rôle des médias est devenu un enjeu central dans la plupart des démocraties occidentales.

2.4. Conclusion : les changements d'attitudes envers le milieu naturel

Autour d'Éva regorge de commentaires sur les regards politique, économique, médiatique et militant. Hamelin présente chacun de ces éléments idéologiques dans un contexte qui s'inscrit pleinement dans un paradigme de valeurs dans la mesure où elles se rapportent à l'environnement naturel. Dans un texte aussi clairement écocritique, il n'est pas surprenant que la nature idéologique de ses personnages soit si prononcée. En particulier, les circonstances économiques, plus particulièrement une récession prolongée, créent un état de désespoir et de stagnation. La cyclicité de l'environnement naturel reflète la séquence humaine de *boom and bust* qui s'exprime avant tout en termes politiques et économiques. Plus précisément, la cyclicité de la crise a des impacts chroniques et aigus, et contribue à l'augmentation des pressions humaines exacerbant la destruction. De plus, le rebond peut être étonnamment rapide ou se faire

[283] Éva fait ici allusion aux menaces intérieures, capable finalement d'exprimer sa solidarité avec les principes de sa résistance même si elle se dérobe à son leader.

languir. Ainsi, les impacts dans le temps peuvent être extrêmement variables même si le lien de causalité est étroit.

Dans leur ensemble, ces aspects mettent en évidence à quel point les éléments relationnels sont centraux dans les cycles humains et naturels[284]. L'écosystème de l'Abitibi peut être vu plus traditionnellement comme le reflet de la flore et de la faune que l'on retrouve dans la forêt, les lacs et le ciel environnant. Mais il existe un autre écosystème qui est constitué des éléments humains (les infrastructures, les idées, les valeurs, etc.) qui y coexistent et qui implique à la fois des structures et des idéologies en conflit. Certains de ces éléments sont rigides, d'autres font preuve d'un certain degré de flexibilité, et d'autres encore évoluent activement. Les promoteurs du projet proposent un récit de rédemption, une « solution » qui consiste à « remédier » à la stagnation économique de la région qu'eux seuls perçoivent comme un problème ou une opportunité manquée. Or, il apparaît que les habitants de longue date des environs du Kaganoma valorisent le calme de leur milieu de vie. Peut-être que sans un sentiment de crise réelle et immédiate, ceux-ci ne sont pas prêts à sacrifier leur qualité de vie pour un mégaprojet destiné à susciter une croissance qu'ils ne recherchent nullement. Dans cette optique, le mégaprojet était voué dès le début à l'échec.

À la fin du roman, certains personnages disparaissent. Viger meurt et Dan se retire à Montréal, les deux poids lourds du roman se transformant au point qu'ils n'agissent plus sur l'écosystème local. En termes écocritiques, on pourrait évoquer une extinction (dans le cas de Viger) et une migration (dans le cas de Dan). La mort de Viger est décevante, et la nature discrète de l'annonce de son décès trahit son échec à laisser sa marque : il « a manqué de temps pour

[284] Un écosystème et une société ont des tensions similaires entre hiérarchie et chaos, entre compétition et interdépendance.

réaliser son dernier projet » (*AÉ,* p. 401). Dan subit une humiliation similaire : il disparaît de l'action avant qu'Éva ne publie son éditorial l'accusant d'incompétence.

Éva devient davantage une participante et moins une observatrice, tirant parti de ses nouvelles compétences et de son leadership pour faire avancer Autour, ce qu'on observe dans l'épilogue. Derome tire profit de son style de vie et choisit de vivre une vie dans l'anonymat, remplaçant sa quête de pouvoir par un désir de s'enraciner sur un *homestead*. En faisant le choix de l'auto-suffisance, on peut dire que Derome est le personnage qui subit le changement le plus remarquable au cours du roman. Stan est également obligé de prendre en compte sa propre mortalité. Après avoir survécu à une crise cardiaque, il prend sa retraite du journal et choisit de se consacrer à deux projets importants. Le premier consiste à écrire la biographie posthume de Viger et est donc tourné vers le passé. Mais il travaille également à un projet pour l'avenir, des rénovations au chalet dans lequel il n'habitait plus depuis des années. Il aborde ces tâches « avec un enthousiasme inédit » (*AÉ,* p. 404).

En somme, les personnages du texte démontrent une certaine capacité de changement, de manière surprenante à bien des égards. Ce sont en fait ceux qui s'adaptent (notamment pour mieux s'intégrer à leur environnement local) qui survivent. Viger et Dan, qui sont peut-être tous deux des titans, ne parviennent pas à évoluer. Une façon d'interpréter l'affrontement qui allait avoir lieu entre ces deux rivaux est d'imaginer le rythme du changement qui allait finir par les prendre de court. Hamelin propose des images évoquant des rapprochements entre comportements humains et animaux, entre cycles économiques et cycles de vie. Même à travers le *bust*, la nature se fraie un passage, initiant de nouveaux cycles de croissance. Ce qui était une perte en termes de développement économique devient un gain pour l'environnement, mais les

pressions politiques et économiques constantes sur l'Abitibi condamnent la région à rester aux prises avec des récits de *boom and bust*.

Chapitre III. *Mort-Terrain :* La polarisation absolue

Dans le chapitre précédent, j'ai exploré à quel point le changement d'attitude à l'égard des priorités économiques a été dévastateur pour l'Abitibi selon la représentation qu'en donnent les romans étudiés. À mesure que le néolibéralisme devenait la manifestation politique dominante du pouvoir économique, les régions éloignées, qui étaient déjà des environnements fragiles, sont devenues susceptibles de sombrer dans le chaos du capitalisme tardif. Au Québec, au cours de la période d'environ vingt ans qui s'est écoulée entre l'échec du premier référendum et le tournant du millénaire, la dette provinciale a augmenté sans que le public prête attention à son potentiel de crise. Au début des années 2000, l'ampleur de la dette a paru ingérable et les forces politiques néolibérales ont proposé une solution « urgente » sous la forme d'une politique d'austérité[285]. La relation même entre cette vision néolibérale et le recours à l'austérité comme stratégie est précisément ce qui aggrave les circonstances de la crise économique en les amplifiant encore davantage dans des régions plus vulnérables.

L'utilisation de la crise ou de la nature cyclique du capitalisme est partout en phase avancée, et c'est notamment le cas du Québec contemporain. Les effets de ces politiques d'austérité se font d'autant plus ressentir dans les régions éloignées des grands centres urbains qui peinent à maintenir leur propre dynamisme. Le néolibéralisme cherche à supprimer les contraintes sur le capital. En tant que stratégies, les politiques d'austérité sont une méthode brutale pour affaiblir les leviers de l'État en générant moins de revenus et en bradant les biens et

[285] Peter Graefe and X.H. Rioux Ouimet (2016). "From the Bailiffs at Our Doors to the Greek Peril: Twenty Years of Fiscal 'Urgency' and Quebec Politics". *The Public Sector in the Age of Austerity*. Ed. Bryan Evans. Montréal : McGill-Queens University Press, pp. 161-62.

le contrôle publics[286]. L'austérité est un ensemble d'interventions politiques qui visent à affaiblir le secteur public en réduisant la qualité et la quantité de services publics et en orientant l'opinion politique pour favoriser des logiques de marché[287]. Dans ce chapitre, je mettrai au jour la représentation de rouages souvent cachés de l'austérité en analysant leurs impacts politiques, socio-économiques et environnementaux. Les liens entre ceux-ci sont aussi importants qu'indéniables, et c'est ce que l'analyse de *Mort-Terrain* de Biz va permettre de montrer.

Biz a fait ses débuts dans le groupe de rap Loco Locass à partir de 1995. Ce groupe se présente comme faisant un rap politique, avec des messages engagés autour d'une variété de mouvements politiques de gauche liés à l'anti-austérité, l'environnement, la politique identitaire et les affaires étrangères[288]. Arrivé dans le monde de la littérature en tant que personnalité médiatique déjà bien connue, il est conscient de sa capacité à s'adresser à un large public même si ce ne sont pas ses livres qui retiennent l'attention : « J'arrive dans le décor humblement […] je fais mon possible pour être à la hauteur de l'attention qu'on me porte[289]. » Il n'est pas surprenant que ses romans aient, dans une certaine mesure, suivi le chemin de sa musique, visant à aborder des questions sensibles. À ce jour, Biz a publié huit romans depuis 2010, *Mort-Terrain* étant son troisième. Il semble qu'il en soit venu à utiliser le roman comme médium de prédilection après une carrière dans la musique. Ses premiers romans n'ont guère fait l'objet d'analyses savantes. *Mort-Terrain*, cependant, a au moins été présenté dans certains magazines culturels comme *Impact Campus* ou dans les médias traditionnels comme Radio-Canada. Un thème commun qui revient dans la réception critique est que Biz rend effectivement le lecteur témoin du «

[286] David Harvey. *Seventeen Contradictions and the End of Capitalism*, p. 238
[287] David Harvey. *Marx, Capital, and the Madness of Economic Reason*, p. 194
[288] Amy Ransom (2013). "Québec History X": Re-Visioning the Past Through Rap. *American Review of Canadian Studies* 43:1, pp. 16-18.
[289] Sylvain Sarrazin (2012). « Biz – Changement de ton ». *Entre les lignes*, 8(2), p. 7

dépaysement » du protagoniste, décrivant le Nord à travers les yeux d'un étranger[290]. Ce stratagème permet ainsi aux lecteurs peu familiers de cette région de la découvrir, partageant sans doute plusieurs surprises du narrateur.

Ce processus d'acclimatation s'étire dans ce roman, surtout en comparaison avec *Autour d'Éva*. L'exposition permet d'en apprendre davantage au sujet des conditions de vie dans la région à travers la description détaillée de personnages (leurs actions, leurs pensées) et de lieux emblématiques[291]. Il apparaît rapidement aux yeux du nouveau médecin que la région est plongée dans une crise sanitaire prolongée, provoquée par la cyclicité de l'exploitation minière. Comme dans *Autour d'Éva,* le protagoniste découvre par hasard un indice de développement important, la présence d'une foreuse en forêt, non loin de Mort-Terrain. Il s'avère bientôt qu'une compagnie étrangère envisage de rouvrir une mine à ciel ouvert. C'est ce qui constitue explicitement la crise narrative qui déclenche l'intrigue romanesque.

Cette crise narrative est directement liée à la crise économique qui sévit dans la région, mais qui est vécue de façon différenciée en fonction du groupe culturel auquel appartiennent les habitants. Pour la population blanche, le déclin économique prolongé a provoqué un manque de travail qui, dès lors, leur apparaît comme l'enjeu le plus urgent. Par contraste, la population algonquine cible avant tout les problèmes environnementaux qui ont un impact direct sur la santé publique. La structure narrative de *Mort-Terrain* est très directe et provoque un sentiment d'immédiateté, le récit se présentant comme s'il était raconté en temps réel par Julien, le protagoniste et narrateur de la grande majorité du récit. C'est à travers ses yeux, en tant qu'étranger et professionnel de la santé, que nous sont présentées les particularités de la

[290] Éric Dumais. « *Mort-Terrain* de Biz : Le Wendigo, cette bête maléfique à double tranchant ». *La Bible Urbaine.* 19 mars 2014.
[291] Certains ont caractérisée ce roman comme un thriller, expliquant la lenteur inhabituelle à faire apparaître la crise.

communauté nordique. Julien, en vertu de son regard assez détaché, réagit fréquemment à son environnement, se familiarisant peu à peu avec les valeurs et habitudes des Morterrons.

L'histoire progresse, au cours de ce récit, de façon très linéaire et suit les développements au jour le jour qui se déroulent sur une période qui s'étire pendant l'automne et l'hiver. Malgré ces méthodes relativement simples et linéaires, Biz ajoute une perspective opposée de manière intéressante : il fournit de brefs récits racontés d'un point de vue omniscient qui répertorient les déplacements d'un personnage nommé John Smith du centre-ville de Toronto au nord du Québec, en passant par l'Afrique, toujours à l'affût de nouvelles opportunités d'exploitation outrancière des ressources naturelles. Ces représentations sont stylistiquement différentes, offrant des critiques acerbes sur la nature luxueuse de sa vie de PDG. Ces vignettes associent le désir vorace de chair à la fois à un appétit insatiable pour la richesse et à un mépris prédateur pour la destruction politique, sociale ou environnementale. Une autre rupture significative dans la structure narrative intervient plus tard dans le roman lorsque Julien a des hallucinations dans une hutte de sudation. Enfin, un épilogue propose un saut dans le temps : cinq ans après le récit principal, on apprend que la compagnie minière s'est installée dans la région et est en pleine activité. Ces quelques dernières pages montrent les effets qu'a eu l'ouverture de la mine sur des personnages du récit.

À lire *Mort-Terrain*, il est frappant de constater certaines analogies avec le roman *Poussière sur la ville* (1953) d'André Langevin, qui avait remporté le prix du Cercle du livre de France l'année de sa publication. L'intrigue du roman de Langevin est centrée sur un jeune médecin, Alain Dubois, dès son arrivée dans Macklin, une communauté minière aussi fictive qu'indéfinissable. S'il semble plus probable que Macklin représente une ville comme Asbestos plutôt qu'une localité de l'Abitibi, il s'agit néanmoins d'un décor similaire. Le degré d'isolement

de Macklin du reste du Québec dans les années 1950 reflète l'Abitibi moderne, un enjeu qui se produit dans les deux romans.

Les similitudes entre *Poussière sur la ville* et *Mort-Terrain* sont nombreuses. Ce roman de Langevin est également raconté par le personnage principal, de manière très linéaire, dévoilant ses impressions sur Macklin, qui a été au centre d'opérations minières productives pendant quelques décennies. Mais Alain Dubois doit faire face au poids écrasant de la politique locale, au stress professionnel et à l'ennui dont souffre sa femme, Madeleine, déracinée contre son gré. Langevin centre l'action du roman autour de l'union tendue entre Alain et Madeleine, qui commence à se dissoudre rapidement après leur arrivée dans la communauté minière. Certains critiques littéraires, comme Christine Tellier, soulignent à quel point le mariage est une allégorie du choc des systèmes de valeurs de Duplessis et du libéralisme naissant, influençant le Québec de l'extérieur où « il n'y a aucun espoir de rapprochement possible[292] » dans ni la relation ni la société à cette époque. De la même façon, Julien arrive à Mort-Terrain après une rupture amoureuse aussi dévastatrice qu'inattendue.

Tout comme Madeleine qui souhaite exercer sa propre liberté et bouscule les attentes relatives à la bienséance sociale – au grand dam de son mari –, chez Biz, Julien peine lui aussi à s'insérer dans le moule rigide de la masculinité traditionnelle incarnée notamment par Stéphane. Ce conflit, évident dès le début, témoigne du malaise de Julien face à la confrontation autant qu'au conformisme. Le personnage Alain Dubois commente la particularité du nord, quelque chose qui est repris dans le roman de Biz ainsi que dans les œuvres de la plupart des auteurs qui tentent de représenter les mines du bouclier canadien. Il arrive dans une ville organisée à la hâte et construite autour de la mine comme seule considération. C'est un endroit séparé du reste de la

[292] Christine Tellier (1997). « Les conflits idéologiques dans *Poussière sur la ville* » *Voix et images,* 22(3), p. 579.

société québécoise, existant comme une enclave déconnectée où les seuls enjeux sont locaux. Dans les deux romans, toute l'action se déroule dans la région, soulignant ce détachement de tout contexte plus large. Betty Bednarski décrit cet environnement comme « soustrait à toute influence venant de l'extérieur », mettant en évidence la mesure dans laquelle Macklin est une *one company town* et appartient clairement à la *frontier*[293]. Là encore, les parallèles sont évidents avec *Mort-Terrain*, si ce n'est que Macklin est en plein essor alors que Mort-Terrain vivote.

Le topos d'un nord désolé est similaire dans les deux romans, mais l'image de la ville elle-même diffère sensiblement d'une œuvre à l'autre. La poussière titulaire recouvre tout dans la ville, pesant sur Alain et soulignant la nature grisâtre de la ville. La poussière est le signe visible des activités minières et du *boom* économique qu'elles incarnent. En revanche, Julien constate immédiatement les conditions de la crise, soulignant à quel point la ville a connu un important déclin. C'est précisément cette première expérience qui le fait réfléchir au fait que les problèmes de santé sont causés par la pauvreté absolue plutôt que par une répartition inégale des ressources.

Comme Alain Dubois, Julien Daigneault décide finalement de s'installer dans la communauté et de faire des efforts pour s'adapter à l'environnement local. Compte tenu de la nature cyclique de *boom* and *bust* dans le Nord, la décision de rester est significative, même si dans les deux cas ce choix survient pendant une période de nouvelle croissance économique ou de stabilité. Ces nombreux points de rapprochement entre *Poussière sur la ville* et *Mort-Terrain* n'oblitèrent pas une différence majeure : la mine de Macklin est en plein premier *boom* durant la Grande Noirceur, tandis que les Morterrons se préparent à une nouvelle phase de croissance économique après un premier cycle de *boom and bust* qui a laissé leur communauté moribonde pendant plusieurs années. Avec ce roman, Biz réinvente en quelque sorte un récit minier

[293] Betty Bednarski. (1973). « Espace et fatalité dans *Poussière sur la ville* ». *Études littéraires*, 6(2), p. 215.

québécois classique et ce faisant, offre une perspective sur les impacts dangereux du néolibéralisme sur les communautés fragilisées. La principale façon dont il peut formuler ses critiques est de permettre à Julien d'observer comment les considérations économiques affectent la santé des individus et des groupes. Ce chapitre présentera un bref exposé de la manière dont les politiques d'austérité ont façonné la vie dans le Nord du Québec. J'examinerai comment le Plan Nord proposait d'ouvrir la région à davantage d'exploitation et pourquoi la ville de Mort-Terrain est un excellent représentant de toute petite communauté de l'Abitibi.

Ensuite, j'explorerai comment la santé est un prisme d'analyse efficace, démontrant comment le système médical allopathique domine notre compréhension culturelle et politique du bien-être. Le rôle des attitudes coloniales et du paternalisme dans la médecine occidentale ont de lourdes conséquences, surtout dans une région vulnérable comme l'Abitibi. Toutefois, le roman présente des alternatives qui peuvent être vues comme des modèles de résistance. Enfin, j'analyserai comment Biz utilise l'image du Wendigo comme symbole d'un capitalisme sans entraves, déployant la créature mythique comme une force de destruction aveugle et d'avarice inutile. Cette perte de contrôle est fondamentale dans le chaos apparent des cycles de *boom and bust.*

Dans ce chapitre, je vais donc examiner le lien entre le caractère malsain du néolibéralisme et la santé publique des communautés minières de l'Abitibi. Dans la même veine que Hamelin, Biz structure son roman de telle manière que le caractère contre nature du développement économique est pris comme cible. David Harvey souligne à quel point le capitalisme doit « survivre et se perpétuer », ce qui est très souvent exprimé en termes de santé[294]. Dans le capitalisme avancé, l'accent mis sur la performance du marché implique une

[294] Certains termes importés en économie à partir du domaine de la santé incluent des remarques sur divers types de croissance, la résilience du marché, la réalisation d'interventions, la consommation, etc. Voir Lilley, p. 67.

évaluation constante, y compris la caractérisation des conditions plus faibles qui nécessitent une intervention, souvent considérée comme un maintien en vie[295]. L'économie globale est une entité qui, dans sa forme contemporaine, est en crise perpétuelle, ou en mauvaise santé. Harvey suggère que cette maladie peut être comprise comme « une force révolutionnaire permanente [296]» qui favorise le chaos et qui, par la suite, menace la stabilité. La place centrale que la santé économique occupe dans le récit se reflète dans la question de la crise, terme employé tant dans le domaine de l'économie que celui de la santé. Biz met en contraste ces deux domaines : un groupe voit la mine comme une menace avant tout sanitaire, tandis qu'un autre considère la stagnation économique comme la véritable crise.

Dans ce chapitre, je démontrerai comment les changements survenus dans le paysage politique au Québec ont entraîné le retrait du secteur public, en grande partie déclenché par l'utilisation d'un discours de crise pour promouvoir des restrictions budgétaires excessives, engendrant davantage de déréglementation, de privatisation et de libéralisation. Le résultat de cette situation est visible à travers l'état de santé des individus et de la santé publique de façon générale – ce à quoi s'attarde le récit du narrateur-médecin de *Mort-Terrain.* Le récit établit notamment des liens entre les conditions de santé de la population et les inégalités socio-économiques, ainsi que la dimension coloniale du système médical occidental. Enfin, en recourant au concept de *Zombie Economics* développé par John Quiggin, je démontrerai comment le Wendigo est une métaphore faisant jouer plusieurs niveaux de sens qui démontrent que la poursuite excessive de la croissance économique a des conséquences désastreuses, notamment pour certaines populations vulnérables.

[295] Lilley, p. 61.
[296] Je traduis : "one of the fundamental characteristics is a permanent revolutionary force". Voir Lilley, p. 67.

3.1 L'austérité en région éloignée

3.1.1 La crise et son récit

L'objectif de cette thèse n'est pas d'analyser l'économie politique du Québec contemporain ; je veux plutôt démontrer comment ces points de vue narratifs sont représentés et remis en question à travers le roman. Cette relation n'est pas un phénomène bien étudié, surtout en ce qui concerne le Québec. Dans une optique littéraire plus large, on peut s'appuyer sur l'ouvrage collectif *Fiction et économie* (2013) dirigé par Geneviève Sicotte. Cette œuvre aborde la question de la représentation de l'économie dans des œuvres de fiction, remarquant que le capitalisme ne devrait pas être seulement considéré comme une question propre à l'économie. Elle met en garde que « tout échange économique n'est pas nécessairement motivé par la quête du plus grand profit possible », illustrant le type de nuance que peut fournir la fiction[297]. Dans la contribution qu'ils signent dans ce collectif, Guy Bellavance et Christian Poirier détaillent des cadres souvent utilisés dans la fiction, exposant les liens entre la culture et l'économie. Cette relation est caractérisée par ce qu'ils nomment le « pacte de non-agression » longtemps en vigueur entre culture et économie[298]. Dans les œuvres plus récentes, un rapprochement s'effectue « par l'intermédiaire d[u] langage de l'économie, de son discours, de sa logique[299] ».

Certaines des voix importantes dans les études de l'austérité établissent un lien explicite entre les stratégies narratives et la réalité politique. Bien que ces disciplines ne l'explicitent que rarement, la politique et l'économie ont recours à des trames narratives. Par exemple, James

[297] Sicotte, p. 4.
[298] Guy Bellavance et Christian Poirier (2013). « De quelques récits structurants depuis le XIXe siècle » dans *Fiction et économie*. Geneviève Sicotte (dir). Laval : Presses de l'Université de Laval, p. 22.
[299] Bellavance et Poirier, p. 23.

Meek argumente que la fondation des mythes politiques contemporains est basée sur l'idée que « tout individu doit être capable d'interroger sa propre mémoire pour assembler sa propre version du mythe[300] ». Ce passage signifie que la subjectivité qui préside dans le monde littéraire peut être facilement transposée dans le domaine politique et vice versa.

Le concept de crise appartient également autant au vocabulaire de la politique qu'à celui des études littéraires : la crise est souvent au cœur des récits politiques, comme elle soutient la construction du récit romanesque[301]. Cette relation est à double sens : la crise politique ou économique doit être explicitée, racontée selon une logique narrative (ses causes, ses manifestations, les façons d'y remédier) et inversement, le concept de crise au sens narratif crée une logique narrative aux justifications politiques. Tout comme les théoriciens de la narratologie ont pu dégager les phases du schéma actantiel du roman (situation initiale, élément perturbateur, suite de péripéties, élément de résolution et situation finale), il est possible de mettre en relief un schéma narratif qui se joue au niveau politique : la fabrication, l'exploitation ou l'exagération d'une crise, les appels à l'ordre, et l'imposition d'une politique néolibérale.

La pensée institutionnelle en sciences sociales, en particulier dans les sciences comme l'histoire, a cherché à se construire à partir de faits objectifs. Par contraste, l'historien Hayden White affirme que les récits et l'idéologie sont au cœur même de la narration de toute histoire[302]. Il fournit une analyse de la fonction de l'Histoire, ciblant la question de *vérité*. Il argumente que pour les historiens, deux aspects sont plus dangereux que les mensonges : la rhétorique et la fiction car toutes deux font intervenir la subjectivité et plus encore, permettent de présenter

[300] Je traduis : "any individual must be able to interrogate their own memory to assemble their own version of the myth". Voir James Meek, "Robin Hood in a Time of Austerity", *London Review of Books*. London : Nicolas Spice. 2016 https://www.lrb.co.uk/v38/n04/james-meek/robin-hood-in-a-time-of-austerity

[301] Sicotte, pp. 14-16.

[302] Hayden White (1981). "The Narrativization of Real Events." *Critical Inquiry* . 7(4). http://www.jstor.org/stable/1343152., p. 794.

comme objectif, scientifique, un discours que ces procédés peuvent pourtant profondément influencer. White les catégorise comme axiomatiques, soulignant les fonctions « alternatives » de récit[303]. Selon lui, la pensée moderniste a cédé la place à un désir accru de réalisme et de complexité, ce qui se reflète à la fois dans la littérature et dans l'histoire. Utiliser des sources primaires traditionnelles pour construire du sens, selon White, est une « archive de connaissances pratiques » assez faible[304]. Raconter autrement serait aléatoire. L'une des façons dont une histoire gagne en intérêt et en utilité est d'être présentée comme un contre-récit, remettant en question la compréhension qui avait prévalu jusqu'alors. Les récits et les contre-récits sont des moyens puissants de renforcer les idées en démontrant des liens relationnels, et cette méthode de récit est couramment utilisée dans la non-fiction et dans les médias d'information[305]. White affirme que le rôle du récit sert à la création du sens partagé et que cela se manifeste entièrement par la production, la reproduction, la transformation, ou les contre-récits[306].

Mort-Terrain superpose en quelque sorte ces schémas actantiels romanesque et politique, ce qu'on peut voir également chez Saucier et Hamelin. L'aliénation liée au capitalisme, et plus particulièrement à l'ère du néolibéralisme, est un problème important que les romans révèlent. Les cycles de *boom and bust* sont ainsi utilisés pour justifier une dynamique coloniale, paternaliste et interventionniste. Cela touche clairement à la question plus large du développement et au rôle que doivent jouer les différents paliers de gouvernements local, provincial et fédéral pour garantir la diversité, la durabilité et l'équité[307]. C'est précisément

---

[303] Hayden White. (2002). "The Historical Text as Literary Artifact". *Narrative Dynamics*. Ed. Brian Richardson. Columbus: Ohio State University Press, p. 195.

[304] Je traduis : "archive of practical knowledge". Voir Hayden White (2006). "Historical Discourse and Literary Writing". *Tropes of the Past* (ed. Kuisma Korhonen). Amsterdam: Rodopi, p .29.

[305] Selon de nombreux penseurs, il existe entre ces pôles un vaste espace occupé par des récits personnels sur la vie ordinaire. Voir Paul Auster (2017). *A Life In Words.* New York: Seven Stories Press.

[306] Jonathon Hardy (2014). *Critical Political Economy of Media.* London: Routledge, p. 100.

[307] Maureen Whitebrook (2001). *Identity, Narrative, and Politics.* New York: Routledge, pp. 60-61.

lorsqu'il s'agit d'expliquer et de justifier l'austérité qu'intervient le concept de récit. La crise fonctionne comme justification de l'austérité. Selon Noam Chomsky, le consentement de la population est « fabriqué » à l'aide de différentes voix narratives qui l'orientent dans un même sens[308]. Chomsky avance que le journalisme existe pour soutenir l'État en fournissant des récits de justification au public[309]. Le choix et l'orientation des arguments et des explications journalistiques se situent dans les limites de ce qui est jugé acceptable et ce qui est en grande partie inexprimable ; autrement dit, ce qui s'appelle souvent l'acceptabilité sociale au Québec peut être le fruit d'un savant dosage entre un programme politico-économique particulièrement agressif et ce que la population est prête à accepter. L'acceptabilité sociale est souvent âprement négociée dans un cadre discursif étroitement balisé.

3.1.2 La post-industrialisation et la doctrine du choc

L'utilisation d'une perspective économique et politique peut aider à comprendre comment la littérature explore – et problématise – l'austérité, mais l'inverse l'est également, à savoir l'utilisation de structures explicitement narratives empruntées au monde de la fiction pour établir diverses réalités. Dans sa forme la plus élémentaire, la crise trouve ses racines dans le théâtre grec, où la notion est directement liée à la raison pour laquelle une histoire particulière est racontée. De façon générale, de nombreux travaux en narratologie ont montré que la structure de différents genres littéraires (que ce soit le roman réaliste, le théâtre classique ou le conte traditionnel) repose sur une logique de crise qui vient modifier un état de fait :

> Un récit idéal commence par une situation stable qu'une force quelconque vient perturber. Il en résulte un état de déséquilibre ; par l'action d'une force dirigée en sens inverse, l'équilibre est rétabli ; le

[308] Herman and Chomsky, p. 4.

[309] Cette analyse a été largement utilisée pour critiquer la tendance des gouvernements à fabriquer des messages commandés par les intérêts des entreprises. Voir Chomsky, p. 212-14.

> second équilibre est bien semblable au premier, mais les deux ne sont jamais identiques. Il y a par conséquent deux types d'épisode dans un récit ; ceux qui décrivent un état (d'équilibre ou de déséquilibre) et ceux qui décrivent le passage d'un état à l'autre[310].

Il s'agit essentiellement d'un processus visant à intégrer l'information dans un récit de crise, utile dans un roman autant que dans un discours politique.

Naomi Klein a étudié ce phénomène de la crise qui vient bousculer une situation dans le contexte spécifique de la mondialisation. Sa perspective consiste à démontrer que ceux ayant accès à d'immenses ressources manipulent le public afin d'obtenir des conditions favorables à leurs profits commerciaux et financiers. Cette théorie s'appelle la « doctrine du choc ». Cette stratégie repose sur un effort visant à changer les horizons d'attente, comme on l'a observé avec la boucle de rétroaction de l'austérité[311]. Les régions désindustrialisées, comme l'Abitibi, sont plus susceptibles aux impacts des cycles de *boom and bust.* Le néolibéralisme opère ainsi par la mise en circulation de récits qui confortent ses politiques. Une façon dont les politiciens calibrent leurs messages politiques peut se comprendre à l'aune des deux pôles opposés du chaos et de l'ordre. Dans son ouvrage *The Shock Doctrine* (2009)*,* Naomi Klein suggère qu'« un état de régression chaotique créerait les conditions préalables à la renaissance[312] »; en d'autres termes, le chaos est la condition préalable aux réformes néolibérales et aux politiques d'austérité. Le besoin de mettre fin au chaos est présenté comme justifiant le recours à des mesures d'austérité[313].

Au niveau tactique, le capital est mobilisé auprès de la plus haute organisation militaire ; la doctrine de choc permet un moyen d'actionner la réforme dans le contexte d'une crise, ce que

---

[310] Tzvetan Todorov (1968). *Qu'est-ce que le structuralisme?, tome 2, « Poétique »,* Paris, Éditions du Seuil, p. 82.

[311] L'une des façons dont les politiques d'austérité atteignent leurs objectifs est que l'érosion du secteur public entraîne un besoin accru de réforme, ce qui crée une boucle de rétroaction. Voir Klein, *The Shock Doctrine*, p. 59.

[312] Je traduis : "a chaotic regressed state would create preconditions for rebirth". Voir Naomi Klein. *The Shock Doctrine*, p. 54.

[313] Gérard Dumenil et Dominique Lévy (2013). *The Crisis of Neoliberalism.* Boston: Harvard University Press. 2013.

Klein décrit comme « la forme intensément violente du capitalisme du désastre[314] ». La doctrine du choc est utilisée en cas d'urgence inattendue, comme la réponse à l'ouragan Katrina en Louisiane, mais de manière encore plus néfaste, cette stratégie est déployée dans des scénarios orchestrés, tel que l'évidement de la ceinture de rouille[315]. Ces deux exemples démontrent la manière dont le pouvoir politique est instrumentalisé pour centraliser le capital et l'utiliser de manière violente. Bien que Klein ne fasse aucune référence au Québec, on peut affirmer sans se tromper que sa thèse peut y fonctionner et, surtout, peut décrire ce que divers romans mettent en fiction.

On peut observer ce processus se dérouler dans *Mort-Terrain*. La situation désastreuse dans laquelle se trouve la communauté est née de conditions largement orchestrées par de puissantes forces extérieures à l'Abitibi. Cela laisse la région vulnérable à l'exploitation minière car la population est désespérée, situation aggravée par des politiques qui ont nui à l'État-providence. Lorsque l'or est découvert, les récits de salut réapparaissent. Les travailleurs, les politiciens et même les membres ordinaires de la communauté sont prêts à accepter que leurs maisons soient déplacées contre la promesse d'une prospérité économique.

D'une manière générale, ce processus est engendré par un mouvement de repli : de désinvestir des collectivités, d'accélérer la privatisation des services et l'externalisation du travail, etc. C'est la stratégie globale de modification du rapport entre l'État-providence et la société. Simultanément, le néolibéralisme cherche à réduire les dépenses tout en redirigeant les fonds publics vers les grandes entreprises ou les organisations industrielles. Klein commente ainsi :

[314] Je traduis : "the intensely violent brand of disaster capitalism". Voir Klein, p. 552.
[315] Klein, pp. 497-99.

> Ce n'était pas que [les politiciens] voulaient économiser l'argent des contribuables […] mais, suivant les principes corporatistes de la contre-révolution, dans lesquels le "Big Government" s'associe aux grandes entreprises pour redistribuer les fonds vers le haut, […] davantage d'argent public a été transféré directement dans les coffres des entreprises privées[316].

Indépendamment de la question de savoir si les budgets sont en fait limités, l'argent public est dirigé vers des compagnies privées qui aident à fournir des services à but lucratif, qui démantèlent les cadres réglementaires ou qui favorisent des mouvements de capitaux sans entrave ou invisibles aux yeux du public. Ce processus renforce la privatisation, la dérèglementation et la libéralisation, ce qui renforce les inégalités[317].

D'autres chercheurs se sont concentrés sur l'utilisation des mesures d'austérité comme outil de déstabilisation, alimentant la montée du capitalisme du désastre. Anthony Loewenstein commente, en référence au discours politique européen, que l'austérité est devenue une panacée qui « a causé un préjudice social sans précédent[318] ». De même, Marjorie Kelly et Ted Howard notent que le modèle repose sur une prolifération toujours plus grande du chaos, déstabilisant les marchés pour faciliter la concentration du capital. Ils attribuent ces problèmes à une « dé-démocratisation » fondamentale des économies[319]. Le Québec et le Canada ont tendance à figurer fréquemment sur la liste des pays les plus agréables où vivre, notamment grâce à la solidité de leur économie, mais on assiste de plus en plus à la hausse des inégalités et de la concentration de la richesse et du pouvoir[320]. L'Abitibi se trouve sur la *frontier* au niveau économique, sur les

---

[316] Je traduis : "It wasn't that [politicians] wanted to save taxpayer dollars […] but following corporatist principles of the counter-revolution, in which Big Government joins forces with Big Business to redistribute funds upwards, […] more public money was transferred directly into the coffers of private companies". Voir Klein, p. 343

[317] Le processus est d'autant plus efficace qu'il crée une atmosphère de doute ou de désespoir, catalysant l'inaction. Voir Naomi Klein (2015). *This Changes Everything.* New York: Simon and Shuster, p. 461.

[318] Je traduis : "has caused unprecedented social harm". Voir Anthony Loewenstein (2015). *Disaster Capitalism*. London: Verso, p. 102.

[319] Voir Marjorie Kelly and Ted Howard (2019). *The Making of a Democratic Economy*. Oakland: Berrett-Koehler.

[320] Keith Banting and John Myles "Framing the New Inequality: The Politics of Income Redistribution in Canada", https://irpp.org/wp-content/uploads/2016/01/aots5-banting-myles.pdf, p. 528

marges d'une des économies les plus développées au monde[321]. Depuis les débuts de la Révolution tranquille, le Québec se distinguait du reste du Canada en raison de son système de protection sociale et de son secteur public plus protégé contre le capital privé. Également, l'économie était plus durable grâce aux redistributions permises par les impôts récoltés qui ont pour but d'offrir une plus grande égalité et un développement plus équitable[322]. Alors que la vigueur de la nation était auparavant définie comme intrinsèquement liée à un État fort qui visait à assurer la stabilité et l'égalité, la crise économique de 2007 a imposé une révision de cette conception[323], marquant un tournant majeur dans la politique économique du Québec, notamment en Abitibi, alors même que la désindustrialisation de la région se poursuivait[324].

Ces régions vulnérables ont bénéficié de subventions moindres en raison de la baisse des taux d'imposition, ce qui les a rendues moins capables de gérer leur économie[325]. Alors que le secteur public était déjà fragilisé, la crise économique a mis en question les capacités de l'État et a imposé un nouveau récit à propos de son rôle : celui-ci allait dès lors se présenter comme l'artisan d'une politique d'austérité qui accentue des inégalités régionales.

3.1.3 Le marché réémergeant et le Plan Nord comme panacée

La crise financière s'est intensifiée et est devenue très claire aux yeux du grand public en/depuis 2007. Cependant, ses racines au Québec datent des priorités établies à la suite du référendum de

[321] Un Québec indépendant se classerait au 17e rang des économies mondiales, selon les statistiques disponibles auprès de diverses sources. Ceci est basé sur les chiffres du PIB par habitant de 2022. Voir Vivian Labrie (2023). « Devant le PIB, l'indice panier » *Revue Projet*, 393(2), pp. 24-25.

[322] Pierre Fortin (2018). « Stop and Go de l'économie du Québec ». *Bilan du gouvernement de Philippe Couillard*. Québec : Presses de l'Université Laval, pp. 32-34.

[323] R. Boadway and K. Cuff (2013). "The Recent Evolution of Tax-Transfer Policies". *Inequality and the Fading of Redistributive Politics*. Ed. K. Banting and J. Myles. Vancouver: University of British Columbia Press, pp. 177-78.

[324] Fortin, pp. 131-33.

[325] Julia Posca et Simon Tremblay-Pepin (2013). « Les inégalités : le 1% au Québec ». Montréal : Institut de recherche et d'informations socio-économiques, p. 5.

1995. L'objectif était d'atteindre l'indépendance économique pour créer des conditions favorables à l'obtention de l'autonomie politique[326]. Les changements ont commencé à s'opérer sans que le public n'ait clairement conscience de leurs effets à long terme, ni de leur effet d'accumulation. La crise financière de 2007 a été l'alibi pour imposer de nouvelles mesures d'austérité désormais bien perceptibles[327]. Selon Philippe Hurteau et Francis Fortier la crise financière est utilisée pour continuellement justifier l'imposition de réformes capitalistes[328]. C'est surtout rétrospectivement que le public s'est rendu compte qu'il s'agissait d'une intensification de l'austérité[329]. Déjà partiellement acclimatée à ce genre de politique depuis un certain temps, la population était en grande partie prête à accepter cette politique d'austérité à cause du contexte économique désastreux[330]. Ces mesures d'austérité se sont inscrites dans un cadre plus large de réforme néolibérale qui est la principale caractéristique du capitalisme au XXI^{e} siècle. Pierre Fortin rappelle que dépenser moins n'est pas une mauvaise politique en soi, mais peut devenir problématique selon le résultat souhaité. Les politiques d'austérité ont pour objectif la croissance économique et la centralisation du capital, ce qu'il identifie comme le véritable problème car ce n'est pas un objectif « parfaitement légitime »[331] en soi.

Le contexte provincial démontre des tendances à l'instabilité, mais les conditions économiques particulières de l'Abitibi sont au cœur de notre étude. En tant que région

[326] Marie-Pierre Boucher et Yanick Noiseux (2018). « Austérité, flexibilité et précarité au Québec : La Fuite En Avant », dans *Labour/Le Travail*. Halifax 81, p. 119.
[327] Philippe Hurteau (2019). *Dépossession : une histoire économique du Québec contemporain*. Montréal : Lux, pp. iv-vi.
[328] Philippe Hurteau et Francis Fortier (2015). « L'État québécois, crise et néolibéralisme », *Interventions économiques*. Montréal : Université du Québec à Montréal 52.
[329] Même si la prise de conscience des impacts de l'austérité était très répandue à l'époque où Biz a publié le roman, une décennie plus tôt, elle était plutôt inconnue. La nature de l'expansion rapide de l'austérité est due au fait qu'il s'agit d'une boucle de rétroaction.
[330] Philippe Hurteau (2012). « L'État néolibéral : la construction politique du désastre », *Sortir de l'économie du désastre*. Bernard Élie et Claude Vaillancourt (dir.). Montréal : M. Éditeur, para 7.
[331] Fortin, p. 32

frontalière, l'économie locale a été soumise à d'importantes vagues d'expansion et de récession (illustrant la théorie du *boom and bust*). Ce chaos constitue une forme de crise cyclique relativement importante puisqu'elle génère de l'insécurité à moyen ou long terme. De plus, cela s'accompagne d'une tendance générale au déclin, largement ressentie dans la région au complet.

L'économiste et chercheur du FMI Itai Agur a analysé de manière approfondie la solidité des économies frontalières, en grande partie celles classées comme constituant des marchés émergents. Ses recherches démontrent les problèmes structurels posés par les régions éloignées du contrôle central, confrontées à des problèmes tels qu'une main-d'œuvre sous-qualifiée, une gouvernance inefficace ou un développement infrastructurel insuffisant[332]. L'Abitibi, bien que faisant partie d'une économie très avancée, constitue en soi une économie frontalière, un marché réémergeant, souffrant en plus d'un fort effet de stagnation. Agur commente que cela peut être très problématique dans d'autres cas similaires :

> Même si la plupart des crises des marchés émergents ont été précédées par une érosion de la compétitivité extérieure, il est important de souligner que tous les déficits des comptes courants ne sont pas problématiques ou ne sont pas révélateurs de vulnérabilités[333].

Au sens large, les moyens de protéger l'économie de la précarité consistent à minimiser le rôle joué par le capital. Sinon, elle reste fondamentalement vulnérable aux forces extérieures dans un contexte de privatisation, de dérèglementation et de libéralisation. Dans le cas de l'Abitibi, une force externe est clairement une force qui vient de l'extérieur du Canada, mais elle pourrait également inclure des forces nationales et provinciales puisqu'elles sont imposées avec de très faibles niveaux de contrôle local, ce qui est hautement antidémocratique. Cela laisse la

[332] Itai Agur (2015). "Lessons for frontier economies from recent experience of emerging markets" from *Frontier and Developing Asia: The Next Generation of Emerging Markets* (pp.11-58) Ed. Alred Schipke. London: International Monetary Fund, p. 11.

[333] Je traduis : "While most emerging market crises have been preceded by an erosion of external competitiveness, it is important to stress that not all current account deficits are problematic or indicative of vulnerabilities". Voir Agur, p. 18

population locale se débrouiller seule, soumise à une « volatilité des attentes du marché » excessive et continuelle[334].

Plusieurs régions éloignées du Québec étant confrontées à ce type de situation, le gouvernement provincial envisageait d'investir massivement des fonds publics pour soutenir une variété de projets, en grande partie liés à l'exploitation des ressources naturelles, dans le Nord. La manifestation la plus significative de cette vision fut le Plan Nord. De nombreux projets miniers, hydroélectriques ou forestiers ont été encouragés à revenir dans les années 1990 avec la réinjection de fonds par les gouvernements provincial ou fédéral. Ces subventions étaient souvent accompagnées d'offres de tarifs d'hydroélectricité réduits, de baisses d'impôts, d'un assouplissement de la réglementation environnementale ou d'une réglementation de l'emploi laxiste[335].

Le Plan Nord se voulait une feuille de route pour le développement économique de l'Abitibi. La province a alors accru ses investissements dans l'infrastructure routière, aérienne et ferroviaire[336]. Dans une large mesure, ce type d'investissement est cohérent avec les partenariats public-privé (PPP) qui sont un outil utilisé lors de réformes néolibérales pour tirer parti des ressources de l'État afin de fournir un soutien direct aux grandes entreprises industrielles et commerciales, généralement pour des projets de grande envergure. Selon Catherine Delisle L'Heureux, une telle action de mutualisation « permet de rendre visible » une politique de développement, ce qui peut se lire comme l'affirmation d'une protection pour des investisseurs[337]. Cependant, des voix se sont élevées pour critiquer que le Plan Nord n'incluait

[334] Je traduis : "volatility in market expectations". Agur, p. 22
[335] Klein, pp. 493-94.
[336] IRIS (2018). *Détournement d'État.* Québec : Lux, pp. 11-14.
[337] Catherine Delisle L'Heureux (2018). *Les voix politiques des femmes innues face à l'exploitation minière.* Québec : Presses de l'Université du Québec, p. 30.

pas de consultation avec les Premières Nations. La géographe spécialisée en études autochtones et en politique énergétique du Nord Caroline Desbiens reprend la formulation du chef Ghislain Picard qui décrit un effort « incomplet et très décevant » faisant référence à une vague d'attitudes qui critiquaient le mouvement comme étant antidémocratique et comme une nouvelle manifestation du colonialisme[338].

Même si cette politique a finalement été abandonnée, elle constituait une déclaration claire de priorité de la part du gouvernement. Celui-ci présentait une vision du développement du Nord fondée sur la création d'un environnement extrêmement favorable aux entreprises. Même si, à première vue, ce plan d'investissement gouvernemental peut sembler être l'antithèse du Far Ouest, il convient de souligner qu'il s'inscrit dans une logique de doctrine du choc visant à exploiter de façon peu réglementée des ressources et des populations vulnérables, et ce à de moindres coûts. Au fil du temps, les cycles de *boom and bust* qui ont ravagé l'Abitibi ont conditionné sa population, désormais prête à accepter des mesures drastiques.

3.1.4 Mort-Terrain, communauté stagnante

La montée des politiques d'austérité et l'intérêt d'ouvrir le Nord à d'importants investissements privés sont deux courants majeurs qui convergent à l'époque de la publication de *Mort-Terrain*. Ce roman offre des commentaires directs sur les politiques particulières de la région au lendemain de la crise financière de 2007, mettant en lumière diverses problématiques sociales et économiques. Biz souligne la manière dont elles se conjuguent entre elles, renforçant le grave et

[338] Je traduis : "incomplete and very disappointing". Voir Caroline Desbiens (2013). *Power From the North. Vancouver*: UBC Press, p. 211.

irréversible potentiel de dévastation. Le problème en question, soit la réouverture d'une mine, est plus largement une métaphore de la poursuite de la croissance économique à tout prix.

Avant même le début du texte, Biz propose quelques informations structurantes sous la forme de trois épigraphes qui démontrent, dans l'ordre chronologique, un monde naturel qui se transforme selon les attitudes changeantes[339]. La juxtaposition, d'entrée de jeu, de ces trois condensés de « visions » du Nord, suggère déjà un récit. Il s'agit, à bien des égards, du récit le plus simpliste de l'histoire de l'Abitibi, une région où les étendues sauvages du Nord ont été conquises et où l'exploitation minière est une pratique civilisée supposée être dans le meilleur intérêt de la région. Il y a une ressource, une barrière, une solution : autrement dit, un schéma actanciel, un discours politique.

Il s'agit d'un récit de progrès rendu possible grâce à un certain ordre politique et économique. À l'inverse, on comprend que le manque d'ordre dans la région serait à la source de sa stagnation ou de son déclin. Biz place un étranger, Julien Daigneault, comme filtre pour observer la combinaison particulière de l'ordre et du désordre dans *Mort-Terrain*. La ville éponyme est le topos même du Far Ouest. Julien décrit ainsi sa première matinée là-bas :

> le soleil cuisait la rue Principale déserte. Ne manquait que la boule de brindilles roulante du Far Ouest. Des pick-up étaient stationnés en épi, à l'angle de 45 degrés… Tout était laid et vieux dans ce village aux façades de clabord décolorées. Plusieurs vitrines vides affichaient à louer. L'enseigne rouillée du garage Lucien Vaillancourt grinçait sous la brise. (*MT,* p. 20)

Pour Julien, c'est comme entrer à la fois dans le passé et dans une zone de *frontier*, et force est de constater qu'il est désorienté.

[339] La première, extraite de *Forêt vierge folle* de Roland Giguère, offre une image du nord préservé avec « toutes couleurs peintures de guerre au seuil d'un pays sans nom ». C'est le Nord vierge, une forêt sublime. La citation suivante met en évidence le regard européen, où Samuel de Champlain observe les habitants autochtones qui « sont presque contraints de se manger les uns les autres ». La dernière arbore le langage technocratique du BAPE (Bureau d'Audiences Publiques sur l'Environnement), une agence du gouvernement du Québec pour démontrer la rigueur de ses études sur le développement durable dans le secteur minier, indiquant qu'elle a pris en compte « les aspects biophysique, social, économique et culturel ». (*MT*, p. 7)

L'impression de vide qu'il ressent à première vue est pourtant trompeuse. C'est une région peuplée : il s'en rend compte bien avant que la consultation publique commence. Julien remarque que « le bar était bondé » (*MT*, p. 163) et l'hôtel plein. Ceci est important dans le sens où il existe clairement des ressources en capital humain, notamment en main d'œuvre pour la mine. Deuxièmement, il existe un système d'infrastructure de routes et de bâtiments, dont l'ancienne mine et la toute nouvelle clinique ne sont pas les moindres. Enfin, ce n'est pas un lieu de non-droit, comme en témoigne le rôle important joué par Martin Langevin, l'agent de la Sureté du Québec que Julien rencontre peu après ces observations. En fait, toutes ces prises de conscience surviennent après qu'il a posé son diagnostic selon lequel la ville est une friche frontalière[340]. Quelque temps plus tard, Julien peut réfléchir aux réalités changeantes de la vie nordique : « il y avait les travailleurs et les chômeurs. Comme chacun pouvait changer de camp sans préavis, tout le monde se soutenait. » (*MT*, p. 40)

Afin de commenter les réalités politiques du Nord, Biz structure son récit de manière que nous puissions connaître des personnalités importantes du monde des affaires et du gouvernement. Cela se manifeste très clairement dans la ville elle-même, puisque les frères et sœurs de Stéphane Bureau font partie de l'élite locale. Stéphane est l'ancien patron du syndicat et, après la fermeture de la mine, il est devenu l'exploitant de la scierie, la seule entreprise industrielle restante à Mort-Terrain[341]. Sa sœur est la mairesse de la municipalité, et bien qu'elle ne joue qu'un rôle très secondaire dans le récit, il est mentionné qu'elle se concentre sur les relations d'affaires, notamment par une relation préexistante entre la ville et son principal employeur. Cependant, John Smith la rencontre dans un camp de chasse pour lui proposer un don

[340] Les friches remplissent des rôles très particuliers dans la conscience sociale et dans la littérature. Alors que les expressions françaises « friche » ou « terrain vague » portent à la fois des connotations positives et négatives, le Far Ouest est un environnement frontalier entre l'inhabitable et le reste de la civilisation.

[341] Il faut comprendre que tout intérêt commercial dépend de l'existence continue du secteur primaire de l'économie.

de 50,000 dollars, « une excellente échappatoire fiscale ». En acceptant cette offre, la municipalité mobilise des ressources publiques afin de soutenir d'adoption du projet minier (*MT*, p. 155).

Le personnage de John Smith est remarquable pour de nombreuses raisons dans le texte, mais sa mobilité est certainement significative. Une grande attention est portée à son utilisation des transports, notamment un Learjet et une limousine qui lui permettent de voyager en toute aisance. Malgré l'opulence de ces moyens de transport, c'est l'utilisation d'un troisième, une motoneige, qui lui laisse la plus grande liberté pour rencontrer la mairesse en cachette dans les bois (*MT*, p. 156). Sa mobilité physique reflète la grande facilité avec laquelle son argent peut circuler librement, une manifestation claire du pouvoir du capital dans un environnement néolibéral et peu réglementé. Ses moyens de locomotion et son capital financier contrastent fortement avec la pauvreté de la région. Dans l'une de ces scènes, il conduit par exemple son luxueux VUS à travers le village fantôme de Joutel (*MT*, p. 123).

Mais c'est précisément cette mobilité qui permet au malheur d'arriver dans des endroits comme Joutel, qui fait office de récit édifiant pour Mort-Terrain. Le nom du village est référencé tout au long du texte, toujours avec une mention de sa disparition définitive en 1998. (*MT*, p. 124). Quand Julien évoque cette municipalité, il évoque ainsi ce lieu : « un village minier fantôme dont les ruines gisaient sous la neige comme Pompei sous la lave » (*MT,* p. 139). C'est précisément cela que Mort-Terrain veut éviter, et Stéphane résume le récit de crise et la doctrine du choc qui ont marqué cette ancienne municipalité : « La mine, on en a besoin. Moi, ça me tente pas que Mort-Terrain finisse comme Joutel. » (*MT*, p. 150) Notons enfin que la rue principale de Mort-Terrain débouche sur la rue Joutel, les plaçant littéralement sur le même chemin, mais à des endroits différents de ce trajet.

Ayant une bonne idée du type de crise qui attend la ville si elle ne développe pas d'activité économique significative, il n'est pas surprenant que le conflit qui éclate soit extrêmement polarisant. Il apparaît clairement tout au long du texte que les travailleurs de la région ont grandement besoin d'une source d'activité, c'est-à-dire d'un employeur local en mesure de faire vivre les familles. Personne ne semble être plus touché que Sylvain, qui est l'exemple parfait des chômeurs de l'Abitibi. Il a bon espoir de trouver du travail, mais Julien note son amertume presque à chaque fois qu'il le rencontre : « son regard mobile d'épervier trahissait une grande souffrance. Il semblait amer et à cran. » (*MT*, p. 16) Sylvain critique vivement les programmes sociaux tout en étant bénéficiaire de prestations d'assurance-emploi. Selon lui, c'est du gaspillage que de dépenser de l'argent pour les peuples autochtones, mais pas pour un individu qui se prétend travailleur comme lui. Après que Julien offre une bière à un homme autochtone, Sylvain lui suggère : « Tu devrais pas faire ça. Y vont toutes venir te voir, asteure. Avec l'argent que le gouvernement leur donne, y pourraient au moins payer leur bière. » (*MT*, p. 55)

Biz propose ce côté humain de l'histoire, les ravages de la pauvreté et le manque d'opportunités, avant de situer son récit dans un contexte plus large. En tant que région de la « ceinture de rouille du Québec », la ville est un bon exemple des impacts à long terme de la désindustrialisation lorsqu'elle est combinée à une politique d'austérité. La vulnérabilité de la population est frappante, mais Biz propose une réflexion plus approfondie, démontrant à quel point la population autochtone est encore plus désavantagée sur les plans social, économique et politique. Mort-Terrain est ainsi une région profondément fragile, mais qui a un espoir de survivre. Face à un exemple clair d'échec comme celui de Joutel, il existe une motivation substantielle à accepter des offres prédatrices afin d'obtenir l'ordre et la prospérité. En d'autres

termes, la doctrine du choc est un outil efficace dans ce cas et, à la fin du texte, les efforts visant à déstabiliser l'opposition par le biais de menaces, de pots-de-vin ou de désinformation sont couronnés de succès.

Le texte propose beaucoup de réflexions sur les récits de résistance, plutôt que sur leur mise en œuvre[342]. D'une certaine manière, la plus grande résistance autochtone est simplement de continuer, de survivre. C'est seulement grâce à cela que les connaissances pourront être transmises et que les communautés pourront conserver leur identité collective. Cela se produit dans le texte, agissant comme une lueur d'espoir. La promesse est un élément essentiel de la croyance spirituelle autochtone et un thème central du texte, mais c'est également l'histoire de l'Abitibi et de la population frontalière qui a dû faire preuve d'une telle résilience, comme nous l'avons observé chez Saucier. Julien constate que la mine « représentait la promesse de relance inespérée », suggérant la possibilité d'un nouveau *boom* économique (*MT*, p. 124). Tout comme dans le cas d'*Autour d'Éva*, ce qui est une opportunité pour les uns est une menace pour les autres. L'idée de concevoir et de gérer la terre et ses ressources en pensant aux sept générations à venir est une partie importante de la philosophie autochtone. Cela contraste fortement avec les intérêts à courte vue de la population blanche dans le texte, préoccupée par l'immédiateté. Même le traumatisme intergénérationnel ne fait pas obstacle à la réflexion sur les promesses de l'avenir, et continuer à vivre sur les terres traditionnelles reste une forme radicale de résistance, même si elle semble être la seule voie possible.

[342] Le groupe de personnalités qui s'opposent à la réouverture de la mine est remarquablement similaire à ceux d'*Autour d'Éva*. Notamment, les deux mouvements sont composés des documentaristes, des écrivains et d'autres intérêts urbains. Pourtant, ces individus s'attachent au cœur du mouvement organisé par les autochtones. Voir *MT,* p. 159-62.

3.2 La santé dans un contexte d'austérité frontalier

Les dommages touchant à l'environnement naturel et au paysage sont des thèmes importants abordés dans *Autour d'Éva.* Biz les aborde aussi dans son roman, mais en refocalisant la question de la destruction pour en dévoiler les impacts humains. Les conséquences touchant les personnages sont au premier plan dans son roman où il explore ainsi les diverses façons dont le développement du Nord affecte l'individu et la société. *Mort-Terrain* montre à la fois le rôle des facteurs économiques, l'importance des liens sociaux, la santé physique et mentale, et comment tous ces facteurs affectent de façon disproportionnée des groupes déjà vulnérables tels que les Premières Nations, les femmes, les personnes âgées, les enfants, etc. Ce ne sont donc pas seulement les ressources financières des individus qui sont conditionnées par leur milieu de vie, mais aussi leur santé et leur bien-être physique et psychologique. Présenter le roman comme une histoire racontée du point de vue d'un jeune médecin permet au lecteur de mesurer à quel point il peut être difficile de remettre en question le paradigme dominant et le poids bureaucratique du système médical. On peut soutenir que ces forces sont amplifiées dans le contexte éloigné des centres qu'est l'Abitibi, démultipliant, en bout de ligne, les impacts[343].

Dans cette section, j'examinerai comment est représenté l'accès aux soins de santé dans le roman, démontrant les inégalités et leurs conséquences en mobilisant des théories de Kate Pickett et Richard Wilkinson. J'analyserai dans quelle mesure une vieille garde exerce un pouvoir sur l'institution, dans le souci de montrer à quel point l'idéologie et les valeurs sociales jouent un rôle important dans la manière dont les soins sont dispensés. La configuration du roman présente le statu quo et met ensuite le lecteur au défi d'envisager un recadrage radical des

[343] Ici se pose la question du genre, où la peur et la violence s'oppose à la joie et à la santé. Les Éditions Leméac ont identifié *Mort-Terrain* comme un thriller. Voir Isabelle Kirouac Massicotte (2019). « L'horreur comme littérature-monde, le cas de la littérature québécoise : *Mort-Terrain* de Biz et *Qu'il est bon de se noyer* de Cassie Bérard ». *Journal of Canadian Studies / Revue d'études canadiennes.* 53(3), p. 555.

principes médicaux en s'inspirant des pratiques autochtones. J'explorerai le système de valeurs alternatif autour de la santé autochtone, puis je commenterai la façon dont Biz tente d'utiliser les voix autochtones comme une forme de résilience et de solidarité. Ce sont des modèles concurrents qui partagent certains points communs mais qui contraignent Julien à la paralysie pendant la majeure partie de l'action du roman. C'est sa décision de rompre avec bon nombre des pratiques qui lui permet de réinventer sa façon d'exercer sa profession et de trouver sa place au sein de la communauté.

3.2.1 Le système médical allopathique

L'une des principales considérations concernant les soins de santé tels qu'ils sont pratiqués dans ce pays est qu'ils reposent sur des principes allopathiques[344], fondés sur l'utilisation de la méthode scientifique, notamment autour de l'observation scientifique de leur efficacité et de leur sécurité, puis par l'adoption de bonnes pratiques[345]. Ceci est important car la manière dont le roman est structuré met l'accent et l'autorité sur ce système en centrant le récit autour d'un médecin et en suivant son parcours à travers le système à la fois comme initié et comme étranger. De plus, on remarque que les premiers contacts avec le système médical se font par l'intermédiaire de la clinique de soins primaires de Mort-Terrain et l'hôpital de La Sarre. La médecine allophathique, à sa base, s'appuie sur ces institutions.

[344] La médecine allopathique vient du grec pour désigner une souffrance (*pathos)* qui est soignée par une substance ou un corps étranger (*allos*). Le terme est généralement utilisé par les praticiens holistiques pour désigner la médecine occidentale Dans le cadre de mon étude, le terme « allopathie » servira à désigner un programme de médecine occidentale « classique » et hautement médicalisé basé sur les produits pharmaceutiques, les soins hospitaliers, les diagnostics, la maladie, la vaccination, etc.

[345] Agnes Loeffler (2017). *Allopathy Goes Native.* New York: Bloomsbury, pp. 133-34.

La marchandisation des services médicaux

Au début du texte, Julien témoigne du succès de la médecine allopathique de multiples façons. Il est impressionné par l'esthétique et la modernité de la clinique de Mézézak, remplie de beaux meubles et « de magnifiques œuvres d'art autochtones ». (*MT*, p. 22). Il est en outre surpris par la disponibilité de l'équipement, se comparant à « un enfant dans un Toys R Us » (*MT*, p. 27). Il peut consulter le large éventail de documents dont il dispose à la clinique, ainsi que la mine de données sur les patients qui sont un exemple du haut degré de gestion des documents.

Plus important encore, il peut constater l'efficacité du système dans la gestion de types particuliers de maladies. L'une de ses premières interventions consiste à venir en aide à un pêcheur américain. Au cours de cette interaction particulière, Biz démontre la rigueur du système allopathique occidental. Julien diagnostique le problème et le traite avec des outils chirurgicaux et des produits pharmaceutiques. Il décrit la scène de façon neutre, tel que le ferait un professionnel du monde médical : « L'incision était nette et l'hameçon est ressorti facilement. » (*MT*, p. 33) Il s'agit d'un exemple du type de soins que la médecine occidentale offre de manière assez efficace car il vise à remédier un problème immédiat et, dans ce cas-ci, relativement simple. La procédure se transforme vraiment en transaction lorsque le patient remarque que le système de santé canadien est meilleur que celui des États-Unis et offre au médecin de l'argent pour son « appréciation » (*MT*, p. 34). Le soin médical se subsume alors en simple transaction financière.

La spécialisation

Outre sa dimension parfois purement transactionnelle, le système allopathique impose aussi une spécialisation qui traite de façon séparée les différentes pathologies, ce qui peut créer des

problèmes en ce qui concerne l'interaction des différents intervenants médicaux[346]. Le système médical allopathique partage de nombreuses similitudes clés avec le capitalisme en tant que structure organisationnelle[347]. Celles-ci incluent des degrés élevés de spécialisation, la création de vastes cadres bureaucratiques qui donnent la priorité au profit plutôt qu'à la qualité, et un effet déshumanisant global qui réduit l'individu à un ensemble de données chiffrées[348]. La médecine allopathique est protégée par un système complexe d'accréditations qui se renforcent mutuellement et est conçu pour tenir à distance toute influence extérieure. Même si cela encourage la pratique de principes scientifiques solides, cela crée un système hégémonique particulièrement opaque, isolé du vécu des patients et peu enclin à la remise en question.

Cela est clairement démontré dans le texte lorsque Julien se procure du matériel dentaire spécialisé afin de répondre aux besoins de sa communauté. Alors que la médecine allopathique considère les dents comme une partie du corps à part entière, Julien réfléchit à la mesure dans laquelle sa décision pourrait avoir des impacts négatifs : « j'avais gardé cette initiative secrète, de peur de me faire tomber dessus par l'Ordre des dentistes du Québec. La médecine occidentale est malheureusement compartimentée en silos étanches. » (*MT*, p. 88) Le médecin se préoccupe de ses patients, mais aussi de sa place et du rôle qu'il joue au sein de l'institution médicale. On voit que les considérations professionnelles et administratives sont réelles et qu'elles ont des conséquences : il ne peut aider que temporairement ses patients pour leurs problèmes dentaires. Le roman dénonce ici un système qui, en raison de son fractionnement et des chasses gardées qu'il crée, fait que les patients ne reçoivent pas toujours les soins dont ils auraient besoin. Comme le texte le démontre à plusieurs reprises, ce sont les plus vulnérables, ici les patients

[346] Anamaria Ross (2012). *The Anthropology of Alternative Medicine.* London: Berg, pp. 122-124.
[347] Karen Willis and Fran Collyer (2019). *Navigating Private and Public Healthcare*. Singapore: Springer, p. 53.
[348] Raju Das (2023). "Capital, Capitalism and Health" from *Critical Sociology*, 49(3). https://doi.org/10.1177/08969205221083503, pp. 396-98.

algonquins, qui souffrent de manière disproportionnée de ces dysfonctionnements du système médical.

On voit ici certaines limites du système allopathique centré autour de la figure du médecin qui diagnostique, conseille et agit sur le corps d'un patient souvent passif. Dans *Mort Terrain*, au fur et à mesure que l'histoire avance, cette hégémonie d'un système allopathique centré sur la figure du médecin est en partie remise en question et transformée : en effet, Julien se rend compte que cette conception de la médecine échoue en grande partie à desservir les populations vulnérables. Il se rend rapidement compte que la conception verticale et centralisée qu'imposait son prédécesseur ne suffit pas à bien faire son travail. Tout service était rendu à la clinique, un endroit où les informations sont conservées dans les dossiers. Julien décide de trouver une autre façon d'assurer qu'il répond aux besoins de la communauté de Mézézak. Le premier cas est celui de Jeffrey Mowatt, jeune Autochtone que Julien trouve inconscient au bar, victime d'un « diabète mal soigné » (*MT*, p. 57).

Le médecin tente la réanimation, une intervention de terrain, puis c'est lui qui se rend dans la famille endeuillée pour l'accompagnement moral et émotionnel. Plus tard, il assistera à l'enterrement de celui qu'il n'aura pu sauver. Ces dernières actions ne sont pas de obligations professionnelles et témoignent de son approche plus holistique centrée sur son lien personnel avec la communauté. Julien réagit là où d'autres sont indifférents ou obstinés, démontrant une vraie volonté d'aider la population algonquine. Mowatt est doublement victime du système dans la mesure où sa maladie auto-immune est mal soignée et où personne hormis Julien ne se préoccupe de le voir inanimé au bar.

Des conceptions opposées de la santé

L'état de stagnation économique dans lequel s'enlise Mort-Terrain depuis plusieurs années perpétue les inégalités entre les habitants (ceux qui ont un travail par opposition aux chômeurs de longue durée), mais les accroit également. La protection ou l'expansion des soins de santé peut alors être conçue comme un outil permettant de réduire les effets des inégalités économiques. Toutefois, lorsque le système ne produit pas les résultats souhaités, la question est souvent d'élargir le choix par la privatisation ou de réduire le fardeau financier par des mesures d'austérité.

La médecine allopathique répond aux besoins immédiats mais est généralement moins efficace dans le cas de maladies chroniques. Certains des premiers cas de découverte de soins de santé que Julien fait par lui-même concernent de telles interventions, en particulier l'arthroplastie de la hanche d'Élzéar et le fait que Dave porte un dentier après avoir « reçu une bûche en pleine face » (*MT,* p. 28). Ce type de blessures se traite bien par la médecine allopathique. Mais au fil du temps, il s'alarme de l'incidence des problèmes pulmonaires chroniques, qui, en revanche, sont beaucoup plus difficiles à combattre. La population blanche partage des similitudes avec celle de Mézézak dans la mesure où elle vit dans le même environnement, témoignant de l'impact catastrophique de la mine sur la santé des habitants. Ce n'est que plus tard dans le texte que Julien prend conscience des différences physiologiques entre les peuples autochtones et ceux par défaut qu'il a étudiés à la faculté de médecine. Jim joue un grand rôle dans sa sensibilisation à ce type de problématique et assure ainsi une grande partie de cette rééducation critique, mais le Dr Comeau prend également part dans cette discussion en mentionnant des idées reçues concernant la diète traditionnelle : « une alimentation plus riche en gras a persisté, ce qui explique l'engouement des Premières Nation pour la friture » (*MT*, p. 128). Quelle que soit la

véracité de ce commentaire, elle démontre une attitude culturelle des médecins qui simplifie à l'extrême le problème et, de façon plus importante encore, n'offre aucune solution.

De plus, lorsque les blessures ont des implications mentales importantes, notamment avec des niveaux de douleur élevés, le système s'appuie fortement sur la prescription d'analgésiques. Plus loin dans le texte, Julien démontre sa résistance à ce réflexe médical, provoquant un éclat extrême de la part de Stéphane qui se sent en droit d'obtenir du dilaudid car « c'est de même que ça marche icitte » (*MT*, p. 165). L'épilogue offre des éclaircissements supplémentaires sur la manière dont ces considérations se manifestent à long terme. Julien a adopté d'autres formes de traitement pour ses patients, grâce à son adhésion aux pratiques traditionnelles autochtones. Il remarque notamment que « grâce aux plantes, je ne prescris presque plus de pilules » (*MT*, p. 235).

Il existe un spectre dans l'utilisation des soins de santé allopathiques. Le roman est construit de telle manière que l'infrastructure existante s'appuie fortement sur son imposition, centrée sur la pratique du Dr Comeau et la place primordiale de la clinique. Même si Julien a un certain intérêt intrinsèque pour une approche plus holistique, sa transition est accélérée par ses liens avec Mézézak. Le résultat de ce processus est une réorientation politique importante qui amène Julien à prendre position contre la réouverture de la mine et à s'intégrer à la communauté algonquine.

3.2.2 Les conséquences des inégalités sur la santé

Plusieurs critères entravent l'accès à la santé, ce qui accroît la croissance des inégalités sociales, économiques et politiques. La médecine est un domaine qui fait preuve d'une très grande prudence et son fonctionnement repose sur des systèmes hautement centralisés. Cette situation

est lente à changer et renforce les inégalités existantes dans la société. À bien des égards, cela ressemble à une lourde administration coloniale qui utilise l'intégration verticale pour « tendre vers l'uniformité » sans tenir compte de contextes ou situations spécifiques[349]. Cette situation est aggravée dans le contexte de l'Abitibi, où les vulnérabilités sont nettement plus grandes.

La question de l'éloignement d'un grand centre urbain demeure un obstacle sachant qu'il est difficile d'attirer et de maintenir des professionnels de la santé (qu'il s'agisse de personnel de première ligne ou de diverses spécialités plus pointues). Et dans le cas de la population algonquine de Mézézak, la question des stéréotypes et du racisme complexifie encore davantage la possibilité d'offrir des soins de qualité et de proximité[350]. La clinique médicale flambant neuve montre que tout est fait pour le confort du médecin, mais ce bâtiment à lui seul ne saurait créer les conditions nécessaires à une amélioration de la santé dans la réserve, car selon Julien, la culture médicale est bien plus importante que les infrastructures. Non seulement un endroit comme Mort-Terrain est-il éloigné des centres de pouvoir, mais il est aussi géographiquement éloigné des autres communautés du nord, par des distances que Julien qualifie d'« intergalactiques » (*MT*, p. 153).

La centralisation en particulier a conduit à un effilochage à la périphérie du système de santé, ce qui a sans doute un impact plus prononcé sur des endroits comme l'Abitibi. Julien est souvent incrédule face aux contrastes saisissants qui définissent la région. Un bon exemple de cette stratégie est lorsque Julien exprime une « vérité » toute faite : « la campagne, c'est la santé » (*MT*, p. 25). Mort-Terrain ne correspond pas à l'idée de campagne bucolique que laisse

[349] Anna Crozier (2007). *Practising Colonial Medicine: The Colonial Medical Service in British East Africa*. London: Tauris, p. 134.
[350] Crozier, p. 136-38

imaginer l'expression. Sa réaction démontre sa naïveté envers les conditions de vie dans un espace de *frontier*.

Il existe également des barrières culturelles lorsqu'il s'agit d'accéder aux services de soins de santé pour des Autochtones. Cela renvoie à des considérations beaucoup plus larges sur l'accès aux soins de santé en tant qu'indicateur d'inégalités sociales plus larges. L'accès et les résultats devraient être les principaux critères d'évaluation pour analyser la qualité des soins de santé. Dans leur monographie *The Spirit Level*, les sociologues Kate Pickett et Richard Wilkinson démontrent que la pauvreté absolue n'est pas le principal déterminant. Au contraire, le degré d'égalité au sein des communautés revêt une importance bien plus grande. Leur méthodologie prend en considération un large éventail de facteurs et examine notamment le stress et l'anxiété du point de vue de la santé mentale et physique. Ils écrivent ainsi : « les bénéfices d'une plus grande égalité se propagent dans toute la société […] quel que soit le niveau de revenu, il est préférable de vivre dans un endroit plus égalitaire[351]. » Ils mettent au jour la grande importance de l'histoire de l'égalité, soulignant que « l'égalité a été maintenue » dans les sociétés en grande partie jusqu'à l'intensification de l'accumulation de capital avant et pendant l'industrialisation[352].

Ceci est largement conforme à l'idée selon laquelle la pauvreté est matérielle mais repose aussi en grande part sur les relations entre les personnes. Certains chercheurs comme Sebastiano Bavetta insistent sur l'importance de prendre en compte l'importance de l'inégalité perçue, notant qu'elle est multidimensionnelle et intrinsèquement contestée : « ce que nous observons, en revanche, est un ensemble manifeste de variables/ d'indicateurs qui capturent indirectement le

[351] Je traduis : "the benefits of greater equality spread right across society […] at almost any level of income it is better to live in a more equal place". Voir Pickett and Wilkinson, p. 84.
[352] Pickett and Wilkinson, pp. 131-33.

point de vue du répondant sur l'inégalité[353] ». Cette ambiguïté crée des allégations concurrentes d'injustice, comme en témoigne la nature axiomatique des griefs émanant de personnages comme Sylvain et Jim.

Biz propose une spatialisation de cette tension en situant la clinique dans la réserve algonquine. Face au faste presque offensant de la clinique qui « trônait à l'entrée du village » (*MT*, p. 23), l'état de délabrement des bâtisses de la réserve n'en est que plus criant, illustrant ainsi les inégalités sociales et économiques et leur impact sur la santé. Bien que cela soit évident dans la manière dont la communauté est physiquement organisée, cela fait également partie de la conscience collective. La solidarité envers ceux qui sont dans le besoin ne transcende pas les considérations raciales. La population blanche méprise les Algonquins qui reçoivent des allocations gouvernementales, mais l'abus de l'assistance sociale est banalisé dans le cas d'autres Blancs, comme la famille Lacroix qui bénéficie impunément d'une fraude fiscale en collectant le chèque d'un membre de la famille « qui est mort depuis dix ans » (*MT*, p. 219).

Certaines pressions administratives dues à l'austérité pèsent sur le système. Au Québec, la prestation des soins de santé relève du secteur public, mais la recherche d'un meilleur rapport qualité-prix est constante[354], d'où la recherche de stratégies favorisant la privatisation et la financiarisation[355]. Les pressions de l'austérité et les appels à moderniser ou à « rationaliser » le système sont souvent au cœur des efforts de privatisation. Cela aboutit à tirailler les soins médicaux dans deux directions opposées : d'une part, le système médical est de plus en plus

[353] Je traduis : "what we observe, instead, is a set of manifest variables/indicators which indirectly capture the respondent's views about inequality". Voir Sebastiano Bavetta et al (2017). "An empirical analysis of the determinants of perceived inequality", *Review of Income and Wealth*. https://doi.org/10.1111/roiw.12351, p. 266.

[354] Joseph Gabriel (2014). *Medical Monopoly.* London : University of Chicago Press, p. 250.

[355] Alors que la façade du système de santé au Québec conserve en grande partie l'apparence d'un bien public, la privatisation se produit largement en arrière-plan dans les achats, les projets d'investissement, les droits intellectuels, les services d'abonnement, les technologies de pointe, les services de laboratoire et d'autres éléments similaires.

centralisé[356] du point de vue administratif, mais d'autre part, on assiste à un cloisonnement toujours plus étroit des spécialités médicales.

De façon plus décisive encore, la montée du néolibéralisme a entraîné une plus grande inégalité, associée à des mesures d'austérité imposées aux institutions publiques qui dispensent des soins médicaux[357]. De nombreux économistes politiques ont montré dans quelle mesure ces pressions néolibérales sont la force motrice du changement institutionnel. Au Québec, les économistes Philippe Hurteau et Francis Fortier soulignent que le recours aux partenariats public-privé est un indicateur massif de dérive conceptuelle, une forme de ce qu'ils considèrent comme une « réingénierie » du système selon des lignes idéologiques[358]. Ils recourent à l'expression de « dépossession tranquille » pour décrire les processus de privatisation réalisés en arrière-plan, ce qui permet de fournir de moins en moins de services, particulièrement en région éloignée[359]. Il n'est ainsi pas possible d'évaluer dans quelle mesure l'austérité affecte la qualité des soins de santé sans prendre en considération « des enjeux de classe, de genre et de diversité culturelle » qui ont des conséquences parfois dramatiques[360]. Les représentations du système de santé dans *Mort-Terrain* dévoilent deux mondes vivant côte à côte, mais contrastés à l'extrême.

Cela dit, les inégalités de la vie dans le Nord constituent un problème qui entraîne des conséquences négatives pour tout le monde. Lors de ses premières expériences à la clinique, Julien se voit offrir la possibilité d'examiner les dossiers médicaux des Mort-Terrons. Il apprend de ces documents qu'il existe un nombre élevé d'infections pulmonaires dans la région,

---

[356] Gabriel, p. 250.
[357] Anne Plourde (2020). « Le néolibéralisme contre le droit à la santé », *Droits et libertés.* Vol 39, n°. 1, p. 31.
[358] Philippe Hurteau et Francis Fortier (2015). « État québécois, crise et néolibéralisme », *Interventions économiques.* 52, p. 2.
[359] Éric Pineault (2014). « La dépossession tranquille », *Liberté*, 302, p. 10.
[360] René Charest (2020). « Reprenons en main notre réseau de la santé et des services sociaux », *Droits et libertés.* 39(2), p. 64.

probablement causées par les activités minières. (*MT*, p. 29). Tout comme ce fut le cas à Rouyn, la croissance extrême des industries extractives au début et au milieu du XX^{e} siècle fut un processus chaotique et alimenté par un développement inégal. Comme on l'a vu dans *Jeanne sur les routes,* les préoccupations sanitaires étaient à peu près inexistantes à l'époque. Celles-ci se développent au cours du XX^{e} siècle alors que se précisent les connaissances scientifiques et que la législation entourant les conditions de travail se raffermit. Dans le roman, même si la mine de Mort-Terrain a fermé depuis plusieurs années, l'ensemble de la population, a été exposée à l'environnement dégradé par les activités minières.

3.2.3 Un système médical colonial

Non seulement le système médical est en crise, ce qui constitue déjà un problème de taille, mais il est également incapable de répondre aux besoins de la communauté en raison des pressions géographiques et culturelles combinées que présente l'Abitibi. L'accès aux soins de santé est un bon indicateur du bien-être social et économique global, et les obstacles qui s'aggravent sont clairement mis en évidence dans le roman. Les considérations géographiques, les barrières culturelles et les interventions administratives exacerbent les écarts d'accès et de qualité de soins. Ensemble, ces facteurs conduisent à des résultats profondément inégaux.

Dans le contexte de l'Abitibi, l'une des principales stratifications de la société est la race ou l'origine ethnique. Alors que les premières vagues d'expansion minière qui ont développé l'Abitibi attiraient en grande partie des immigrants de première génération, donnant naissance à des communautés multiethniques, la communauté décrite dans *Mort-Terrain* au XXI^{e} siècle ne laisse plus paraître ces vagues migratoires. Dans cette communauté postindustrielle qui a perdu sa mine plusieurs années auparavant, les deux groupes démographiques identifiables sont une

population blanche qui attend le retour de la prospérité et une population autochtone qui tente désespérément de rester connectée à la terre et à sa culture traditionnelle[361]. Il s'agit d'un environnement propice à l'examen des relations entre les populations autochtones et blanches. Cette fracture constitue un outil pour examiner les résultats en matière de santé, ce qui représente plus largement un état de maladie, de chaos ou d'autres formes de dommages. Cet univers fictif permet d'explorer comment le système de santé peut refléter des problèmes plus larges d'inégalités sociales et économiques.

Même si les déterminants sociaux de la santé sont devenus plus évidents depuis le milieu du XX^{e} siècle, c'est beaucoup plus récemment que les chercheurs se sont intéressés à étudier les impacts de la race et de l'origine ethnique en examinant les questions liées à l'accès au système et aux résultats en matière de santé. Au Canada, il existe plusieurs travaux sur la manière dont les peuples autochtones ont été exclus de l'accès aux soins. Samir Shaheen-Hussain suggère que l'héritage des abus subis par les Autochtones est en grande partie au centre de cycles continus de soins inefficaces, fondés sur une culture de « violence fondamentale[362] ». Cela peut aider à expliquer pourquoi les peuples autochtones entretiennent une méfiance envers les institutions, que ce soit passivement ou autrement. Ce manque de confiance augmente la possibilité que leurs membres passent entre les mailles du filet[363].

Dans le roman, on voit que la population de Mézézak est représentée comme indifférente. Lorsque les Algonquins de Mézézak font confiance aux soins de santé, cela ouvre la voie à d'importants abus. Le premier aperçu de cela est lorsque le Dr Comeau informe Julien de sa

[361] Cette tension est au cœur des conflits autour de la propriété ou de l'intendance des terres depuis avant la Confédération. Voir Jérémie Gilbert (2016). *Indigenous Peoples' Land Rights Under International Law*. Leiden (NL): Brill Nijhoff, pp. 80-81.
[362] Samir Shaheen-Hussain (2020). *Fighting For A Hand To Hold.* Montréal: McGill-Queen's University Press, p. 155.
[363] Loeffler, p. 153.

population de patients, ajoutant que les Algonquins ne veulent rien savoir du système allopathique : « au début, j'ai essayé de les aider, mais y a rien à faire avec eux autres. Quand y en a un qui vient au centre, je les soigne, c'est sûr. Mais je cours pas après. » (*MT*, p. 26) Il s'agit d'une forme de résistance plutôt passive de la part de la population autochtone, engendrant une réponse réciproque du médecin. Cette attitude rend leur résistance ultérieure plus dramatique, démontrant en fin de compte un haut degré de solidarité contre l'influence des lieux d'autorité occidentaux traditionnels comme les entreprises ou le système de santé. Ce type d'approche passive néglige les peuples autochtones et représente un problème à l'échelle du système car les médecins ne peuvent assurer un bon suivi des patientsé Manifestement, le Dr. Comeau ne s'est jamais interrogé sur comment il pourrait approcher différemment la situation ni n'a demandé à ses patients comment il pourrait s'y prendre pour les aider. Cela démontre une réticence à apporter des changements culturellement appropriés et, dans un contexte comme celui de Mézézak, constitue un exemple de l'attitude de daltonisme racial du personnage du médecin[364].

Mais au-delà de ses actes passifs, le Dr Comeau est un puissant symbole d'abus de pouvoir tangibles. Il est révélé dans la hutte de sudation qu'il a agressé sexuellement[365] de jeunes patients. Cette révélation a une profonde signification historique qui s'enracine dans la complicité des travailleurs de la santé dans diverses violations des droits de la personne contre les peuples autochtones du Canada. Les crimes du Dr Comeau représentent à la fois les violations impunies de systèmes coloniaux (celui de la santé, dans ce cas), et plus largement encore les méfaits du paternalisme des gouvernements qui ont traumatisé les Premières Nations

[364] La plupart des professionnels insistent sur le fait qu'ils n'agissent pas de manière non professionnelle et que le fait de traiter tout le monde de manière égale est un principe essentiel de l'exercice de la médecine. Ceci est emblématique d'une opposition sociale plus large à l'encontre de l'équité, de la diversité et de l'inclusion.

[365] Une fille algonquine de cinq ans pleure devant Dr Comeau : « il plaque doucement son index droit sur la bouche de l'enfant et défait sa braguette de sa main gauche » (*MT*, p. 168).

de multiples façons[366]. Le Dr Comeau emblématise les torts du système de santé allopathique occidental et est donc un grossier simulacre de son hostilité envers les peuples autochtones. Il est certainement aussi possible, selon ce qu'en dit le roman, qu'il soit incompétent, choisissant d'ignorer sa responsabilité de prendre soin de tous les membres de sa communauté. Celle-ci est consciente de ce manquement, et ne manque pas de témoigner sa reconnaissance envers Julien comme médecin : « Comeau, il faisait ça, juste sa job. Toi, tu fais plus que ça » (*MT*, p. 144). Comeau arbore la façade d'une vénérable figure d'autorité, mais le récit met au jour son incompétence et ses méfaits.

En revanche, Julien est une force émergente en médecine, offrant de sérieux espoirs pour une communauté qui fait face à des défis importants. Pourtant, son parcours est également entaché de certaines des mêmes attitudes, y compris sa frustration initiale lorsqu'il semblerait que ses patients de Mézézak « ne tenaient aucun compte de [s]es recommandations » (*MT*, p. 101). Il ressort du texte qu'aucun effort n'a été fait dans sa formation pour faire face aux réalités du Nord ou pour prendre soin des communautés vulnérables. C'est fondamentalement le défi majeur auquel Julien est confronté pour lutter contre les discours racistes. Si le Dr Comeau représente une ancienne façon de penser, Julien représente l'espoir à travers la nouvelle génération. Il est prêt à remettre en question les idées préconçues, notamment celles de son mentor, en s'appuyant sur les enseignements qu'il reçoit de plus figures autochtones influentes. Il fait preuve d'un haut degré de malléabilité intellectuelle et d'une volonté de continuer à apprendre. Malgré son intérêt pour l'écoute des récits, il ancre toujours sa pratique et ses avis

[366] Il y a certes eu des changements politiques importants, mais ils ne sont pas effectués en consultation avec les peuples autochtones. Ils reprennent des formes de paternalisme de longue date. Les valeurs du système de santé ne sont pas neutres et incluent diverses attitudes et préjugés qui perpétuent les inégalités. Voir Lalita Davies (2022). "Power and politics: the impacts of settler colonialism on health interventions targeting indigenous Canadians" *Canadian Journal of Native Studies.* 41(1), p. 67.

dans la collecte de données. Lorsqu'on lui décrit les dangers potentiels de la mine, il se plonge dans des revues médicales : « je prenais des notes frénétiquement, comparant et recoupant les données » (*MT*, p. 159).

L'échec du système médical allopathique occidental à rejoindre adéquatement les peuples autochtones a conduit, comme indiqué précédemment, à un désengagement de leur part, mais a aussi encouragé les communautés autochtones à reprendre en main leurs propres soins de santé. Cela se manifeste par le recours aux guérisseurs traditionnels, aux huttes de sudation et à l'organisation communautaire par l'intermédiaire du centre d'amitié autochtone à Val-d'Or. Julien le décrit comme « établissement communautaire entièrement voué à la santé et au bien-être des Algonquins de l'Abitibi et des Cris de la baie James » (*MT*, p. 140). Ces services sont organisés et accessibles grâce aux redevances des projets hydroélectriques. Ce système démontre une structure moins verticale que ce qui existe en médecine allopathique. Ceci est encore illustré par le guérisseur Oscar. Il participe à un rite mettant l'accent sur l'unisson, en jouant du tambour avec « deux pulsations […] parfaitement synchronisées » (*MT*, p. 142).

Le roman montre ainsi clairement les limites des pratiques de la médecine occidentale, notamment en ce qui concerne l'offre de soins culturellement appropriés. *Mort-Terrain* montre également les abus et la négligence perpétrés par la bureaucratie et leurs conséquences immédiates et à long terme. Ces comportements émanant du système sont des manifestations du paternalisme et du racisme amplifiant les possibles tensions entre un système allopathique et les soins de santé traditionnels pour les communautés autochtones. À bien des égards, ce sont les ressources humaines qui en témoignent le mieux. Julien n'est pas préparé aux réalités du Nord, à cause d'une formation inadéquate à la faculté de médecine. Ce n'est que progressivement qu'il va être initié à des perspectives alternatives plus respectueuses des cultures autochtones.

3.2.4 L'intégration des perspectives autochtones par Julien

En contraste avec le paradigme scientifique de la médecine allopathique, Biz fait intervenir diverses autres perspectives et pratiques issues des enseignements traditionnels des Algonquins[367]. Les histoires des peuples autochtones ont une importante fonction culturelle de résistance face aux processus d'assimilation ou d'annihilation auxquels font face ces peuples. Cependant, les récits dominants à propos de leurs communautés sont souvent encore forgés par des acteurs non autochtones de la société dominante à destination de personnes non autochtones[368], reconduisant des stéréotypes et des faits non avérés. L'expérience des peuples autochtones a été profondément généralisée dans la pensée et l'imaginaire blancs, et s'est vue « déniée toute reconnaissance d'individualité et de changement[369] ». Ce constat surgit fréquemment dans les réflexions en relation avec les objectifs de réconciliation et de déconstruction des oppressions[370].

Mort-Terrain est un exemple patent de ce phénomène dans la mesure où Biz s'arroge le droit de parler à la place des Algonquins, reconduisant des récits néfastes et stéréotypés au sujet des cultures autochtones. Ces stéréotypes sont largement présentés comme des faits, formant des attitudes culturelles défavorables qui perpétuent des formes de marginalisation telles que l'accès aux soins de santé[371]. Ce traumatisme intergénérationnel choque Julien, qui se dit qu'il n'était pas habitué à cette « déchéance » (*MT*, p. 134). Biz réussit à placer ce récit en premier plan,

[367] Bien sûr, il s'agit d'une atténuation à deux reprises car les messages autochtones sont relayés à la fois par Julien le personnage et Biz l'auteur. Biz s'octroie le droit de parler à la place des Algonquins. Il y a au moins un certain effort de consultation, Biz ayant remercié certaines personnes d'origine algonquine dans le paratexte de son roman.

[368] Deborah Madsen (2008). "On Subjectivity and Survivance". *Narratives of Native Presence*. Ed. Gerald Vizenor. Lincoln: University of Nebraska Press, p. 80-81.

[369] Je traduis : « denied the acknowledgement of individuality and change », voir Madsen, p. 90.

[370] E.C. Carlson-Manathara (2016). "Anti-colonial methodologies and practices for settler colonial studies", *Settler Colonial Studies* 7(4), p. 3-5.

[371] Thomas King indique que l'un des principaux prismes à travers lesquels les peuples autochtones sont perçus est celui de leur paresse. Voir Thomas King (2012). *The Inconvenient Indian.* Toronto: Random House.

fixant des attentes qui sont rapidement remises en question lors d'une rencontre fortuite avec Jim.

Alors que les conversations que Julien a avec d'autres personnages blancs se déroulent à l'intérieur, dans des lieux comme le bar ou la clinique, la première rencontre entre Julien et Jim a lieu au bord du lac et se poursuit à travers un parcours sur les eaux et la terre, ce qui renforce le degré d'ancrage des enseignements dans les questions de territoire et d'ordre naturel. Julien joue le rôle d'un apprenant investi, désireux de découvrir les vastes connaissances de son nouvel ami. Il pose de nombreuses questions, révélant parfois ses préjugés et ses conceptions simplistes. Par exemple, il interroge Jim sur ses antécédents : « te considères-tu plus Indien ou plus Blanc ? » (*MT,* p. 68) Certaines de ses questions en disent long concernant ses connaissances et sa compréhension très limitées des peuples autochtones. Biz positionne son narrateur comme ayant beaucoup à apprendre, mais sincèrement désireux de le faire. En regard, cela place le personnage de Jim dans un rôle de mentor et de passeur culturel. Étant donnée la dimension très pédagogique du discours de Jim, on peut penser que Biz a envisagé que la plupart des lecteurs blancs seraient dans une position très comparable à celle de Julien. Ainsi Jim sensibilise-t-il le nouveau médecin à la vision et aux valeurs de sa communauté et ce faisant, ses enseignements profitent aux lecteurs aussi.

Il est intéressant de noter que le commentaire de Jim est profondément enraciné dans une approche holistique de la réflexion sur le bien-être, une approche qui lie les notions traditionnelles de mesure de la santé à des préoccupations telles que le bien-être spirituel, l'engagement communautaire, le lien avec les ancêtres et l'environnement naturel. Plus important encore, dans le cadre de cette étude, Jim critique les systèmes de valeurs de la société occidentale, notamment autour de la centralité de l'argent. Julien démontre son attitude

occidentale lorsqu'il dit à son ami : « Faut pas mélanger des croyances et la réalité » (*MT*, p. 116). Ce qui suit dans cet échange est une attaque directe de Jim contre la prétendue rationalité d'une économie de marché : « si on laisse tomber une roche au sol, un physicien est capable de prédire grâce à la loi de gravité. Mais des prédictions des taux de croissance économique ont autant de valeur que l'horoscope. » (*MT*, p. 116) Il accuse en outre les économistes d'être des charlatans, diffusant un message de croissance infinie qui s'oppose fermement aux valeurs autochtones qui favorisent une sage gestion de la forêt. Plus loin dans le texte, Jim établit un parallèle entre le capitalisme et la mauvaise santé en faisant remarquant : « en biologie, la croissance infinie, on appelle ça un cancer » (*MT*, p. 116). Cette attitude est généralement associée aux perspectives contemporaines qui critiquent le capitalisme, mais les liens avec l'écologie sont substantiels. En fait, le célèbre biologiste britannique Sir David Attenborough a fait remarquer que « quiconque pense qu'il est possible d'avoir une croissance infinie dans un environnement fini est soit un fou, soit un économiste[372] ».

Ces liens entre le monde naturel et l'économie sont à la fois profondément politiques et scientifiques. Rapidement au début du roman, Julien ressent une dissonance cognitive entre sa formation de médecin fondée sur la science et son expérience vécue dans la communauté de Mort-Terrain. Biz tente de montrer à plusieurs reprises le médecin aux prises avec ce processus de désapprentissage. Si les premiers cas de recentrage de ses connaissances sont résolument sociaux, venant de Stéphane ou du Dr. Comeau, le processus s'intensifie et Julien démontre sa résistance lorsque Jim tente d'aborder des sujets de nature scientifique, comme la santé humaine, l'écologie, l'environnementalisme ou l'économie. Ces derniers culminent dans l'épreuve la plus

[372] Je traduis : "anyone who thinks that you can have infinite growth in a finite environment is either a madman or an economist". Voir M. R. Cardwell. "Attenborough: poorer countries are just as concerned about the environment", *The Guardian.* 16 October 2013.

substantielle : le Wendigo. Jim, qui fait preuve d'une patience constante, fait appel à l'ouverture d'esprit de Julien lorsqu'il propose une préfiguration significative : « je peux pas t'enfoncer notre mythologie dans le crâne, Julien. Mais j'ai l'impression qu'il va se passer des choses pas très agréables. » (*MT,* p. 117)

Dans un récit où aucun autre personnage ne subit de transformation importante, l'évolution notable de Julien est rendue encore plus significative. Ce changement progressif d'attitude est largement observable à travers l'arc narratif de Julien. Au début, il commence avec une connaissance minime des enjeux autochtones au Canada jusqu'à devenir à la fin un individu transformé. Cela fait suite à un processus qui peut largement témoigner d'une réconciliation[373]. Il est décidément naïf au début du texte, cherchant à créer des liens avec ceux qui lui ressemblent. Cependant, il est rapidement déçu par le racisme éhonté qu'il découvre parmi beaucoup des Blancs de Mort-Terrain et remarque que lorsque de tels systèmes perdurent, cela pose des défis professionnels et personnels. Sa rencontre avec Jim démontre que sa curiosité est suffisamment piquée ; son engagement envers la communauté après la mort de Mowatt fait preuve de professionnalisme et d'un esprit d'ouverture envers la communauté algonquine ; ses craintes concernant la foreuse de Wendigo Mines trahissent sa sincérité. En conséquence, il est invité par les Algonquins à une série d'activités qui modifient fondamentalement sa pensée, jusqu'à trouver une nouvelle manière d'assumer ses responsabilités en tant que professionnel de la santé. Les actions de Julien dans le texte sont nobles, présentées (explicitement ou implicitement) ainsi par l'auteur. Il fait preuve de sincérité tout au long, même s'il s'agit néanmoins d'un exemple

[373] Les définitions de la réconciliation sont vastes et complexes, mais elles sont presque toujours associées à une recherche de vérité. Cela fait vraiment partie du parcours de Julien. Voir Kim Stanton (2022). *Reconciling Truths*. Vancouver: University of British Columbia Press, p. 26-28.

classique de personnage « sauveur blanc ». Ce processus est encore accentué si l'on tient compte du fait que Julien est un personnage conçu par un auteur blanc[374].

Les expériences qui suivent font progresser Julien dans son apprentissage des réalités et de la culture algonquines. Il fait preuve de bonne foi et dégage par ailleurs une attitude empathique envers l'apprentissage de la culture, de l'histoire et des valeurs autochtones. Il se retrouve alors entraîné dans un parcours qui décentre sa formation occidentale. L'ordre de ces expériences au cours de ce cheminement initiatique est important, passant d'une leçon d'histoire générale à des expériences de plus en plus intimes. Sa visite au centre d'amitié autochtone contribue à offrir une perspective alternative, démontrant comment les peuples autochtones développent leur communauté par la solidarité[375]. De là, il fait l'expérience des rites spéciaux, d'abord une rencontre avec un guérisseur traditionnel, puis une purification et enfin la réception d'un *tewagin* (*MT,* pp. 141-43). Ce dernier est « un tambour sacré chargé de la force de tes ancêtres » (*MT*, p. 142). Ces expériences sont transformatrices et Julien ressent un lien profond en ayant des visions de ses aïeux, ce qui déclenche un certain doute en lui qui se pensait comme un scientifique rejetant toute croyance spirituelle[376].

On lui donne bientôt l'occasion d'aller à la hutte de sudation, ce qui lui permet d'acquérir davantage de connaissances sur la communauté (*MT*, pp. 168-70). Julien reçoit quatre visions distinctes : la légende de l'Indien tué sur la route 109, Sylvain secouant violemment son fils par frustration et lui causant des lésions permanentes, le Dr Comeau abusant sexuellement d'une

[374] Il est impossible de savoir à qui s'adresse le texte, mais on peut avancer que la majorité de ceux qui lisent *Mort-Terrain* ne sont probablement pas autochtones. Les implications politiques sont importantes, encore une fois dans la mesure où Biz tente de parler à la place des peuples algonquins.
[375] Biz commente le développement inégal du Nord et la mesure dans laquelle la réussite des Cris n'a pas nécessairement profité plus largement aux autres peuples autochtones de l'Abitibi et de la Baie-James. Voir *MT,* p. 141.
[376] Julien fait référence à Mikhaïl Boukanine, révolutionnaire athée réputé, et qualifie sa transformation de métamorphose. Il fait allusion à sa citation « si Dieu existait, il faudrait s'en débarrasser ». Voir *MT,* p. 143.

jeune fille autochtone, et Jim se livrant à une relation sexuelle avec un autre homme. Il est capable de déterminer immédiatement la véracité de la vision concernant la sexualité de Jim. Plus loin dans le texte, il détermine qu'une autre histoire, celle de « l'Indien » victime d'un accident routier et abandonné au bord de la route, est également vraie et implique l'oncle de Ti-Nouche. À partir de là, il déduit que les autres révélations, notamment les abus commis par le Dr Comeau et par Sylvain, sont également vraies et Julien est conscient que c'est un privilège et un don sacré d'accéder à un tel savoir, et cela infléchit son rapport au savoir : « je voulais m'attacher à autre chose que la science » (*MT*, p. 143).

Ces expériences l'éveillent face aux promesses illusoires du discours selon lequel la réouverture de la mine résoudra tous les problèmes de Mort-Terrain. Il participe activement à l'organisation de la résistance, capable d'accomplir cette tâche dans un premier temps parce qu'elle implique d'effectuer des recherches d'ordre de santé publique et non de prendre position publiquement. Lorsque sa réticence devient plus évidente envers le point de vue dominant au sein de la population blanche, Sylvain dénonce toute tentative de faire de la mine autre chose qu'une bouée de sauvetage, et dans l'élan généré par son agressivité, sa femme ajoute qu'« une job, c'est bon pour la santé » (*MT*, p. 150). Julien hésite à prendre position son récit à la première personne permet d'assister à sa réflexion interne et de voir quels arguments infléchissent sa position. Son désir de ne s'aliéner personne est un souci constant[377].

Les actions de Julien sont pour l'essentiel plutôt limitées, et les éléments les plus importants de sa transformation sont symboliques, comme cela est révélé dans l'épilogue. Cinq ans après les événements décrits dans le roman, Julien s'est transformé, ayant réussi son intégration à Mézézak au prix de ses relations avec les Morterrons. Julien note que ceux-ci

[377] Julien affirme à Stéphane qu'il est « du bord de la santé » (*MT*, p. 150).

considèrent ses actions « comme une trahison incompréhensible et impardonnable » (*MT*, p. 235). Il évite son ancien style de vie et embrasse un lien spirituel, social et géographique avec la communauté de Mézézak.

Après tout, ses prises de conscience successives lui permettent d'atteindre un niveau élevé de compréhension de lui-même, ce qui lui fait dire qu'il sait enfin qui il est, ce qu'il déclare en algonquin : « nogome aja nikikenimidisonan awenen nin » (*MT*, p. 235). Biz va jusqu'à faire dire à son personnage « *je suis devenu Indien* ». Si on comprend qu'il veut indiquer que Julien parachève son changement de paradigme, il faut constater que certains aspects de cet épilogue trahissent une incompréhension profonde de l'identité et des appartenances autochtones. Cela démontre une tension entre une potentielle appropriation culturelle maladroite et une tentative honnête de réconciliation.

Conclusion

Le chaos économique radical produit des ondes de choc dans les domaines politique et social, générant des niveaux élevés d'instabilité pour les systèmes de valeurs. La réouverture de la mine polarise la ville comme jamais. La mesure dans laquelle il existe désormais deux communautés distinctes devient encore plus prononcée, mais, dans ce roman, le domaine de la santé demeure l'indicateur le plus important du bien-être social et économique. L'accès à des ressources dans la communauté permet l'enrichissement de ceux qui servent les intérêts de la mine, mais les écarts entre la richesse de la communauté et ceux qui vivent en marge de Mézézak ne cessent de se creuser. Ainsi des siècles de violence se trouvent-ils perpétués par cette polarisation. La santé est un baromètre important pour toutes les considérations d'une société, et Biz démontre qu'une plus

grande inégalité a en fait un impact négatif généralisé sur la population, impact d'autant plus négatif pour les Algonquins de la réserve.

3.3 L'image du Wendigo

Mort-Terrain est composé de huit chapitres et d'un bref épilogue. Les six premiers chapitres, soit la grande majorité du récit, se développent selon les codes du roman réaliste et du journal écrit à la première personne. Le personnage de John Smith paraît à première vue un peu caricatural et ses actions et son train de vie exagérés, mais ce n'est que lorsque le récit commence à basculer dans le surnaturel et l'horreur au chapitre 7 que les passages concernant ce personnage peuvent être perçus, rétrospectivement, comme des indices que le roman flirte davantage avec le fantastique que ne le laissent croire les premiers chapitres. Les éléments de surnaturel se révèlent au milieu de l'action, à la faveur de croyances autochtones que Biz intègre dans son intrigue, utilisant le puissant symbolisme du Wendigo. Dans la mythologie algonquine, cette figure est fréquemment associée à une mauvaise gestion des ressources, à la cupidité, à la surconsommation, à la destruction de l'environnement et aux systèmes économiques et politiques construits sur ces principes, notamment l'impérialisme et le capitalisme[378]. Dans le roman, le Wendigo se prête à trois incarnations bien distinctes mais interconnectées.

3.3.1 Trois incarnations du Wendigo dans *Mort-Terrain*

Premièrement, et c'est ce qui est le plus évident, le Wendigo est une légende importante dans diverses traditions autochtones de l'Est de l'Amérique du Nord, racontée afin de défendre la

[378] Lou Marano (1985). "Windigo Psychosis: The Anatomy of an Emic-Etic Confusion", *The Culture-Bound Syndromes*. Ed. Simon et Hugues. Boston: Reidel, p. 414-16.

conscience collective[379]. Les représentations varient de nombreuses manières, mais dans sa forme la plus constante, le Wendigo est une manifestation de l'avarice qui se déchaîne lorsqu'une population surexploite son milieu de vie[380]. Cet être surnaturel devient alors incontrôlable et peut s'attaquer à tout être sur son passage. En cela, on observe une allégorie d'une nouvelle force dévastatrice qui ne fait face à presque aucune limite, ce qui peut s'interpréter comme une métaphore de la mondialisation autant que de l'impérialisme et du capitalisme.

Au sens premier, le Wendigo est une grande bête avec de longs doigts osseux et d'autres traits accentués, souvent « sous forme de corps transformé en glace[381] ». Il habite des territoires moins bien connus, froids, éloignés et boisés, comme l'Abitibi. Motivé par une mauvaise gestion de ressources communes, il entretient « une relation paradoxale entre le colonialisme et le capitalisme[382] ». La surconsommation est au cœur du mythe, lequel est en fait contraire aux modèles de croissance infinie des marchés néolibéraux. Jim décrit la créature comme une malédiction qui hante la forêt en hiver, contrainte par son désir de chair (*MT,* p. 114). Il est tellement rongé par le désir de tout détruire qu'il s'est également détruit lui-même, y compris en mangeant ses propres lèvres[383]. Cette créature apparaît à Julien dans un cauchemar; il la désigne comme « le grand maigre » avec la puissance d'un orignal et d'un couguar (*MT,* p. 146). Cependant, l'un des aînés, Claude, indique qu'« y a rien… d'injuste dans la nature » (*MT*, p. 133), suggérant que dans les croyances traditionnelles, cette figure joue peut-être un rôle de régulation ou de rééquilibrage lorsqu'une population ou un individu puise à l'excès dans les

[379] Peter Mark Rasevych (2001). "Reading native literature from a traditional indigenous perspective: contemporary novels in a Windigo society" (thesis). Thunder Bay: Lakehead University Press, p. 11.
[380] Marano, p. 414-16.
[381] Jacques Finné (1993). *Panorama de la littérature fantastique américaine*. Liège : Centre de Lecture publique de la Communauté française, p. 120.
[382] Alfred John Howard (2021). *Wild Man, Cannibal, Trickster: The Wendigo in Literature and Media*, thesis. Leeds: University of Leeds, p. 34.
[383] "Windigo." *The Canadian Encyclopedia*. Historica Canada. 9 septembre 2012, édité le 8 mars 2018.

ressources disponibles. Figure apparentée au cannibalisme, le Wendigo est une métaphore puissante de l'insatiabilité et de l'incapacité à contrôler ses pulsions. Dans le roman, il semble prendre la forme d'une vengeance de l'environnement contre les humains qui veulent surexploiter ce dernier[384].

Bien que le Wendigo ait sa propre signification pour divers groupes autochtones, ce mythe a été récupéré par les Européens qui lui ont attribué une signification qui se concentre sur la « barbarie » des peuples autochtones, une attitude qui est profondément enracinée dans les perceptions coloniales des peuples autochtones[385]. Le récit du roman témoigne de ces réappropriations du mythe par la société coloniale et reconduit ainsi des représentations stéréotypées qui s'écartent des significations traditionnelles. Il ravive une figure mythique traditionnelle pour commenter des phénomènes contemporains.

Cela nous amène au deuxième sens du Wendigo dans le roman, qui correspond à une société minière au nom anglais, ostensiblement basée en Ontario. Julien découvre leur foreuse dans les bois et ne sait que penser du *W* et du *M* qui l'ornent – initiales de Wendigo Mining. Il s'avère que la compagnie utilise du texte rouge sur fond noir, deux couleurs qui représentent la mort et le sang, offrant une préfiguration critique des scènes à venir (*MT*, p.114). Peu de temps après, il est révélé que cette société a déterminé qu'il existe un gisement d'or important qu'elle veut exploiter sur le territoire du village. Le nom de cette entreprise s'approprie le mythe autochtone, conjurant le symbolisme du pillage de ressources naturelles sur ce territoire

[384] Danette DiMarco (2011). "Going Wendigo: The Emergence of the Iconic Monster in Margaret Atwood's 'Oryx and Crake' and Antonia Bird's 'Ravenous.'" *College Literature* 38(4), pp. 135-37.

[385] Notons que le mythe du Wendigo est fréquemment utilisé à mauvais escient dans les médias occidentaux, celui qui reproduit l'incompréhension coloniale de la tradition autochtone. Voir F. A. Johnson (2022). "A Creature Without a Cave: Abstraction and (Mis)Appropriation of the Wendigo Myth in Contemporary North American Horror", *Reinvention.* 15(1).

autochtone. De plus, ce nom comprend le vol symbolique du nom et du mythe par une compagnie qui ne partage ni la culture ni le territoire régional des Algonquins.

La troisième manifestation du Wendigo dans le roman condense en un personnage les deux précédentes (la figure autochtone mythique et le nom de la compagnie minière). John Smith, le dirigeant de la compagnie Wendigo Mining, représente de façon caricaturale l'ambition d'accaparer richesse et pouvoir. Dans le passage qui le présente au tout début du roman, on le voit à l'hôtel Sheraton du centre-ville de Toronto. Il est représenté de façon typiquement britannique, avec « son interminable corps filiforme » (*MT,* p. 13). Malgré sa forme élancée, il est doté d'un appétit aussi carnivore que vorace : « il enlève les couvre-plats, dévoilant un festin pantagruélique. Deux poulets entiers, trois T-bones saignants empilés, un rôti de porc, un jambon, et une assiette de saucisses. Que de la viande. » (*MT,* p. 14) Le lecteur déduit rapidement que cet appétit est une métaphore caricaturale de l'appétit financier et de la cupidité du personnage. Dévorant tant de chair et d'une manière aussi vorace démontre un appétit insatiable qui repose effrontément sur la destruction d'êtres vivants au profit d'un mode de vie fondé sur la surabondance. Biz décrit Smith alors qu'il a consommé un poulet entier en un seul mouvement : « il déchire la chair plus qu'il ne la mastique, avec d'insupportables bruits de succion et des grognements contentés. » (*MT,* p. 14) La mesure dans laquelle il absorbe la nourriture au point d'à peine respirer, indique qu'il n'est nullement dans l'appréciation et le raffinement gastronomiques ; sa faim est animale, bestiale. Elle évoque une forme de sauvagerie et de cruauté qui contraste avec le décor de l'hôtel torontois – mais annonce la figure du cannibale qui marquera également la fin du roman.

L'association entre la surconsommation de viande et la dévoration de toute une communauté devient claire plus tard dans le roman. Lorsque le corps de Jonathan Sauvé est

découvert dans les bois, son foie manque, présumément mangé par des chiens (*MT*, p. 257-58), alors qu'à peine quelques pages plus tôt on voit Smith se faire servir « une belle assiette de foie. À peine poêlé » (*MT,* p. 254). Smith, incarnation humaine du Wendigo, déchire la communauté, laissant sa trace partout, peignant les W et les M avec le sang de ses victimes. Dans *Mort-Terrain,* le Wendigo est ainsi à la fois la figure autochtone mythique (un corps surnaturel), la compagnie minière qui veut relancer l'exploitation dans la communauté (une société minière) et le personnage de John Smith (une incarnation humaine). Ces trois manifestations démontrent la nature prédatrice du capitalisme et un mépris pour le bien-être de l'environnement naturel.

Il convient de mentionner que Julien agit comme un repoussoir pour Smith. Plus particulièrement, Julien est immédiatement présenté comme végétarien, et Biz mentionne à plusieurs reprises son régime alimentaire, un rappel constant de son inadaptation à l'Abitibi. De plus, il juge les Morterrons qui sont nombreux à pratiquer la chasse. La première péripétie du roman montre Julien alors qu'il vient de frapper un chevreuil avec son auto juste à l'entrée de Mort-Terrain. Alors que Julien est « paralysé par la violence de la mort » de l'animal, les personnages de la place « semblaient plus préoccupés de mon auto que du chevreuil » (*MT*, pp. 16-17). Ils finissent par disposer machinalement du corps de l'animal, au grand scandale – muet – du médecin tout juste arrivé. Celui-ci refuse de prendre le chevreuil, l'offrant à la place à Stéphane, qui accepte le cadeau, tout en portant à son tour un jugement sur le régime alimentaire de Julien : « icitte, un végétarien, on appelle ça un mauvais chasseur. » (*MT,* p. 17) Dans l'épilogue, Julien a embrassé la chasse, mais à ses propres conditions. Profondément marqué par Jim, il adopte un éthos imprégné de respect et de pratiques durables, notamment dans sa façon de chasser et en utilisant chaque partie de l'animal. Julien peut donc se lire comme un personnage antithétique à celui de John Smith, qui lui n'a aucune affinité pour les approches holistiques.

En tant qu'exploiteur, le désir de Smith est la seule force de l'équation, quel que soit le gaspillage généré – souvent important ; à ses yeux, il ne s'agit que d'un dommage collatéral. Sa cupidité le rapproche du Wendigo, un aspect lié à la destruction déraisonnable[386]. À la fin du roman, Smith est en route vers le Botswana où il va revigorer sa « grande faim insatiable » (*MT*, p. 254). La marche de la croissance économique ne peut pas s'arrêter et son appétit illimité de destruction est inhérent à la philosophie du marché. À bien des égards, le nom « Mort-Terrain » de la ville fictive renforce cette analyse du gaspillage et de la contamination, et Julien le constate dans le premier passage raconté de son point de vue : « totalement glauque comme nom de village. J'ai appris plus tard que c'est comme ça qu'on appelle la terre stérile extraite d'une mine. » (*MT*, p. 12) Autrement dit, la communauté porte le nom des matériaux jugés sans valeur et rejetés comme déchet – ce qui en dit long sur le peu de considération que les compagnies minières accordent aux communautés locales. La destruction de l'environnement naturel est présentée comme une nécessité, un dommage collatéral par les récits du développement économique. Le dynamisme économique promis par la minière est censé ramener la vie et revigorer la communauté quelque peu moribonde, mais Biz démontre qu'il s'agit d'une tromperie, dévoilant au contraire qu'elle va apporter chaos et mort. Smith, incarnation du capitalisme déchaîné, emblématise la folie de la croissance infinie. Cette idéologie qui favorise le gaspillage fait référence au Wendigo. Ces mêmes forces causent des ravages sur la santé des individus et des communautés, fragilisant la vie dans un environnement déjà précaire.

[386] L'économie elle-même n'est pas raisonnable, ce qui renvoie à la question du gaspillage destructif de la nature.

3.3.2 La figure mythologique et la critique du capitalisme

L'utilisation d'une créature surnaturelle comme outil d'analyse de phénomènes sociaux, politiques et économiques s'inscrit dans une longue tradition littéraire. Une de ces représentations est celle du zombie, figure noire mythique fréquemment appropriée et détournée dans les productions culturelles contemporaines[387]. Le zombie est souvent instrumentalisé afin de critiquer le consumérisme, mais le Wendigo offre un autre angle pour analyser la voracité du capitalisme comme système. Dans les deux cas, en tant que forces surnaturelles, ils suscitent la peur. Dans le cas du zombie, il s'agit d'un symbole puissant d'une collectivité dépourvue de toute capacité à penser de manière autonome. À bien des égards, on peut y voir la plus grande menace pour l'individualisme occidental. En revanche, le Wendigo est une manifestation d'un intérêt singulier, un acteur qui n'adhère pas aux principes du groupe. C'est au cœur de ce qui fait du Wendigo un puissant élément narratif et édifiant : la créature est convoquée pour évoquer le manque de respect du collectif et incarne elle-même un individualisme déchaîné.

Tout comme pour l'image du Wendigo, un nombre important de travaux critiques utilisent les zombies comme moyen de commenter diverses questions sociales, souvent autour des dangers du capitalisme avancé, dans un contexte mondialisé où il n'y a aucun moyen de contenir la menace[388]. Cette dimension apparaît de manière significative dans le roman dans la mesure où Smith bénéficie de plus de mobilité que tout autre personnage, ce qui lui permet de représenter la quasi-absence de restrictions sur le capital. Ses déplacements en Learjet privé (*MT*,

[387] Les reproductions sont intéressantes dans le sens où elles peuvent facilement devenir incontrôlables, peut-être jusqu'à une contradiction totale. C'est le sujet d'une récente monographie de Klein qui explore la manière dont sa marque intellectuelle a été réappropriée de manière malveillante à l'ère de l'information. Voir Naomi Klein: *Doppelganger*. Toronto: Random House. 2023.

[388] Johannes Fehrle (2016). "Zombies Don't Recognize Borders: Capitalism, Ecology, and Mobility in the Zombie Outbreak Narrative" *Amerikastudien / American Studies* 61(4). http://www.jstor.org/stable/44982338, p. 531.

p. 229) illustrent exemplairement cette mobilité luxueuse et sans contrainte. Cette absence de restriction évoque le chaos des marchés et la réticence ou l'incapacité du gouvernement et de la société à agir collectivement. Tel est ce qu'illustre la figure du zombie[389]. Il s'agit sans aucun doute d'un symbole qui s'est particulièrement répandu et est devenu très courant en Amérique du Nord dans les années 2010 notamment. Certains théoriciens considèrent d'ailleurs le zombie comme un symbole de cette période[390].

Le zombie est une image puissante en grande partie parce qu'elle est terrifiante. Le zombie est une figure grotesque qui se nourrit de chair humaine, un tabou particulier que le public trouve à la fois fascinant et inquiétant. Contrairement au Wendigo, qui est une créature solitaire qui reste enveloppée dans les profondeurs de la forêt[391], le zombie est très visible, en grande partie parce qu'il se déplace en nombre, semant la peur dans la société. Au fur et à mesure que les zombies se propagent, ils traversent les espaces et détruisent tout de manière inconsidérée. Les analyses des zombies montrent que ce sont des figures du pillage tout comme le capitalisme est incapable de s'autoréguler dans sa poursuite de la croissance à l'infini afin de se maintenir[392]. Cette focalisation sur le succès est essentielle dans la mesure où elle démontre la tendance à centraliser le pouvoir au sens politique et économique[393].

---

[389] Dans le cas de la plupart des scénarios apocalyptiques, ce sont les individus caractérisés par leur intrépidité qui survivent, démontrant le pouvoir de l'individualisme et l'échec du collectif. Voir Dale Knickerbocker (2015). "Why Zombies Matter: The Undead as Critical Posthumanist" *Bohemic Literaria* 18(2), pp. 63-66.

[390] L'essor des représentations populaires de zombies au XX^{e} siècle est parfaitement illustré par la popularité de *The Walking Dead.* Certains auteurs considèrent que le symbole a largement dépassé sa portée traditionnelle. Ce roman a été publié au plus fort de la popularité du zombie. Voir John Vervaeke et al. (2017). *Zombies in Western Culture.* Cambridge: Open Book, pp. 3-4.

[391] Une grande partie de la description du phénomène est proposée par Jim agissant comme intermédiaire entre la spiritualité autochtone et le public occidental que représente Julien, et par-delà, les lecteurs du roman.

[392] Le monde naturel est caractérisé par la subsistance. Aucune créature vivante ne prend plus que ce dont elle a besoin, encore moins un excès de plusieurs ordres de grandeur.

[393] Voir Stephanie Boluk and Wylie Lenz (2010). "Infection, Media, and Capitalism: From Early Modern Plagues to Postmodern Zombies." *Journal for Early Modern Cultural Studies* 10(2), pp. 128-30.

Cependant, le zombie manque d'agentivité : il joue un rôle prescrit sans inventivité. Par comparaison, le Wendigo est plus néfaste lorsqu'il s'agit de considérations liées à l'intention : il est autonome et conscient. Bien que les deux représentent la mauvaise gestion poussée à l'extrême, le zombie n'agit que selon une impulsion collective. En revanche, le Wendigo représente une stratégie de destruction supérieure. John Smith, en tant qu'incarnation à la fois d'une société transnationale et transfiguration d'un personnage autochtone mythique, est une force puissante et ce qui le différencie principalement d'un zombie est sa capacité à promouvoir ses propres intérêts. Il est intelligent, persuasif et exerce un pouvoir d'influence. En effet, Biz le présente comme un grand adepte de langues. Bien qu'il soit vraisemblablement anglophone, il parle français avec aplomb. Mieux, pendant la consultation publique, « le représentant de Wendigo a répondu en algonquin d'une belle voix douce » (*MT*, p. 179) à une question, surprenant ainsi le public. Malgré la violence dont il est capable, il cherche à faire des ravages par différents moyens, et son calme et son sang-froid sont tout sauf l'expression d'une bête déchaînée.

De cette manière, on peut voir que le zombie est plus utile pour critiquer le consumérisme de masse et sans limite, tandis que le Wendigo anthropomorphise l'élan du capital. En outre, puisque Biz met l'accent sur la santé pour montrer comment celle-ci est entre autres déterminée par les problèmes de pauvreté, d'inégalité, de faim, d'abus, d'individualisme et d'autres maux, il est logique qu'il utilise cette métaphore du monstre[394]. Ces pressions exercées sur la population autochtone locale accentuent sa perte d'autonomie, mais aussi la perte de valeurs traditionnelles reposant notamment sur la langue, la culture et la spiritualité. Il s'agit d'un problème dangereux qui peut basculer dans une boucle de rétroaction.

[394] Vervaeke et al, p. 38.

L'économiste John Quiggin s'est intéressé à cet enjeu dans une perspective keynésienne. Sa critique du néolibéralisme repose sur l'idée que la politique de l'École de Chicago consiste à maintenir des principes dont il a été prouvé qu'ils engendrent de plus grands problèmes sociaux, politiques et environnementaux, tout en échouant à résoudre le problème fondamental de l'augmentation des inégalités. En d'autres termes, plus les inégalités se creusent, pire deviennent ces problèmes. C'est ce qu'il désigne comme des « idées mortes », ou précisément « zombies » puisque qu'elles ne cessent d'être réanimées même si elles n'ont plus de raisons d'être. Sa monographie la plus connue, *Zombie Economics* (2010), expose cette logique manifestement nuisible, tout en montrant que pourtant peu d'efforts sont déployés pour mettre fin aux interventions néolibérales sur le marché[395]. Selon lui, le marché peut être continuellement « réanimé » par les même logiques politiques consistant à protéger la spéculation financière[396]. Il résume ainsi : « les idées mortes qui avaient causé la crise sont réapparues sous le signe de l'austérité[397] ». La mauvaise gestion économique est ainsi apparentée au spectre du zombie : les mauvaises politiques ne meurent pas et ces idées mortes continuent d'exercer une influence hégémonique et mortifère sur la politique[398]. Bien que ces discours soient manifestement nocifs, ils perdurent en raison d'un manque d'alternatives depuis l'effondrement de l'Union soviétique et de l'acceptation généralisée du néolibéralisme par le biais de structures mondialisées comme la Banque mondiale.

[395] L'une des principales considérations de son ouvrage est que l'accent est mis sur la financiarisation, c'est-à-dire la croissance de systèmes financiers bien établis qui reposent largement sur la spéculation et l'acquisition, plutôt que sur des pratiques de création de richesse plus traditionnelles (comme l'extraction minière). Une telle priorisation continue de nuire à des endroits comme l'Abitibi, et ce sans doute de façon exponentielle, étant donné que dans un tel contexte de financiarisation, les compagnies sont incitées à agir en fonction d'intérêts à court terme, exposant potentiellement la région à un désastre encore plus rapide.

[396] John Quiggin (2010). *Zombie Economics.* Oxford: Princeton University Press, p. 10

[397] Quiggin, p. vii

[398] Quiggin, p. 31-32.

Si Quiggin propose une liste substantielle des façons dont ces « idées mortes » continuent de façonner la politique économique, la plus importante est la notion de « Grande Modération ». Celle-ci peut être résumée en affirmant que le capitalisme a tendance à créer les conditions d'une économie stable et modérée. Quiggin utilise la terminologie de la « Nouvelle Économie », l'appliquant dans divers contextes à l'importance d'une promesse de croissance durable depuis les années 1920[399]. C'est tout aussi important à l'époque de *Jeanne sur les routes*, que dans *Autour d'Éva*, ou dans le contexte de *Mort-Terrain.* Le principe général, selon Quiggin, est le même : mettre fin aux cycles d'expansion et de récession (*boom and bust*) si dévastateurs pour l'économie en général, et en particulier pour des endroits comme l'Abitibi qui sont beaucoup plus vulnérables et qui ressentent souvent le plus durement ces cycles. De nombreux facteurs sociaux et psychologiques contribuent à l'émergence d'attentes trompeuses, destinées à être déçues, conduisant les individus « à présumer qu'un *boom* se poursuivra indéfiniment », notamment si les conditions appropriées de déréglementation sont maintenues[400].

La métaphore du zombie pour évoquer ces idées « mortes » et inaptes à régler les problèmes vaut aussi par d'autres aspects. En effet, le zombie n'agit que rarement seul. Le zombie est, par lui-même, plutôt inoffensif ; c'est son retour en légion, de même que leur capacité à ressusciter qui représente une menace. Dans le discours économique, ces phénomènes sont liés au pouvoir du capital. Ainsi en est-il de toute une panoplie d'idées sur lesquelles repose le néolibéralisme : ces idées mortes sur la façon de gérer les marchés perdurent en grand nombre, soutenues par des acteurs qui cherchent à fabriquer du consentement (les institutions financières, les organismes régulateurs, les médias, les politiciens, etc).

[399] Quiggin, p. 5,
[400] Quiggin, p. 130.

De la même manière que le Wendigo est une créature ayant des racines profondément significatives dans diverses cultures autochtones, le zombie est également profondément enraciné dans le folklore de plusieurs traditions caraïbéennes ou noires. Dans la culture vaudou haïtienne, un zombie est un personnage mort ramené à la vie, et agissant de façon violente envers les humains. Bien qu'il ait été en grande partie déraciné de ses origines spirituelles, le zombie est désormais utilisé dans des productions culturelles occidentales destinées à un public blanc. De figure folklorique ou spirituelle traditionnelle, le zombie est récupéré en Occident comme figure emblématisant une multitude de préoccupations contemporaines susceptibles de provoquer l'effondrement de la société[401]. Il arrive fréquemment que ces monstres soient présentés comme des « sauvages » et la perversion de leurs pulsions est profondément liée à la moralité impérialiste du regard occidental[402]. Peut-être plus encore que le Wendigo, la figure du zombie a ainsi été la proie d'une appropriation culturelle importante, sans doute car cette figure relativement simple se prête admirablement à devenir la métaphore de problèmes multifactoriels que la société échoue à endiguer[403]. Le zombie et le Wendigo sont ainsi des figures empruntées à des cultures extérieures au capitalisme que les cultures occidentales emploient comme des métaphores. Dans les deux cas, ils incarnent une menace liée au caractère dévastateur du statu quo économique.

En utilisant l'image du Wendigo, Biz démontre comment les peurs collectives liées surnaturel trouvent leur origine dans des préoccupations plus matérielles. Selon Peter Dendle[404],

---

[401] Le théoricien culturel Slavoj Zizek qualifie l'attrait d'un tel effondrement comme une variante de l'adage selon lequel « il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme ».

[402] Katherine Sugg (2015). "The Walking Dead: Late Liberalism and Masculine Subjection in Apocalypse Fictions". *Journal of American Studies*. 49(4), p. 793.

[403] Laura Hubner (2015). *The Zombie Renaissance in Popular Culture*. New York: Palgrave Macmillan, p. 163-65.

[404] Peter Dendle (2007). "The Zombie as Barometer of Cultural Anxiety". *Monsters and the Monstrous*. Leiden (Netherlands): Brill. https://doi.org/10.1163/9789401204811_005

ces peurs constituent des « baromètres de l'anxiété culturelle ». Plus précisément, le zombie incarne la peur « de la mondialisation illicite[405] » qui se manifeste souvent à travers le néolibéralisme. L'une de ces manifestations est la prédation accrue. La représentation du Wendigo comme chassant ses proies illustre parfaitement cette peur de la prédation. Julien reçoit une vision du Wendigo en situation de prédation : « ses longs doigts déployés devant lui comme deux éventails. Il fait quelques enjambées à quatre pattes avec l'agilité d'un cougar, avant que ses mains ne se referment sur un lièvre immaculé, invisible. » (*MT*, p. 146) Cette citation peut se lire comme une métaphore de l'intrigue du roman où une grande multinationale explicitement nommée Wendigo Mines a choisi de s'abattre sur Mort-Terrain, modeste communauté qui ne peut offrir plus de résistance que le lièvre face au cougar. Le récit ne dit pas si le Wendigo est considéré comme faisant partie du monde naturel, pas plus qu'il n'érige pas la nature en modèle. Un personnage autochtone dit par exemple que « dans la nature, y a pas de morale », notant cependant que « chaque création est à sa place » (*MT*, p. 133). Ce faisant, *Mort-Terrain* ne contribue pas aux discours qui présentent le capitalisme comme un état de fait qui serait naturel et inévitable. Il présente le capitalisme comme une figure prédatrice qui arrive de l'extérieur pour s'abattre sur la communauté, mais qui n'est pas une fatalité à accepter comme telle, puisque l'essentiel du récit porte sur le conflit entre ceux qui accueillent cette force extérieure comme une manne salvatrice et ceux qui voudraient la repousser.

[405] Robert Saunders (2012). "Undead Spaces: Fear, Globalisation, and the Popular Geopolitics of Zombiism". *Geopolitics*, *17*(1). https://doi.org/10.1080/14650045.2010.523097

3.3.3 La perte de contrôle, le dérèglement

Dans le roman, le Wendigo est fondamentalement un symbole d'avarice, mais étant donné la manière dont l'histoire est racontée, l'expérience de Julien, individu calme et mesuré, est au premier plan. Le roman suggère que la présence du Wendigo a un impact sur ses impulsions les plus basses. Les choix collectifs des Morterrons reviennent à invoquer le Wendigo, engendrant des comportements de plus en plus excessifs de la part d'un nombre grandissant d'individus. Ce caractère extrême est particulièrement important si l'on considère que la figure traditionnelle du Wendigo peut être dormante, comme être sujette à des accès d'activité aussi brusques qu'intenses. Autrement dit, comme le capitalisme qu'il représente, le Wendigo est sujet à des *boom* et des *bust*. La mauvaise gestion des ressources ressurgit de façon cyclique, mais dans le contexte de l'industrialisation et du capitalisme avancé, ses tenants et aboutissants sont bien plus prononcés.

L'un des moyens par lesquels Julien fait preuve d'excès est la vitesse. Malgré le fait qu'il conduise un véhicule hybride et qu'il soit originaire de Montréal, il en vient à apprécier l'excès que procure la vitesse d'un véhicule récréatif tel que la motoneige. Dans l'un de ces épisodes, il décrit la liberté que cela offre, en poussant la machine à 180 km/h : « l'ivresse de la vitesse était un fix d'adrénaline pure » (*MT*, p. 151). Il est intéressant de noter que la motoneige était l'un des moyens de déplacement du Wendigo, lorsqu'il rencontre clandestinement la mairesse (*MT*, p. 156) – comme si la vitesse et la malléabilité qu'offre ce moyen de locomotion étaient associées à l'idée de vouloir profiter à l'excès (au niveau des sensations ressenties dans le cas de Julien, au niveau financier dans le cas du Wendigo et de la mairesse). Ce désir d'excès se manifeste aussi dans l'intérêt du narrateur pour la consommation d'alcool, une immense soif de boire qui conduit à une surconsommation à plusieurs reprises. Enfin, son désir sexuel pour Nadine est très

prononcé, accentué par le fait que lorsqu'il a un rapport sexuel avec elle, elle a ses règles. Julien décrit avoir été transporté hors de son corps pendant l'acte, cédant sa place à « une créature féroce et carnassière » (*MT*, p. 211). Le sang menstruel semble ainsi susciter les mêmes pulsions de violence sanguinaire que celles qui animent John Smith. La puissance de ses désirs extrêmes submerge Julien et l'entraîne dans des comportements diamétralement opposés à la façon dont il est présenté au début du récit.

On peut observer des expressions significatives d'altérité dans le texte, soulignant l'importance du thème des fausses apparences et du décalage entre être et paraître. Les quatre scènes révélées à Julien dans la hutte à sudation changent radicalement son regard sur les personnes impliquées. Julien découvre que le Dr Comeau, Sylvain, Élzéar et Jim ont tous des secrets dont aucun n'a jamais été révélé publiquement. Ces informations concernent des faits antérieurs à l'arrivée de Wendigo Mining, mais elles sont toutes suffisamment récentes pour être associées aux ravages de l'extraction dans la région[406]. Pour Julien, cela signifie désormais aussi devoir receler un nombre croissant de secrets de la communauté. Là encore, des parallèles peuvent être établis avec la figure du Wendigo, créature qui existe en grande partie cachée dans la forêt, et qui est seulement vue par sa proie avant que celle-ci ne soit dévorée. La compagnie Wendigo Mining se présente comme la solution aux problèmes économiques de Mort-Terrain, avant que ne soient dévoilées les aspérités de son discours. John Smith incarne la civilisation avant de se révéler être une créature de la plus grande sauvagerie, autre manifestation du mythe du Wendigo qui semble révéler les facettes secrètes des personnages.

Bien que Julien soit le seul personnage dont l'intériorité soit exposée au lecteur, il existe d'autres cas où les impulsions excessives peuvent être déclenchées par cet esprit. Ces

[406] L'ancienne mine était établie en 1954 (*MT,* p. 24). C'est une préfiguration importante de l'esprit du Wendigo.

manifestations, contrairement à celles de Julien, sont souvent physiquement extrêmement violentes. Le signe avant-coureur est associé à Kevin, le jeune enfant de Nadine et Sylvain, atteint selon Jim de la malédiction du Wendigo. Ce qui commence par des cris dégénère en une attaque contre d'autres enfants de la garderie, une scène que Julien qualifie de chaos comme si « une bombe avait explosé dans la maison » (*MT*, p. 191). La violence ne fait que s'intensifier lorsque Stéphane agresse sa conjointe Krystel. Cette dernière raconte l'étrangeté de l'agression en indiquant que Stéphane « est comme devenu fou », se transformant en animal sauvage devenant littéralement autre, méconnaissable (*MT*, p. 200). Cet épisode brouille encore davantage les frontières de l'inhumain. Enfin, et de façon plus dramatique, Julien retrouve Daniel Lacroix figé à la table de la cuisine après avoir tué, démembré, cuisiné et mangé sa famille. Face à l'horreur de cette scène, Julien et le policier Martin Langevin deviennent les deux seuls témoins du carnage, car ce dernier décide de dissimuler le meurtre en détruisant la maison par un incendie criminel (*MT*, p. 217-20). La réaction de l'agent de police illustre cette culture de la dissimulation lorsqu'il décide d'incendier la maison des Lacroix afin de cacher l'acte ignoble de cannibalisme qui s'y est produit. Ce faisant, Langevin continue à promouvoir le mensonge, l'illusion, la désinformation, alors même que son travail d'enquêteur devrait consister à établir les faits. Il se justifie ainsi à Julien : « imagine l'impact pour le village si ça se savait » (*MT*, p. 219).

Bien qu'il s'agisse de manifestations extrêmes du comportement humain, ce phénomène reflète aussi un processus naturel. Biz propose rarement des descriptions de la flore et de la faune, mais la météorologie joue un rôle important dans l'ambiance. Julien arrive ainsi en Abitibi à la fin de l'été et les températures restent anormalement chaudes jusque tard dans l'automne, à tel point que « l'hiver est surgi d'un seul coup » (*MT*, p. 105). D'ailleurs, des semaines plus tard,

quand la neige arrive, elle monte à deux mètres, ce que la communauté n'avait jamais vu auparavant (*MT,* p. 185). Le roman suggère donc aussi des manifestations extrêmes de la nature qui semblent refléter la polarisation que vit la communauté au sujet de la mine, ainsi que les « dérèglements » comportementaux qui vont affecter plusieurs personnages victimes du Wendigo. On peut ainsi établir un parallèle entre la logique de l'excès qui affecte les personnages, mettant à mal les liens sociaux à la destruction de l'environnement naturel et les changements climatiques d'origine anthropique. Plus généralement, la perte de contrôle causée par le dérèglement entraîne le désordre, que ce soit sur les plans économique, social, sanitaire ou environnemental.

3.3.4 Ordre et chaos en contexte capitaliste

L'une des dichotomies centrales du capitalisme, en particulier dans ses formes les plus avancées, est le besoin paradoxal de chaos et d'ordre. Cela se manifeste par un équilibre entre diverses règlementations et un certain degré d'anarchie. Les marchés prévisibles permettent aux individus d'y participer de manière rationnelle, mais tant que cet ordre n'est pas bouleversé, ceux qui disposent d'immenses ressources ont moins d'opportunités d'en tirer le maximum de profits. Les périodes de chaos ou d'incertitude permettent aux grandes compagnies d'avoir l'assurance du gouvernement que leurs actifs sont protégés tout en bénéficiant de la liberté de mener des opérations avec un minimum d'interférences et de restrictions, et ce de manière optimale.

Ceci est perceptible dans *Mort-Terrain* par l'implication de la presse. L'attention médiatique suscitée par l'annonce de Wendigo Mines offre l'illusion d'une plateforme de

dialogue, largement axée sur l'enthousiasme des travailleurs[407]. Julien en est témoin lors de l'événement où il voit Stéphane qui « enchaînait les entrevues télé comme un vieux pro » (*MT*, p. 181). D'autres travailleurs, notamment Sylvain, sont profondément motivés par la promesse d'une croissance économique qui perdurerait.

Mais invariablement, un ralentissement du marché finit par se produire, qu'il soit causé par diverses externalités ou par l'incapacité du gouvernement à remplir efficacement ses fonctions de régulation ou de saine gestion. Quiggin souligne que les entreprises insistent pour que le gouvernement se tienne à l'écart, mais font appel à sa protection en temps de crise[408]. Dans *Mort-Terrain*, Stéphane critique le « maudit gouvernement de marde » car il n'acquiesce pas à toutes les demandes de l'entreprise (*MT*, p. 221)[409]. Les travailleurs s'attendent à avoir le soutien du gouvernement et sont souvent prêts à manifester devant les bâtiments gouvernementaux pour demander que les contraintes contre les entreprises soient minimales. Jim décrit comment les sociétés minières sont habiles à mettre en œuvre des tactiques qui utilisent les mineurs comme des pions pour marquer des points politiques (*MT*, pp. 196-97).

L'ouvrage *Zombie Economics* de Quiggin repose sur les travaux de nombreux autres théoriciens qui concentrent leur attention sur l'importance des mises en récit de l'économie politique. Principalement, la capacité de persistance de ces idées économiques « mortes » repose sur une vaste infrastructure de désinformation. Ces phénomènes sont liés à la fabrication du consentement et à la doctrine du choc – bien que Quiggin ne cite pas ces phénomènes. Mais au

[407] Le processus de consultation est présenté comme transparent et fondé sur la bonne foi. Il s'agit plutôt d'une opportunité pour Wendigo Mining de simplement disposer d'une tribune pour rendre son projet acceptable, voire désirable aux yeux de la communauté.

[408] Lorsque *Zombie Economics* est paru en 2010 alors que les conséquences de la crise financière de 2007 se faisaient particulièrement sentir, ce retournement de position de la part des compagnies était véritablement mis à nu. Voir Quiggin, p. 63-65.

[409] Cela témoigne d'un type particulier de discours déployé en signe de frustration contre la bureaucratie de l'État. Il est fréquemment utilisé par les travailleurs contre leurs intérêts de classe. Voir Julie Sedivy and Greg Carlson (2011). *Sold on Language.* New York: Wiley.

cours de la dernière décennie, on a assisté à la montée fulgurante de la prolifération de « fausses nouvelles », concept vite devenu un élément essentiel du vocabulaire de l'ère de la post-vérité[410]. Si la vérité et la rigueur des faits n'est plus un critère déterminant de la qualité d'un discours, seule demeure sa capacité d'influence. Celle-ci est bien souvent liée à d'importantes ressources financières. Pourtant, avec l'essor des médias sociaux, presque n'importe qui peut gagner cette capacité d'influence dans un contexte globalisé et encore très peu réglementé[411]. Alors qu'il était auparavant courant de discuter des préjugés présents dans la sphère audiovisuelle, le changement de paradigme vers la fabrication de récits très polarisés et polarisants sur les médias sociaux reflète et renforce les lignes de fracture sur de nombreux sujets importants, notamment autour du rôle du capital dans les sociétés démocratiques[412].

Bien que *Mort-Terrain* ait été publié en 2014, soit juste avant l'exacerbation de ce phénomène de polarisation, ce roman montrait déjà comment de tels phénomènes sont fabriqués et peuvent déchirer des communautés. La couverture médiatique revêt une certaine importance dans le texte, mais l'expression la plus claire de la polarisation des Morterrons est emblématisée par les deux épiceries de la ville, Bonichoix et Axep : alors qu'à son arrivée à Mort-Terrain, Julien avait remarqué que les habitants faisaient leur épicerie tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre afin de soutenir les deux commerces, « dorénavant, les pro-mine magasinaient chez Bonichoix, les anti chez Axep » (*MT*, p. 210). Julien constate également qu'« un code ancien » laisse les gens « trop enfoncés dans leur certitude ». (*MT*, p. 65). Cette observation préfigure la tempête à

[410] Le dictionnaire britannique Collins a désigné *fake news* comme mot de l'année 2017. Fait intéressant, ils ont également choisi le mot *permacrisis* pour 2022.
[411] Paul Mihailidis (2020). "Normalising Fake News in an Age of Platforms. *Fake News* (ed. Melissa Zimdars and Kembrew McLoed). London: MIT Press, p. 343.
[412] Jennifer Lombardo. *Fake News, Bias, and Media Literacy.* New York: Cavendish Square. 2021, p. 11-13.

venir : la polarisation (pro / anti) crée une nouvelle forme d'ordre rassurant où chacun se tient campé sur ses positions face à la menace du chaos.

3.4 Conclusion : les changements d'attitudes envers le développement économique

Mort-Terrain se termine par un épilogue en forme de prolepse qui permet au lecteur de se projeter cinq ans dans le futur par rapport au reste du récit. Alors que dans *Autour d'Éva* le projet de développement qui divisait la communauté n'a finalement pas lieu, on constate que dans *Mort-Terrain* le projet de Wendigo Mining s'est concrétisé et que la nouvelle mine a relancé la communauté, recréant le *boom* financier tant souhaité par certains. Julien est sarcastique dans son traitement de la transformation, soulignant que la croissance générée fait que « tout le monde travaille et tout le monde magasine avec le sourire » (*MT*, p. 234). Mais cela n'est cependant pas sans dommages collatéraux importants. Du point de vue de la santé et de l'environnement, les ravages sont évidents. La mine a contaminé le lac et causé des problèmes persistants de qualité de l'air : « plus personne ne se baigne dans le lac. Plus personne non plus n'étend son linge lorsque le vent vient du sud. » (*MT*, p. 234) Mais surtout, la polarisation qu'a créé l'ouverture de la mine a laissé des traces durables dans la communauté, obligeant Julien à abandonner ses tentatives de neutralité et à s'intégrer à Mézézak.

Le Wendigo constitue un symbole puissant pour analyser la santé de cette communauté, elle-même un indicateur de la prospérité économique. Ce roman met en lumière différentes conditions de vulnérabilité. La manière dont l'expérience du choc est intériorisée et acceptée par les habitants de Mort-Terrain et de Mézézak permet au renversement de fortune de constituer

simultanément une menace et une opportunité. Cette tension démontre plus largement à quel point la cyclicité des phases de *boom and bust* est complexe dans un tel contexte.

En étant devenue de plus en plus vulnérable, la région a perdu de son agentivité et de sa marge de négociation, ce qui entraîne un dangereux cercle vicieux. La perte d'opportunités en Abitibi laisse la population fragilisée et en état de stagnation, vulnérable aux crises de tout ordre : sociales, environnementales, économiques, politiques, voire humaines, si on pense au Wendigo. Les impacts sur la communauté et sur l'individu sont importants, complexes et non uniformes. Le rôle de Julien en tant que médecin est essentiel pour constater ces effets sur la santé, d'autant plus que la région change radicalement avec la reprise de l'extraction minière. Mort-Terrain et Mézézak partagent géographiquement le même espace, mais l'écart socio-économique ne cesse de s'accroître….

Conclusion

Dans le cadre de cette thèse, je tenais à examiner comment la littérature peut représenter une problématique relevant traditionnellement des sciences humaines et sociales, telles que la sociologie, l'économie politique ou l'histoire. Plus précisément, j'ai étudié comment la mise en place de récits de crise reflète le phénomène de cyclicité économique dans des régions périphériques comme l'Abitibi. J'ai concentré mes analyses sur un corpus romanesque récent dont les intrigues se déroulent dans cette vaste région du nord-ouest du Québec qui est souvent représentée de façon stéréotypée dans l'imaginaire culturel québécois. C'est une région dont l'imaginaire repose sur de multiples contradictions : beauté et rudesse, richesse minérale et sous-développement économique, liberté et contraintes, etc.

Les romans à l'étude ont permis de voir plusieurs enjeux problématisés, offrant un bon aperçu d'un moment particulier de la pensée au Québec où les récits de crise, les politiques d'austérité, l'environnementalisme, le colonialisme, la santé, le Plan Nord, etc. ont largement façonné la réflexion sur des régions éloignées et des espaces frontaliers similaires à l'Abitibi. Chaque roman propose une vision distincte de la question du développement et une manifestation particulière de crise économique : ce sont trois romans aux styles bien différents mais qui, pris ensemble, démontrent la teneur des défis auxquels fait face l'Abitibi dans un contexte persistant de *boom and bust*.

Jeanne sur les routes offre une perspective profondément ancrée dans la question du travail, explorant le pouvoir du catholicisme et du communisme comme forces au service de la classe ouvrière. Ceci est représentatif de la période de croissance frénétique qui a caractérisé l'Abitibi jusqu'au début des années 1960 et que la région n'a jamais vraiment pu relancer jusqu'à

aujourd'hui. Le rôle de la mémoire est étroitement lié à la complexité des récits d'espoir, de sacrifice, d'oubli et de renouveau qui sont fondamentaux dans un contexte de cyclicité. Ce roman dresse un tableau vibrant d'une mémoire imparfaite d'un ancien *boom* et d'une lutte pour la promesse de jours meilleurs. Cela positionne les forces extérieures à la région comme dominantes et laisse finalement un paysage de destruction à la suite de politiques qui cherchaient à extraire autant de valeur que possible sans se soucier de la communauté. Les forces d'exploitation sont présentées dans un contexte d'un déclin douloureusement personnel. Cela fait allusion à la teneur tragique de la mémoire collective d'une région qui peine à se relever. Ce roman de Jocelyne Saucier porte ainsi sur la crise et l'incapacité à recréer le *boom*.

La question d'un retour à l'âge d'or est reprise dans *Autour d'Éva*. Louis Hamelin montre les défis du développement économique face aux considérations écologiques. Le travail, au moins dans la mesure où on peut le considérer traditionnellement, est quasiment inexistant dans le texte. Au lieu de cela, ce roman regorge de références à la richesse de la flore et de la faune de la région, exposées à la menace d'un capitalisme débridé et prédateur. Ce roman tente d'offrir une voie alternative pour la région, une stratégie qui pourrait paraître moins dévastatrice, du moins en apparence. Cette *frontier* est présentée comme existante sans avoir besoin d'une industrie primaire, et l'état de stagnation économique est simplement une partie acceptée du caractère de la région, à tel point que l'injection d'investissements directs y est finalement considérée comme une menace. L'échec final du mégaprojet touristique ne démontre pas grand-chose de l'efficacité de la résistance. Il faut dire que tout au long de son récit, Hamelin dénonce les stratégies prédatrices des développeurs, la complicité des politiciens et la plus-value médiatique dont essaient de profiter des artistes militants. Si son ton est moins sarcastique à l'égard des personnages incarnant la résistance environnementale, il porte sur eux un regard mi-

amusé, mi-critique, ne manquant pas d'épingler leurs contradictions et l'importance que prend la défense de leurs intérêts individuels. Le statu quo est finalement maintenu à la fin du récit : le lac et la forêt demeurent protégés par la non-viabilité économique du tourisme spécialisé. Le roman se termine sur l'échec du projet de développement et le lac Kaganoma demeure à l'état naturel. *Autour d'Éva* est ainsi un roman qui porte sur le *bust* et une tentative controversée de revigorer l'économie régionale.

Un autre récit de promesse est proposé dans *Mort-Terrain*, où le désir de simplement répéter le passé est au cœur de tensions communautaires importantes. Les éléments contre nature du capitalisme et la perversion du développement non durable sont présentés en insistant notamment sur les impacts sanitaires. Ce faisant, *Mort-Terrain* montre comment les décisions économiques affectent la santé des individus et des communautés. Les deux populations locales ont des motivations différentes, voire opposées, et vivent dans des conditions elles aussi peu comparables. Les inégalités historiques sont incarnées dans le Wendigo, mythe qui incite à réfléchir aux dimensions spirituelles et politiques du développement. Ce roman présente une fin particulièrement austère. Outre la tournure surnaturelle que prend le récit, la mine est rouverte et la communauté est complètement transformée par la manne économique et par la polarisation sociale qui en découlent. Il en résulte des conditions de *boom* et de *bust* simultanées pour différents groupes. Le ton sardonique de Julien à la fin du roman trahit son mépris pour les méfaits prévisibles du développement économique intensif, ce qui contribue dans ce roman à produire une logique dualiste et somme toute assez manichéenne en fonction de ce que Julien perçoit comme bon ou mauvais. C'est un roman qui porte sur la cyclicité et les effets négatifs du *boom*.

Ce corpus romanesque brosse un portrait riche, nuancé et tout en contrastes d'une région complexe. Ces romans démontrent que la question du développement économique en Abitibi comporte de nombreuses dimensions qui reflètent diverses considérations communautaires, financières, écologiques, spirituelles, politiques, etc. Depuis plus d'un siècle que l'Abitibi a été colonisée et soumise aux pressions de l'industrialisation, la région a vécu des cycles exagérés de *boom and bust* qui sont allés en s'intensifiant. Dans un endroit aussi vulnérable que les régions frontalières du Québec, les impacts des crises économique ont été graves et durables, différentes forces se combinant et se renforçant. Les périodes de *bust* ont affaibli la région, où des conséquences plus graves étaient imposées par les gouvernements et l'industrie, créant un cercle vicieux. Ce processus d'intensification est également visible lorsque les romans sont classés chronologiquement : chaque histoire est racontée avec un sentiment d'urgence croissant. Jeanne raconte des souvenirs lointains, Éva relie le passé au présent, et Julien est fermement ancré dans l'ici et maintenant.

Plus important encore, ces trois romans couvrent près d'un siècle de l'histoire de l'Abitibi, mettant en lumière les manières dont la région a changé, mais aussi certaines constances. Il est intéressant de noter que les thèmes de *Jeanne sur les routes* et de *Mort-Terrain* démontrent un arc de *boom* à *boom* qui se déroule sur plus d'un demi-siècle. De l'un à l'autre, certains des mêmes questionnements portant sur le travail et la foi reviennent, insistant sur la nature passagère de la croissance. Nous devons supposer que les conditions décrites par Biz à la fin du roman sont éphémères et qu'un futur personnage comme Jeanne pourrait raconter également des contes d'un âge d'or perdu.

Hamelin explore pour sa part la grande période de *bust* qui caractérise l'entretemps (des années 1970 au début des années 2000). Mais ici les enjeux sont décentrés de l'industrie,

démontrant que l'essentiel est la survie de l'environnement naturel. Même si ni le travail ni la foi ne sont exprimés de façon traditionnelle, Hamelin propose une éthique d'une *frontier* intégrée dans un ordre naturel qui est lui-même fermement attaché aux questions de survie : c'est en soi un retour aux idées qui ont façonné la région au XIX^{e} siècle.

Ce faisant, le roman n'est pas simple « miroir que l'on promène le long d'un chemin » comme pouvait le concevoir Stendhal, mais expose au contraire des discours concurrents, contradictoires, critiques sur la société et les politiques qu'elle met en place ; et par-là même, il contribue à redéfinir et à faire évoluer les représentations stéréotypées attachées à cette région qui demeure particulièrement vulnérable aux crises dans le contexte néolibéral contemporain. Au cours des près de dix ans qui se sont écoulés depuis la publication du plus récent de ces romans, le recours à des récits évoquant la crise n'a fait que s'intensifier, offrant ainsi un terrain fertile pour de nouvelles études sur les manières dont ce phénomène continue d'exercer son pouvoir sur nos sociétés. C'est entre autres pour cette raison que les approches que j'ai déployées ici mériteraient d'être à nouveau mises à l'essai sur des corpus littéraires provenant d'autres régions.

* * *

Les réflexions avancées dans cette étude sont le résultat d'une méthodologie à la fois unique et ambitieuse : les fondements de cette thèse reposent sur des observations et critiques provenant des sciences sociales sur la question de la crise (Klein) et des interventions liées au néolibéralisme (Harvey). Cependant, afin de donner à voir et à ressentir, sur le plan humain, les conséquences réelles de ces politiques dans la vie des gens, des communautés, il m'est apparu que l'étude de récits romanesques s'imposait pour mieux prendre conscience des effets des politiques d'austérité. Mon approche littéraire illustre à bien des égards des concepts économiques, mais en retour, elle montre aussi les limites des méthodologies traditionnelles,

partielles et partiales dans le domaine de l'économie. C'est avec cette compréhension de sa valeur relationnelle que la pertinence de ma thèse peut être vraiment appréciée.

Mon corpus s'est révélé très efficace pour présenter des exemples concrets et variés de la façon dont des réalités politiques – la cyclicité économique, la croissance, la crise, l'austérité – pouvaient être appréhendées d'un point de vue social autant qu'économique. À bien des égards, ces trois romans abordent des époques et des styles très différents. Néanmoins, ils se rejoignent dans la représentation d'une région soumise depuis ses débuts à des cycles de *boom and bust* ressentis avec une grande intensité par les habitants.

J'ai démontré comment un environnement périphérique comme l'Abitibi est peut-être l'un des meilleurs pour comprendre comment les récits intériorisés dans la littérature sont créés, simplifiés, développés, partagés, intériorisés, etc. Fondamentalement, la crise s'impose à travers des récits qui se présentent comme étant fondés sur des preuves. Pour y résister, il faut se réapproprier ces récits, les déconstruire ou créer des récits concurrents, comme le proposent ces romans. Tant la fiction que la non-fiction sont des invitations à agir.

Contrairement aux données macroéconomiques ou aux analyses politiques de l'austérité, le roman est un moyen de proposer une interprétation intrinsèquement humaine de ces questions complexes. La sensibilisation accrue aux questions liées à la mondialisation et à ses impacts sur le travail, les environnements naturels et la santé des communautés est une tendance continue et ces problèmes ne deviendront que plus visibles si les ravages continuent à s'intensifier. Malgré la longévité du néolibéralisme, la résistance est possible si les populations sont munies d'histoires comme celles de *Jeanne sur les routes, Autour d'Éva* et *Mort-Terrain.* À bien des égards, la meilleure façon de pouvoir faire face à l'hégémonie du capitalisme avancé est d'avoir acquis une perspective plus nuancée grâce à la fiction et à la non-fiction.

Cela revêt une importance croissante étant donné la rapidité avec laquelle le discours semble changer. Les stratégies politiques, économiques et narratives continuent de se transformer et de s'affiner. Inévitablement, cela soulève la question de savoir jusqu'à quel point une démocratie peut résister à une crise et comment l'implosion des communautés et des marchés peut se produire, en particulier dans le contexte abitibien. Au Québec, il y a une occasion unique de rallier l'énergie collective autour de la défense du bien public, pour faire en sorte que la société distincte dont les Québécois sont si fiers puisse continuer à prospérer et à demeurer singulière en Amérique du Nord.

Bibliographie

Œuvres à l'étude

Fréchette, Biz, (2014). *Mort-Terrain*. Montréal : Leméac.

Hamelin, Louis, (2016). *Autour d'Éva*. Montréal : Boréal.

Saucier, Jocelyne, (2006). *Jeanne sur les routes*. Montréal : XYZ.

Autres œuvres littéraires mentionnées

Hamelin, Louis, (1989). *La Rage*. Montréal : Boréal.

Hamelin, Louis, (2009). *Cowboy.* Montréal : Boréal.

Langevin, André, (1953). *Poussière sur la ville.* Montréal : Tisseyre.

Meyer, Philipp, (2009). *American Rust*. New York: Spiegel and Grau.

Saucier, Jocelyne, (2000). *Les héritiers de la mine.* Montréal : XYZ.

Ouvrages et articles critiques sur les œuvres à l'étude

Beaudoin, Karine, (2021). « Mobilité, liberté et mort dans l'œuvre de Jocelyne Saucier ». *Voix plurielles*, 18(2) : 127–39.

Beaudoin, Karine, (2023). « « Aheumplace » : marges et marginalités dans *Les héritiers de la mine* de Jocelyne Saucier » *Analyses*. 17(1) : 19–32.

Bednarski, Betty, (1973). « Espace et fatalité dans *Poussière sur la ville* ». *Études littéraires*, 6(2) : 215–39.

Brochu, André, (2012). « Jocelyne Saucier ou l'ambivalence créatrice ». *Lettres québécoises*, (148) : 9–11.

de la Roche, David, (2006). « Figures du marginal Édouard Malarmé dans *La Rage* de Louis Hamelin » Mémoire. Université de Sherbrooke.

Dumais, Éric, (2014). « *Mort-Terrain* de Biz : Le Wendigo, cette bête maléfique à double tranchant ». *La Bible urbaine.* 19 mars 2014.

Desjardins, Louise, (2012). « Jocelyne Saucier : le plaisir d'allumer des feux ». *Lettres québécoises*, (148) : 6–8.

Hébert, Pierre, (1990). Expropriés d'aujourd'hui et d'autrefois. *Voix et Images*, 15(3) : 452–56.

Lamontagne, André, (2004). *Le roman québécois contemporain les voix sous les mot*s. Québec : Fides.

Ouellet, François, (1993). « Louis Hamelin en trois dimensions ». *Nuit blanche* : 54–57.

Ouellet, François et François Paré (2008). *Louis Hamelin et ses doubles.* Montréal : Nota Bene.

Pelletier, Jacques, (2011). « Feu ! Feu ! Joli feu ? » *Nuit blanche*. (123) : 10–12.

Ruggeri, Paola, (1998). « *Cowboy* de Louis Hamelin. Le Far West québécois ou la redéfinition des frontières nordiques ». *Globe*, 1(2) : 9–27.

Tellier, Christine, (1997). « Les conflits idéologiques dans *Poussière sur la ville* » *Voix et images*, 22(3), 569-81.

Tremblay, Emmanuelle, (2005). « Une identité frontalière. Altérité et désir métis chez Robert Lalonde et Louis Hamelin ». *Études françaises.* 41(1) : 107–24.

Tremblay, Emmanuelle, (2018). *L'invention de l'appartenance : La littérature québécoise en mal d'autochtonie*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

Sarrazin, Sylvain, (2012). « Biz – Changement de ton ». *Entre les lignes*, 8(2) : 7–7.

Ouvrages et articles théoriques et critiques

Agur, Itai, (2015). "Lessons for frontier economies from recent experience of emerging markets" from *Frontier and Developing Asia: The Next Generation of Emerging Markets*. Ed. Alred Schipke. London: International Monetary Fund: 11–58.

Andermatt Conley, Verena, (1993). “Eco-Subjects”, in *Rethinking Technologies*, Peter Conley et Verena Andermatt Conley [dir.], Minneapolis, Minnesota University Press.

Ansari, Shaukat, (2021). *Neoliberalism and Resistance in South Africa.* Cham (Switzerland): Palgrave Macmillan.

Asselin, Maurice, (1978). « Le rôle de la frontière dans les relations entre le Nord-Ouest québécois et l’Ontario », Département de géographie de l’Université Laval, Québec, 1978.

Auster, Paul, (2017). *A Life In Words.* New York: Seven Stories Press.

Baker, C. Edwin, (2006). *Media Concentration and Democracy*. Cambridge: Cambridge University Press.

Bal, Mieke et al, (2009). *Narratology: Introduction to the Theory of Narrative*. Toronto: University of Toronto Press.

Bal, Mieke, (2021). *Narratology in Practice*. Toronto: University of Toronto Press.

Banting, Keith and John Myles, (2016). “Framing the New Inequality: The Politics of Income Redistribution in Canada”, https://irpp.org/wp-content/uploads/2016/01/aots5-banting-myles.pdf

Bavetta, Sebastiano et al, (2017). “An empirical analysis of the determinants of perceived inequality”, *Review of Income and Wealth*. https://doi.org/10.1111/roiw.12351.

Bellavance, Guy et Christian Poirier, (2013). « De quelques récits structurants depuis le XIXe siècle » dans *Fiction et économie*. Geneviève Sicotte (dir). Laval : Presses de l’Université de Laval, 2013.

Berthiaume, Nicole, (1981). *Rouyn-Noranda : Le développement d'une agglomération minière au cœur de l'Abitibi-Témiscamingue.* Rouyn : Cahiers du département d'histoire et de géographie.

Biays, Pierre, (1957). « Une ville d'Abitibi : Senneterre ». *Cahiers de géographie du Québec* 2(3) : 63–74.

Blinder, Alan, (1979). *Economic Policy and the Great Stagflation.* New York: Academic Press.

Boardman, Anthony and Aidan Vining, (2010). "P3s in North America" in *International Handbook on Public-Private Partnerships.* Ed. Graeme Hodge. Cheltenham (UK): Edward Elgar.

Boluk, Stephanie and Wylie Lenz, (2010). "Infection, Media, and Capitalism: From Early Modern Plagues to Postmodern Zombies." *Journal for Early Modern Cultural Studies* 10(2) : 126–47.

Bouchard, Gérard, (2014). *Raison et déraison du mythe, au cœur des imaginaires collectifs*. Montréal : Boréal.

Boucher, Marie-Pierre and Yanick Noiseux, (2018). « Austérité, Flexibilité et Précarité Au Québec : La Fuite En Avant », *Labour (Halifax)* 81 (81) : 119–119.

Boucher, Roy, (1988). « Rouyn-Noranda », *Continuité*. (39) : 49–5.

Brantlinger, Patrick, (2018). *Barbed Wire: Capitalism and the Enclosure of the Commons.* Abingdon: Routledge.

Boadway, R., and K. Cuff, (2013). "The Recent Evolution of Tax-Transfer Policies." In *Inequality and the Fading of Redistributive Politics*, ed K. Banting and J. Myles. Vancouver: University of British Columbia Press.

Brisson, Geneviève et al, (2015). « Effets individuels et sociaux des changements liés à la reprise des activités minières à Malartic », dans *Institut national de santé publique*. Québec.

Brooke, James, "Canada's anti-corporate crusader", *The New York Times.* 3 April 2000.

Brunelle, Dorval, (2005). *Main basse sur l'État.* Montréal : Éditions Fides.

Buell, Lawrence, (1995). *The Environmental Imagination.* Boston: Harvard University Press.

Cambron, Micheline, (1989). U*ne société, un récit, discours culturel québécois (1967-1976) : essai*, Montréal : L'Hexagone.

Cantin, Serge, (2014). *La souveraineté dans l'impasse.* Québec : Presses de l'Université Laval.

Cardwell, M. R, "Attenborough: poorer countries are just as concerned about the environment" in *The Guardian.* 16 October 2013.

Carlson-Manathara, E.C., (2016). "Anti-colonial methodologies and practices for settler colonial studies" from *Settler Colonial Studies* 7(4) :1–22.

Carson, Rachel, (2002). *Silent Spring*, Boston: Houghton Mifflin.

Chabot, Denys, (2002). *L'Abitibi Minière.* Val-d'Or : Société d'histoire et de généalogie.

Charest, René, (2020). « Reprenons en main notre réseau de la santé et des services sociaux » dans *Droits et libertés* 39(2) : 63–64.

Chartier, Daniel, (2004). « Au Nord et au large : la représentation du Nord et formes narratives », Joë Bouchard, Daniel Chartier et Amélie Nadeau (dir.), *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*. Montréal : Imaginaire.

Courville, Serge, (2008). *Quebec: A Historical Geography.* Translated by Richard Howard. Vancouver: UBC Press.

Cross, Coy F., (2005). *Go West, Young Man!* Ann Arbor: University of Michigan Press.

Crozier, Anna, (2007). *Practising Colonial Medicine: The Colonial Medical Service in British East Africa*. London: Tauris.

Dansereau, Pierre, (1973). *La terre des hommes et le paysage intérieur*, Montréal : Leméac.

Das, Raju, (2023). "Capital, Capitalism and Health" from *Critical Sociology*, 49(3) : 395–414. https://doi.org/10.1177/08969205221083503

Davies, Lalita, (2022). "Power and politics: the impacts of settler colonialism on health interventions targeting indigenous Canadians". *Canadian Journal of Native Studies.* 41(1): 67–77.

Defraeye, Julien, (2021) « « C'est un joli mot, barricade » : quel(le) protagoniste pour la littérature d'écologie militante ? », dans *Fabula-LhT*, 27, « Ecopoétique pour des temps extrêmes », dir. Jean-Christophe Cavallin et Alain Romestaing. URL : http://www.fabula.org/lht/27/defraye.html, page consultée le 24 septembre 2023. DOI : 10.58282/lht.2885

Defraeye, Julien et Élise Lepage, (2019). « Présentation. » *Études littéraires*, 48(3) : 7–18. https://doi.org/10.7202/1061856ar

Dehiels, Michael, (1985). *Prelude to Quebec's Quiet Revolution*. Kingston: McGill-Queen's University Press, 1985.

Delisle, Esther et Pierre K. Malouf, (2004). *Le quatuor d'Asbestos : autour de la grève de l'amiante*. Montréal : Éditions Varia.

Delisle L'Heureux, Catherine, (2018). *Les voix politiques des femmes innues face à l'exploitation minière.* Québec : Presses de l'Université du Québec.

Dendle, Peter, (2007). "The Zombie as Barometer of Cultural Anxiety", *Monsters and the Monstrous*. Leiden, (Netherlands): Brill. https://doi.org/10.1163/9789401204811_005

Desbiens, Caroline, (2013). *Power From the North.* Territory, Identity, and the Culture of Hydroelectricity in Quebec, Vancouver: UBC Press.

Desjardins, Richard et Robert Monderie (2011). *Trou Story.* Ottawa : Office national du film du Canada.

Desrochers, Julien, (2018). « Brandir le poing : Pouvoir et sujet romanesque dans les fictions de Louis Hamelin » Thèse. Moncton : Presses de l'Université de Moncton.

d'Iribarne, Philippe et al, (2022). *Cultures et management international. Un nouveau paradigme*. Paris : Presses des Mines.

DiMarco, Danette, (2011). "Going Wendigo: The Emergence of the Iconic Monster in Atwood's 'Oryx and Crake' and Bird's 'Ravenous.'" *College Literature* 38(4): 134–55.

Dumenil, Gérard et Dominique Lévy, (2005). *The Crisis of Neoliberalism.* Boston: Harvard University Press, 2013.

Ellis, John, (2005). "Documentary and Truth on Television: The Crisis of 1999," *New Challenges for Documentary*, Ed. John Corner and Alan Rosenthal. Manchester: Manchester UP: 342–360.

Etchemendy, Sebastian, (2011). *Models of Economic Liberalization*, Cambridge: Cambridge University Press.

Fehrle, Johannes, 2016). "Zombies Don't Recognize Borders: Capitalism, Ecology, and Mobility in the Zombie Outbreak Narrative" *Amerikastudien / American Studies* 61 (4): 527–44. http://www.jstor.org/stable/44982338

Finkel, Alvin, (2012). *Social Policy and Practice in Canada.* Waterloo: Wilfrid Laurier University Press.

Finné, Jacques, (1993). *Panorama de la littérature fantastique américaine*. Liège : Centre de Lecture publique de la Communauté française.

Fortin, Andrée, (2000). *Produire la culture, produire l'identité.* Ste-Foy : Presses de l'Université Laval.

Fortin, Pierre, (2018). "Stop and Go de l'économie du Québec" dans *Bilan du gouvernement de Philippe Couillard*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Foucault, Michel, « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté », *Dits et écrits*, (entretien avec H. Becker, R. Fornet-Betancourt, A. Gomez-Müller, 20 janvier 1984), Concordia. Revista internacional de filosofia, nº 6, juillet-décembre 1984, t. II, p. 1538.

Gabriel, Joseph, (2014). *Medical Monopoly.* London: University of Chicago Press.

Gagné-Samuel, Joanie, (2013). *La vierge, la mère et la putain : persistance des archétypes féminins judéo-chrétiens dans quatre romans québécois contemporains.* Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke.

Gagnon, Lysiane, (2015). *Chronique Référendaires,* Montréal : Québec Amérique.

Gagnon, Pierre-Luc, (2006). « Libéralisation de l'État et développement durable au Québec: deux réformes conciliables », thèse. Montréal : Université de Montréal.

Gélinas, Xavier, (2007). *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Geloso, Vincent, (2013). *Du Grand Rattrapage au Déclin Tranquille*. Montréal : Éditions Accent Grave.

Gilbert, Jérémie, (2016). *Indigenous Peoples' Land Rights Under International Law*. Leiden (Netherlands): Brill Nijhoff.

Glotfelty, Cheryll, (1996). *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*, Athens: University of Georgia.

Gourd, Benoit-Beaudry, (1978). *Mines et syndicats en Abitibi-Témiscamingue.* Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.

Grace, Sherrill, (2002). *Canada and the Idea of North*. Kingston: McGill-Queen's Press.

Graefe, Peter and X.H. Rioux Ouimet, (2016). "From the Bailiffs at Our Doors to the Greek Peril: Twenty Years of Fiscal 'Urgency' and Quebec Politics" from *The Public Sector in the Age of Austerity* Bryan Evans (dir.). Montréal: McGill-Queens University Press.

Grieschaber, Jim and Scott Sinclair, (2004). *Bad Medicine: Trade Treaties, Privatisation, and Health Care Reform in Canada.* Ottawa: Canadian Centre for Policy Alternatives.

Guntzel, Ralph, (2006). « The Conféderation des syndicats nationaux, the idea of independence, and the sovereigntist movement » de *Canadian Working Class History* (dir. Laurel Sefton MacDowell). Toronto: Canadian Scholars: 261–276.

Hamelin, Louis, (2014). *Fabrications.* Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

Hamelin, Louis-Edmond, (1975). *La nordicité canadienne.* Montréal : Hurtubise.

Hamelin, Louis-Edmond, (2000). « Le Nord et l'hiver dans l'hémisphère boréal » dans *Cahiers de géographie du Québec*, 44(121) : 5–25.

Hamon, Philippe, (1983). *Le personnel du roman*. *Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola,* Genève : Droz.

Harai, Yuval, (2024). *Nexus: A Brief History of Information Networks*. Toronto: Random House.

Hardy, Jonathon, (2014). *Critical Political Economy of Media.* London: Routledge.

Harvey, David, (2005). *A Brief History of Neoliberalism*. New York: Oxford University Press.

Harvey, David, "Neoliberalism as Creative Destruction" from Annals of the American Academy of Political and Social Science, 610, NAFTA and Beyond: Alternative Perspectives in the Study of Global Trade and Development (March 2007): 22–44.

Harvey, David, (2010). *The Enigma of Capital and the Crises of Capitalism*. New York: Oxford University Press.

Harvey, David, (2014). *Seventeen Contradictions and the End of Capitalism.* Oxford: Oxford University Press.

Harvey, David, (2018). *Marx, Capital, and the Madness of Economic Reason.* Oxford: Oxford University Press.

Helleiner, Eric, (1996). *States and the Re-emergence of Global Finance*. Ithaca: Cornell University Press.

Herman, Edward et Noam Chomsky, (1988). *Manufacturing Consent*. New York: Pantheon.

Horak, Jan-Christopher, (2006). "Wildlife Documentaries: From classical forms to reality TV", *Film History International Journal.* 18(4).

Howard, Alfred John, (2021). *Wild Man, Cannibal, Trickster: The Wendigo in Literature and Media,* thesis. Leeds: University of Leeds.

Hubner, Laura, (2015). *The Zombie Renaissance in Popular Culture*. New York: Palgrave Macmillan.

Hulan, Renée, (2002). *Northern Experience and the Myths of Canadian Culture*. Montréal: McGill-Queen's University Press.

Hurteau, Philippe, (2013). « Transferts fédéraux et mal-financement universitaire » Philippe Hurteau et Simon Tremblay-Pepin. Montréal : Institut de recherche et d'informations socio-économiques, ressource en ligne (7 pages), Collections de BAnQ.

Hurteau, Philippe, (2019). *Dépossession : une histoire économique du Québec contemporain*. Montréal : Lux.

Hurteau, Philippe et Francis Fortier, (2015). « L'État québécois, crise et néolibéralisme », *Interventions économiques*. Montréal : Presses de l'Université du Québec à Montréal, 52 : 1–17.

IRIS, (2018). *Détournement d'État.* Québec : Lux.

Isabel, Marième, (2015). « L'écocritique québécoise et franco-canadienne : une communauté à batir ». *The Goose.* 14(1) : 44–44.

Johnson, F. A., (2022). "A Creature Without a Cave: Abstraction and (Mis)Appropriation of the Wendigo Myth in Contemporary North American Horror" in *Reinvention.* 15(1).

Kelly, Marjorie and Ted Howard, (2019). *The Making of a Democratic Economy.* Oakland: Berrett-Koehler.

Kerridge, Richard, (2002). "Narratives of Resignation: Environmentalism in Recent Fiction", dans *The Environmental Tradition in English Literature*. Ed. John Parham. Farnham (UK): Ashgate.

King, Thomas, (2012). *The Inconvenient Indian.* Toronto: Random House.

Kirouac Massicotte, Isabelle, (2018). *Des mines littéraires. L'imaginaire minier dans les littératures de l'Abitibi et du Nord de l'Ontario.* Sudbury : Prise de Parole, Coll. « Agora ».

Kirouac Massicotte, Isabelle, (2019). « L'horreur comme littérature-monde, le cas de la littérature québécoise : *Mort-Terrain* de Biz et *Qu'il est bon de se noyer* de Cassie Bérard ». *Revue d'études canadiennes.* 53(3) : 555–576.

Kirouac Massicotte, Isabelle, Élise Lepage et Mathieu Simard (dir.), (2019). « La région dans la littérature du Québec : état des lieux et nouvelles perspectives ». *Voix et Images* 45, nº 1 : 7–13.

Klein, Naomi, (2002). *Fences and Windows.* Toronto: Random House.

Klein, Naomi, (2009). *The Shock Doctrine*. Toronto: Knopf Canada.

Klein, Naomi, (2015). *This Changes Everything.* New York: Simon and Schuster.

Klein, Naomi, (2023). *Doppelganger.* Toronto: Random House.

Knickerbocker, Dale, (2015). "Why Zombies Matter: The Undead as Critical Posthumanist" *Bohemic Literaria* 18(2): 59–82.

Labrie, Vivian, (2023). « Devant le PIB, l'indice panier » *Revue Projet*, 393(2) : 23–27.

Leblond, Diane, (2020). "Ways of Seeing Animals". *French Journal of Media Studies.* 8(1). https://doi.org/10.4000/inmedia.1957

Lepage, Élise, (2016). *Géographie des confins, Espace et écriture chez Pierre Morency, Pierre Nepveu et Louis Hamelin*. Ottawa : David, Coll. « Voix savantes ».

Lévesque, Andrée, (2006). *Red Travellers*. Montréal : McGill Queens University Press.

Lévesque, Andrée et Micheline Dumont, (2000). « Scènes de la vie en rouge: L'époque de Jeanne Corbin, 1906-1944 ». *Resources for Feminist Research*, 27(3): 179–182.

Lilley, Sasha, (2011). *Capital and its discontents*, Winnipeg: Fernwood.

Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert, (1991). *Quebec Since 1930.* Toronto: James Lorimer.

Loeffler, Agnes, (2017). *Allopathy Goes Native.* New York: Bloomsbury.

Loewenstein, Anthony, (2015). *Disaster Capitalism*. London: Verso.

Lombardo, Jennifer, (2021). *Fake News, Bias, and Media Literacy.* New York: Cavendish Square.

Lundberg, James, (2019). *Horace Greeley: Print, Politics, and the Failure of American Nationhood*. Baltimore: Johns Hopkins University Press.

Madsen, Deborah, (2008). "On Subjectivity and Survivance" from *Narratives of Native Presence.* Ed. Gerald Vizenor. Lincoln: University of Nebraska Press. 61–88.

Manley, John, (1992). "Preaching the Red Stuff: J.B. McLachlan, Communism, and the Cape Breton Miners, 1922-1935". *Labour/Le Travailleur*, 30 : 65–114.

Marano, Lou, (1985). "Windigo Psychosis: The Anatomy of an Emic-Etic Confusion", *The Culture-Bound Syndromes*. Ed. Simon et Hugues. Boston: Reidel : 411–448

Marcil, Ianik, (2016). « Les politiques d'austérité, un leurre idéologique » de *Relations*, (787) : 17–19.

Marcotte, Guillaume, (2021). *De freemen à Métis : l'histoire retrouvée des gens libres entre la Baie-James et Montréal.* Ste-Foy : Presses de l'Université de Laval.

McAllister, Mary Louise, (1997). *A Stake in the Future: Redefining the Canadian Mineral Industry.* Vancouver: University of British Columbia Press.

Meek, James, (2016). "Robin Hood in a Time of Austerity", *London Review of Books*. London : Nicolas Spice. https://www.lrb.co.uk/v38/n04/james-meek/robin-hood-in-a-time-of-austerity

Mihailidis, Paul. (2020). "Normalising Fake News in an Age of Platforms. *Fake News.* Ed. Melissa Zimdars and Kembrew McLoed. London: MIT Press : 341–350.

Monière, Denis, (1977). *Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*. Montréal : Éditions Québec-Amérique.

Naveh, Zev, (2013). *Landscape Ecology: Theory and Application*, New York: Springer.

Nepveu, Pierre, (1998). *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques.* Montréal : Boréal, Coll. « Papiers collés ».

Nepveu, Pierre, (2005). *Lectures des lieux.* Montréal : Boréal Coll. « Papiers collés ».

Nordberg, Johan, (2008). "The Klein Doctrine: The Rise of Disaster Polemics", *Briefing Papers.* San Francisco: CATO Institute, (102): 1–18

O'Toole, Carmel and Adrian Roxan, (2019). *Local Democracy, Journalism and Public Relations.* Oxon (UK): Taylor and Francis.

Paquet, Suzanne, (2009). *Le paysage façonné. Les territoires postindustriels, l'art et l'usage*. Québec, Presses de l'Université Laval, Coll. « Recherche ».

Paris, Jean, (1965). *L'espace et le regard*, Paris : Éditions Le Seuil.

Pineault, Éric, (2014). « La dépossession tranquille », dans *Liberté*, (302) : 10–19.

Piper, Liza, (2009). *The Industrial Transformation of Subartic Canada*. Vancouver: University of British Columbia Press.

Plourde, Anne, (2020). « Le néolibéralisme contre le droit à la santé » dans *Droits et libertés.* 39(1) : 31–32.

Pontbriand, Mathieu, (2016). *Lomer Gouin : Entre libéralisme et nationalisme*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Posca, Julia et Simon Tremblay-Pepin, (2013). « Les inégalités : le 1% au Québec ». Montréal : Institut de recherche et d'informations socio-économiques.

Posthumus, Stéphanie, (2014). « Écocritique et "ecocriticism". Repenser le personnage écologique *». Dans La pensée écologique et l'espace littéraire*. Article d'un cahier

Figura. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. http://oic.uqam.ca/fr

Prasad, Monica, (2006). *The Politics of Free Markets*. Chicago: University of Chicago Press, 2006.

Quiggin, John, (2010). *Zombie Economics.* Princeton: Princeton University Press.

Ransom, Amy, (2013). "Québec History X": Re-Visioning the Past Through Rap. *American Review of Canadian Studies* 43(1): 12–29.

Rasevych, Peter Mark, (2001). "Reading native literature from a traditional indigenous perspective: contemporary novels in a Windigo society" (thesis). Thunder Bay: Lakehead University Press.

Ratté, Donald, (2009). « L'Abitibi-Témiscamingue : une région minière de désolation ou d'avenir? » *Vecteur Environnement,* 42(1) : 16–18.

Rioux, Hubert and Stéphane Paquin, (2019). "Perspectives on the Resurgence of Economic Nationalism in North America: A Long-Standing and Far-Reaching Phenomenon." *European Review of International Studies* 6(3): 3–6. https://www.jstor.org/stable/26914890

Rivard, Étienne, Caroline Desbiens, Suzy Basile, et Laurie Guimond, (2017). « Les régions carrefours du moyen nord comme laboratoires interculturels de nordicité ». *Recherches sociographiques*, 58(2) : 337–361.

Ross, Anamaria, (2012). *The Anthropology of Alternative Medicine.* London: Berg.

Rouillard, Christian et al, (2004). *La réingénierie de l'État. Vers un appauvrissement de la gouvernance québécoise*, Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Rowland, Wade, (2015). *Canada Lives Here: The Case for Public Broadcasting.* Toronto: Linda Leith.

Ruddell, Rick, (2017). *Oil, Gas, and Crime*. Regina: Pallgrave MacMillan.

Ryle, Martin, (2002). "After Organic Community", dans *The Environmental Tradition in English Literature*. Ed. John Parham. Farnham (UK): Ashgate.

Sagar, Paul, (2022). *Adam Smith Reconsidered.* Princeton: Princeton University Press.

Saresella, Daniella, (2019). *Catholics and Communists in Twentieth-Century Italy*. London: Bloomsbury.

Saunders, Robert, (2012). " Spaces: Fear, Globalisation, and the Popular Geopolitics of Zombiism". *Geopolitics*, 17(1): 80–104. https://doi.org/10.1080/14650045.2010.523097

Schoentjes, Pierre, (2015). *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Marseille, Wildproject, coll. « Tête nue ».

Sedivy, Julie and Greg Carlson (2011). *Sold on Language.* New York: Wiley.

Shaheen-Hussain, Samir, (2020). *Fighting For A Hand To Hold.* Montréal: McGill-Queen's University Press.

Sicotte, Geneviève, (2013). *Fiction et économie*. Québec : Presses de l'Université Laval, 2013.

Soderland, Walter and Walter Romanow, (2005). "Failed attempts at Regulation of Newspaper Ownership", *Canadian Newspaper Ownership and the Era of Convergence.* Edmonton: University of Alberta Press: 11–12.

Stanton, Kim, (2022). *Reconciling Truths*. Vancouver: University of British Columbia Press.

Stibbe, Arran, (2015). *Ecolinguistics. Language, Ecology and the Stories We Live By.* Abingdon (UK): Routledge.

Stiglitz, Joseph, (2003). *Globalisation and its discontents.* London: Norton.

Sugg, Katherine, (2015). “The Walking Dead: Late Liberalism and Masculine Subjection in Apocalypse Fictions”. *Journal of American Studies*. 49(4): 793–811.

Tate, John William, (2016). *Liberty, Toleration and Equality*. New York: Routledge.

Théorêt, Hugues, (2020). *La peur rouge.* Québec : Septentrion.

Thomson, Dale, (1984). *Jean Lesage and the Quiet Revolution.* Toronto: MacMillan.

Todorov, Tzvetan, (1968). *Qu’est-ce que le structuralisme ? tome 2, « Poétique »,* Paris : Éditions du Seuil.

Tremblay, Simon, (1984). *La crise économique au Québec et la colonisation de l’Abitibi*. Rouyn : Collège de l’Abitibi-Témiscamingue.

Turner, Frederick Jackson, (2008). *The Significance of Frontier in American History*. New York: Penguin.

Ugrinsky, Alexej, Eric J. Schmertz, Natalie Datlof, (1997). *Ronald Reagan’s America Volume I.* Westport: (Connecticut): Greenwood Press.

Vigneault, Benny, « Louis Hamelin. Chronique des gens ordinaires », Les libraires, 16 février 2006, [en ligne] : https://revue.leslibraires.ca/entrevues/litterature-quebecoise/louis-hamelin-chronique-des-gens-ordinaires (consulté le 24 septembre 2023).

Vincent, Odette, (1995). *L’Histoire de l’Abitibi-Témiscamingue.* Québec : Presses de l’Université Laval.

Vincent, Odette, (1996). « Le Nord-Ouest québécois, un carrefour d’influences culturelles: de la frontière à la région » dans *Recherches sociographiques*, 37(3) : 559–578.

Vincent, Odette, (2000). « L’Abitibi dans les têtes » dans *Constructions identitaires et pratiques sociales.* Pierre Savard (dir.). Ottawa : Université d’Ottawa : 81–89.

Vervaeke, John et al, (2017). *Zombies in Western Culture.* Cambridge: Open Book.

Welsh, Ian, (1993). “The NIMBY syndrome: Its significance in the history of the nuclear debate in Britain”. *The British Journal for the History of Science,* 26(1): 15–32.

White, Hayden, (1973). *Metahistory: Historical Imagination in Nineteenth Century Europe.* Baltimore: Johns Hopkins University Press, 2014.

White, Hayden, (1981). “The Narrativization of Real Events.” *Critical Inquiry* 7(4): 793–98. http://www.jstor.org/stable/1343152

White, Hayden, (2002). “The Historical Text as Literary Artifact”, *Narrative Dynamics*. Ed. Brian Richardson. Columbius: Ohio State University Press: 191–210.

White, Hayden, (2006). “Historical Discourse and Literary Writing”, *Tropes of the Past*. Ed. Kuisma Korhonen. Amsterdam: Rodopi: 25–34.

Whitebrook, Maureen, (2001). *Identity, Narrative, and Politics,* New York: Routledge.

Wilkinson, Richard and Kate Pickett, (2009). *The Spirit Level.* London: Alan Lane.

Willis, Karen and Fran Collyer, (2019). *Navigating Private and Public Healthcare*. Singapore: Springer.

Worstall, Tim, “Naomi Klein just doesn’t understand the real world” from *Adam Smith Institute.* 2015. www.adamsmith.org/blog/naomi-klein-just-doesnt-understand-the-real-world

Woodcock, George, (2011). *Colony and Confederation: Early Canadian Poets and Their Background*. Vancouver: UBC Press.